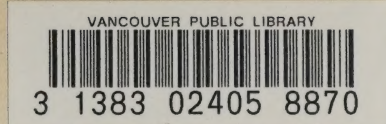
CHEMIN FAISANT

PAR

ERNEST BILODEAU


VANCOUVER PUBLIC LIBRARY
3 1383 02405 8870

Chemin faisant

Ernest BILODEAU

Chemin faisant

Voyages — Chroniques

Billets du soir

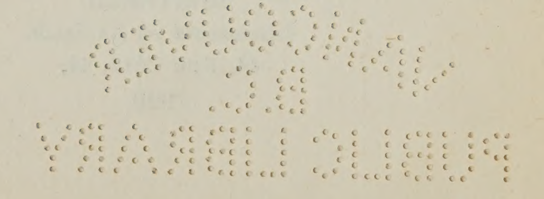
> ... de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissen des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter Marche! marche!
>
> BOSSUET.

Préface de

M. Léon de TINSEAU



MONTRÉAL
IMPRIMERIE DE LA SALLE
44, RUE CÔTÉ, 44,
1920



A la mémoire

de mon père

feu LÉONCE-P. BILODEAU

à qui la ville de Roberval a fait

le 2 août 1909

des funérailles civiques.

AVANT-PROPOS

J'ai réuni ici de menues pages écrites " chemin faisant " sur la route de la vie. Elles n'ont d'autre mérite que de constituer un ensemble d'observations assez fidèles, je crois, sur divers aspects de la vie canadienne.

La première partie de ce recueil est formée principalement de chroniques juvéniles, qui furent écrites avant le séjour qu'il devait m'être donné de faire en France. Mais il n'est pas indispensable à un jeune Canadien d'avoir traversée l'Atlantique pour se pencher avec intérêt sur les manifestations diverses du " miracle canadien ". Cet intérêt, cette curiosité attentive et parfois émue m'ont accompagné partout où m'ont porté les hasards de l'existence. Je crois qu'on en trouvera des traces dans ces pages imparfaites, qui n'ont guère d'autre justification.

Il me reste à remercier le grand ami du Canada qu'est M. Léon de Tinseau, de m'avoir donné cette preuve nouvelle de la bienveillance quasi paternelle qu'il me témoignait déjà dès avant mon séjour à Paris. Les lecteurs de ce livre y auront gagné des pages charmantes, qui constitueront pour moi un souvenir de plus des visites agréables et toujours fructueuses que je faisais jadis au célèbre auteur parisien... lorsque j'avais besoin d'emprunter quelque livre canadien.

PRÉFACE

“ Je sais que vous avez horreur des préfaces ; donc, je viens vous en demander une.”

Tels sont à peu près les termes d'une logique inattendue qu'emploie Ernest Bilodeau pour m'offrir l'honneur d'être le parrain de son livre.

Voilà qui est fort, direz-vous. Il y a quelque chose de plus fort : ce disciple d'Aristote aura la préface de son livre, et cela pour trois raisons.

La première c'est qu'il est Canadien.

La seconde c'est que, parmi mes amis Canadiens, il est un de ceux qui ne m'ont jamais oublié.

La troisième : son livre n'a pas besoin de préface.

Un journal de Québec, jadis, me rendit très fier en me donnant cette qualification d'ailleurs méritée : l'ami du Canada. Ma sympathie pour l'ex-Nouvelle-France fut un amour à première vue. Je l'ai montré par mes actes : cinq fois le glorieux Saint-Laurent, le Lac Saint-Jean qu'on n'oublie pas quand on l'a découvert, la Prairie, les montagnes de l'Ouest, les forêts de la Colom-

bie aux cèdres géants, furent témoins de mon enthousiasme. Enfin ma plume l'a exprimée sous toutes les formes. Je n'en dis pas plus, car j'écris une préface et non pas un livre. Les Français, à l'heure présente, écrivent trop de livres. Laissons dormir la littérature. Unum est necessarium : *tuer le plus grand nombre possible de Boches.*

Il ne faut jamais analyser les sentiments ; toutefois, en y réfléchissant bien, je suis porté à croire que Bilodeau s'est senti attiré vers moi tout d'abord par notre admiration commune pour le Lac Saint-Jean qui l'a vu grandir. Comment peut-on quitter le Lac Saint-Jean après s'être, pendant des années, empli le cœur et les yeux de son charme ? Cependant il l'a quitté. Bien d'autres n'ont pas organisé leur vie selon leurs préférences. Il a connu l'éblouissement d'une autre lumière : celle de Paris. Comme beaucoup de ses jeunes compatriotes, il y a baigné son esprit avec une volupté ardente. Je le félicite de s'en être arraché après y avoir pris ce qu'il a de bon, rien de ce qu'il a de mauvais. Il n'a pas eu besoin d'y prendre l'amour de la littérature qui était inné en lui, avec un autre amour d'une essence moins éthérée : celui du journalisme. Mais combien de nos grands écrivains d'aujourd'hui ont débuté par le journal !

Le succès—je l'ai dit plus haut—ne lui a pas fait oublier ses amis de France. Pour quelques amitiés canadiennes, l'océan est un peu large.

*Si j'ai l'horreur de la préface (notre auteur l'a dit) c'est que, la plupart du temps, elle a pour but de tromper le public sur la valeur d'un livre. Mais, en demandant la faveur du public pour celui-ci, mon rôle se borne à enfoncer une porte ouverte. J'ai regretté parfois que les publicistes canadiens s'aillent promener trop loin de chez eux. Leurs impressions sur Paris, ou sur Venise, ou sur l'Orient m'intéressent à coup sûr. Mais je les trouve dans les œuvres de Pierre ou de Paul—ou de moi-même. Au contraire, un Canadien peut seul me faire connaître les mœurs et le langage de l'*habitant*, son hospitalité, ses fêtes où règnent la simplicité et la foi. C'est un côté du Canada qui ne sera jamais assez connu de la mère-patrie. Rien n'est plus propre à nous faire aimer ces collatéraux si dignes d'estime. C'est le moment de dire qu'elle s'est augmentée depuis que nous avons vu " nos voisins " en face de l'ennemi.*

Et " nos cousines " donc ! Permettez, mon cher Bilodeau, que je fasse un petit bout de chronique à mon tour, un simple croquis de chose vue

il n'y a pas longtemps, et dont vos lecteurs apprécieront sans doute le pittoresque.

C'était dans un grand restaurant de Paris. Une table retenue *à côté de la mienne restait vide, malgré l'heure qui s'avançait. Enfin trois femmes vinrent l'occuper. Qu'on se figure, au milieu de cette assistance féminine relativement élégante, bien que l'élégance de la Parisienne elle-même soit sobre en ce moment, trois nouvelles venues habillées de grossiers costumes kakis, usés, déformés, fanés par le soleil et la pluie. Leurs cheveux étaient coupés court, leurs visages et leurs mains halés comme ceux d'une fermière, leurs pieds enfouis dans des chaussures énormes. Elles prirent place sans se soucier de l'effet produit, et firent honneur à un dîner commandé avec un soin sérieux. On devinait qu'elles s'étaient dit, les chères créatures : " Enfin ! Nous allons manger de la cuisine de chrétien ! "*

Or savez-vous qui étaient ces trois amazones, grandes, robustes, superbes de calme, d'énergie— et d'appétit ? C'étaient trois automobilistes de l'ambulance canadienne en Serbie. Elles retournaient dans leur Far-West canadien, n'ayant plus rien à faire en Serbie, on sait pourquoi. Ceux qui ont lu l'histoire de la retraite des Serbes peuvent imaginer ce qu'ont souffert ces trois

héroïnes. Dieu merci ! Elles ont pu regagner —un hasard m'a permis de l'apprendre—l'autre rive de l'Atlantique sans être torpillées par les pirates Allemands.

Puisse votre nouveau livre, mon cher Bilodeau, suivre rapidement et sûrement la route qu'a connue le premier, vers le pays où fleurissent les nombreuses éditions !

LÉON DE TINSEAU.

AU LAC SAINT-JEAN

(VERS ÉCOLIERS)

Au lac Saint Jean, le pays de la mousse,
De la verdure et des fruits savoureux,
Quand le printemps arrête dans sa course
Le froid hiver aux horizons neigeux,
Du pré fleuri la robe se reflète
Et les échos la forte voix répète
Du lac Saint-Jean.

Libre de glace, il bondit, il écume...
Son cours terrible, en frappant les grands mâts,
Passe en hurlant, amenant le trépas.
Que d'orphelins il comble d'amertume !
Le matelot, quittant sa triste veuve,
Qui prendra soin de ses pauvres enfants ?
De grands chagrins ton courroux nous abreuve,
Mon lac Saint-Jean !

Mais si Zéphir, à la voix caressante,
Seul de ses bords effleure le contour,
Sur l'onde vaste à présent patiente,
S'en vont gaiement les barques et l'amour.
Ramez, garçons, et vous, jeunes fillettes,
Chantez, chantez la chanson du printemps.
Seul dans son coin, laissez dire au poète :
Beau lac Saint-Jean !

Jadis ces flots à l'aspect fier et sombre,
A l'œil humain avaient su se cacher,
Se dérobant dans les bois et dans l'ombre,
Le lac Saint Jean demeurait ignoré.
Mais Dieu voulut qu'un saint missionnaire
Brisât le voile ! Et le père De Quen
Dut s'écrier devant cette onde austère :
Beau lac Saint-Jean !

De l'insolent la téméraire audace
Te dut remplir d'un douloureux émoi ;
Brutalement il mettait sur ta face,
Le rude affront de son sceptre de roi :
Mon pauvre lac ! Quel odieux outrage
Quand ta grandeur avec ton flot puissant,
Dut accepter de l'homme l'esclavage,
Grand lac Saint-Jean !

Et maintenant la forêt éloignée,
De ton rivage a délaissé le cours :
Du bûcheron la vaillante cognée
A terrassé ses géants pour toujours.
Où le beau hêtre aux cimes séculaires
Dressait jadis ses grands bras imposants,
On ne voit plus que l'honnête chaumière,
Mon lac Saint-Jean !

Le Montagnais ne dresse plus sa tente
Sous le sapin blanchi par le frimas,
Et sa pirogue autrefois ton amante,
N'effleure plus tes sauvages appas.
Le grand vapeur, avec son noir panache,
Alarme Echo de son sifflet strident,
Et l'original au fond des bois se cache,
Mon lac Saint-Jean !

1895

———

CHEMIN FAISANT

POURQUOI ? (1)

12 avril 1900.

Je remontais, l'autre jour, notre paisible rue Saint-Joseph, par un de ces beaux midis clairs et secs qui vous rajeunissent de dix ans ; le ciel était d'azur, la neige (plus blanche que la blanche hermine), et vous comprenez qu'il n'en fallait pas plus pour porter au troisième ciel l'imagination fantasque du plus humble des chroniquetteurs. Aussi serais-je fort en peine de vous dire en quel endroit précis des régions sidérales je me trouvais particulièrement fixé, lorsque je fus tiré de mes distractions par le grand bruit que faisait un petit cheval canadien entraînant à sa suite dans une galopade furieuse, carriole et conducteur.

J'eus vite fait de me rendre compte que la voiture allait passer en même temps que moi vis-à-vis de notre unique et coquette pharmacie, et je n'eus que le temps de me ranger pour n'être pas renversé.

---

(1) Cette «chroniquette» et les suivantes ont été publiées à Roberval dans les journaux hebdomadaire : *le Lac St-Jean*, *le Colon* et *le Défricheur*.

Au lieu de continuer sa course rapide, la voiture s'arrêta en face de la pharmacie, et cet indice, joint à la figure angoissée du conducteur, me confirma dans la pensée qu'il venait y chercher le médecin.

—Vous avez donc quelqu'un de malade ? demandai-je en passant :

L'homme me regarda, les yeux hagards et la voix tremblante.

—Ma femme se meurt, dit-il.

***

Vous comprenez facilement qu'après pareille aventure, je continuai ma promenade en rêvant à tout autre chose qu'aux splendeurs du soleil et à la blancheur de la neige. " Voilà, me disais-je, un pauvre homme qui va passer une bien mauvaise journée, une bien triste semaine. Malgré les cris joyeux des oiseaux qui nous annoncent encore une fois le renouveau, malgré qu'une température agréable et vivifiante mette comme une joie instinctive sur tous les fronts, cet homme-là passera, tout-à-l'heure, avec le médecin à ses côtés et la mort dans l'âme ; la gaieté générale le laissera indifférent et il ira à travers tout cela sans rien voir, avec, au cœur, la déchirante pensée : «Ma femme se meurt.»

Aussi, pourquoi diable s'est-il marié ?

***

Il aurait coulé des jours heureux et tranquilles. Sa vie, dépourvue d'inquiétudes et de soucis, se serait passée doucement, sans secousses. Jamais un

regard de tendresse n'aurait dévalisé son cœur en même temps que son porte-monnaie. Il n'aurait jamais connu la suprême désillusion de sentir, au fond de chaque sourire, la petit langue prête à disserter sur la dernière aventure du voisin ou l'affreux chapeau de la voisine. Jamais le doux enlacement de deux bras chéris ne lui aurait coûté telle toilette longtemps désirée et longtemps refusée. Et il aurait pu continuer à croire, l'heureux naïf, qu'il y a encore de par le monde des cœurs qui se livrent tout entiers et qu'il se donne encore des baisers qui ne sont pas calculés au prix d'une dentelle rare.

Et voilà pourquoi je me demandais, ce jour-là, alors que le soleil était jaune, la neige blanche, et mes pensées dignes d'un vieux «bachelor» : Oui, pourquoi s'est-il marié ?

***

Et savez-vous, aimables lectrices, de quelle petite voix douce et moqueuse je vous ai entendu répondre à ma question ?

Oui, je vous ai entendues, jeune fille et jeune femme , et ensemble, comme par une de ces charmantes conspirations où vous excellez, vous me répondiez :

—L'amour... y a ça, voyez vous !

———

UN DRAME

Mai 1900.

J'étais appuyé à ma fenêtre, et s'il faut vous le dire absorbé comme d'habitude par l'éternelle question du «sujet de chroniquette». Mes yeux erraient, sans rien voir, du brillant soleil de mai à la terre sans verdure. Je contemplais d'un œil distrait le groupe paisible que formaient, non loin de moi, une brebis et ses deux agneaux, et sans m'en rendre compte, je voyais aussi, sur un arbre voisin, quelques oiseaux qui semblaient appeler la chaleur du printemps de toute la force de leurs petits poumons.

Il se passa alors un gracieux drame qui m'éveilla brusquement de ma rêverie et dont je suivis avec un intérêt croissant les diverses péripéties. Si j'avais la plume d'un La Fontaine ou celle d'un Florian la tâche me serait légère de vous raconter cela, et vous auriez tout à y gagner. Mais disons toujours.

Les petits oiseaux chantaient au printemps, et les agneaux autour de leur mère folâtraient avec toute l'insouciance de leur âge, lorsque parut tout-à-coup un nouveau personnage : une chatte s'acheminait avec précaution vers l'arbre où M. M. Pinson péroraient à qui mieux.

L'animal s'avançait lentement et je voyais de loin les félines ondulations de son corps. Il faisait entendre en même temps un miaulement tendre et

plaintif, destiné sans doute à porter la confiance dans le cœur des gentils ailés.

Cependant, les agneaux avaient abandonné leurs jeux. L'un d'eux, tout noir, s'était couché frileusement près de la brebis, et l'autre, un bel agnelet à toison de neige, s'était dressé sur ses petites pattes et semblait observer les mouvement de la chatte.

Celle-ci était maintenant rendu juste sous l'arbre. J'avais deviné depuis longtemps qu'elle en voulait aux petits oiseaux, qui l'attendaient sans défiance ; mais notre jeune mouton n'en pouvait pas savoir si long.

A ce moment, la chatte s'étendit voluptueusement sur l'herbe, son œil se noya de langueur et elle fit entendre un nouveau miaulement, plus tendre encore et plus encourageant.

Je voyais du coin de l'œil mon espiègle d'agneau qui l'observait d'un air moqueur.

Les yeux perçants de la chatte s'étaient fixés d'une manière inquiétante sur le plus rapproché des oiseaux, qui commença, le pauvre petit, à donner des signes de trouble et se mit à voleter de branche en branche ; les autres s'enfuirent à tire-d'aile, mais lui n'en fut pas capable ; le regard charmeur dont la chatte l'enveloppait le fascinait complètement. Il commença à tournoyer autour de l'arbre, descendit quelques branches, voulut s'arrêter, puis continua, comme malgré lui, attiré irrésistiblement par l'éclat magnétique de ces yeux verts qui le suivaient d'en bas.

Ce petit diable d'agneau semblait de plus en plus intrigué. Il regardait tour-à-tour la chatte et l'oiseau, et léchait sa petite patte d'un air indécis. Il

y a de ces âmes qui ne veulent pas admettre le mal et qui le voient sans y croire.

Pendant ce temps, le jeune monsieur Pinson descendait toujours. Il était rendu à la dernière branche et s'y accrochait de son mieux ; il poussait de petits cris plaintifs, qui semblaient fendre l'âme de maître Agnelet. D'un bond, la chatte pouvait le saisir et s'en aller avec sa proie palpitante. Déjà, elle se ramaissait sur elle-même, ses muscles se tendaient, et...

Un bêlement d'angoisse se fit entendre : le petit mouton avait compris !

La chatte, surprise de ce bruit inattendu, détourna un instant les yeux, et le pinson, profitant de cet instant de répit, s'envola joyeusement en poussant un petit cri de remerciement à l'adresse de l'agneau. Pendant que la chatte s'éloignait piteusement, celui-ci donnait toutes les marques de la joie la plus vive. Ses petits yeux brillaient de plaisir, il vous faisait des gambades désordonnées, et sa petite queue, sauf respect, frétillait au vent comme un drapeau.

***

Je me remis à l'ouvrage, en songeant qu'il y a de par le monde de ces petites chattes-là qui vous ensorcellent d'un regard, qui vous enchaînent d'un sourire. Malheur aux pauvres étourneaux qui s'y laissent prendre ! Ils ont beau se défendre et pousser des cris de désespoir, plus ils se débattent et plus ils resserrent les liens charmants qui les enserrent.

Sans rancune, mesdemoiselles !...

REMINISCOR

Mai 1900.

On m'avait dit—après quelques compliments qui m'avaient rendu tout confus : «Vous savez, jeune écrivain, que nous comptons sur une chroniquette pour jeudi prochain.» Et, malgré les résolutions contraires que j'avais prises, je ne pus résister à la muette prière de deux yeux bienveillants, et la chroniquette fut promise.

J'en ressentis toute la journée cette inquiétude vague, ce sentiemnt agacé d'impuissance qui vous saisit toujours à la veille d'un effort littéraire quelconque. Cependant, ma parole était donnée, et il fallait, coûte que coûte, se mettre au travail.

***

Je ne cessai, de toute la journée, de me creuser la tête pour trouver un sujet à traiter ; et le crépuscule arriva, que je n'étais pas plus avancé qu'au commencement de la journée. Fatigué de tant de recherches vaines, je résolus d'aller demander conseil à mon ami Hubert.

Il avait plu quelque peu durant la journée, et l'atmosphère était chargée d'électricité ; au firmament, de silencieuses lueurs s'allumaient, qui disparaissaient aussitôt ; des bouffées d'air chaud m'effleuraient le visage, et cet état pénible qu'on sentait

dans la nature me rendait moi-même nerveux et presque triste.

***

Je trouvai Hubert appuyé quelque part en face du couvent, et paraissant contempler je ne sais quelle vision aérienne, car ses yeux étaient fixés sur le sommet de la tour principale de l'édifice. J'étais trop absorbé dans mes propres pensées, cependant, pour chercher à deviner les siennes.

—Trouve-moi donc, lui dis-je sans façon, un sujet de chroniquette...

Son regard rêveur s'abaissa sur le mien et j'y crus lire un regret de redescendre forcément aux réalités prosaïques de l'existence.

Il ne m'en voulut pas, néanmoins, de l'avoir arraché à son rêve, mais son œil railla comme il disait :

Parle des chemins. Les lecteurs du haut du Lac seront bien aise d'apprendre que nos rues sont impratiquables. Ils éviteront de venir à Roberval briser leurs voitures, et embourber leurs chevaux, et tu auras rendu service à l'humanité.

Mon ami ne m'avait pas habitué à ce langage narquois. J'en ressentis au cœur comme un douloureux froissement et je ne répondis pas.

—J'étais à me demander, continua-t-il, après un silence, quel est le nom de cette espèce de planche métallique dont l'architecte a décoré la flèche du couvent, et qui tourne, comme tu vois, sous les efforts du vent.

—Voilà une question, répondis-je, que je me suis moi-même posée bien souvent. J'ai même interrogé à ce sujet plusieurs personnes, qui n'ont pu m'en

donner le mot exact. Je sais seulement qu'il s'en trouvait de semblables sur les château du Moyen-Age, et tu sais que notre couvent est tout à fait de style féodal.

Ces explications un peu prétentieuses n'étaient pas faites pour satisfaire mon ami.

—Puisqu'elle nous cache son nom véritable, dit-il, appelons-la donc tout bonnement «girouette» !

***

Nous demeurâmes quelque temps perdus dans nos rêveries. Je n'avais toujours pas trouvé mon sujet de chroniquette, et Hubert évoquait sans doute le souvenir de ces antiques donjons féodaux avec lesquels le couvent présente certaines analogies architecturales.

—Ce dut être bien beau lorsqu'il brûla, dit-il enfin, d'un air pensif.

Je tressaillis : enfin, j'avais mon sujet !

—Oui, répondis-je, ce fut beau et surtout ce fut triste ; je fus éveillé vers six heures, ce matin-là, par une grande lueur qui empourprait déjà le firmament. Un instant après, je me dirigeais en toute hâte vers l'endroit où nous sommes présentement et où une foule considérable était déjà rendue.

L'édifice tout entier vomissait des flammes, et de temps en temps, un sinistre craquement, plus fort que les autres, annonçait que la charpente intérieure s'effondrait déjà. Dans la foule, on croyait sauvées toutes les religieuses. Et je n'oublierai jamais la scène déchirante qui se passa lorsque M. le curé Lizotte revint sur les lieux et annonça, la voix brisée

de larmes, que l'incendie avait fait sept victimes. Les femmes sanglotaient, et je vis des hommes vigoureux s'appuyer à la clôture pour ne pas défaillir de douleur et de rage impuissante. C'était navrant.

L'émotion fut intense dans le village et dans toute la Province, continuai-je. Tout en pleurant et en priant pour les victimes, on remerciait Dieu d'avoir permis que les élèves fussent alors en vacances, et que celles d'entre elles qui étaient restées au couvent aient pu être sauvées.

—Rien n'était triste comme de contempler, le soir, les ruines encore fumantes. A l'endroit où l'on avait retrouvé, durant la journée, quelques-uns des corps des pauvres religieuses, des flammes sanglantes s'élevaient encore, léchaient les pierres calcinées et se tordaient sous la brise comme des âmes en peine. On eût dit que les âmes des pauvres mortes se promenaient douloureusement à travers ces murs sans fenêtres et, dans les crépitements funèbres des flammes, il me semblait entendre comme de macabres oraisons...

Je me tus. Il y a des émotions qui s'expriment mieux par le silence que par les plus éloquentes paroles, et nous demeurâmes tous deux silencieux.



Le vent tournoyait autour de nous, nous caressant le front de ses chaudes effluves, et s'engouffrait ensuite dans les gouttières du couvent, où il chantait comme de plaintives mélopées. Une lueur fugitive s'aluma à l'une des fenêtres du monastère, s'éteignit, puils reparut à l'autre extrémité. La girouette, tout en haut, tourna en grinçant lugubrement...

SUR LE LAC

Août 1900.

J'ai encore rêvé !

Cela ne vous surprendra peut-être pas, puisque vous savez depuis longtemps qu'un chroniquetteur qui ne passerait pas la moitié de son temps à rêver et à songer tout en bayant aux corneilles—voire même aux chattes—ne serait plus un chroniquetteur.

Et pourtant, si cela ne vous surprend réellement pas, vous avez tort.

Vous avez tort, parce que le rêve que j'ai fait, cette fois-ci, est un vrai rêve , non pas une de ces distractions passagères qui vous prennent au beau milieu de vos occupations et vous quittent un instant après, mais un rêve véritable, un de ces rêves drapés de voiles flottants, qui viennent s'asseoir à vos côtés, alors qu'un agréable sommeil vous berce mollement et que le divin Morphée, fils de la Nuit, éparpille autour de vous ses pavots odorants.

Ce sommeil m'était d'autant plus agréable que je me trouvais en un lieu rafraîchissant, que je vais vous décrire en deux mots : je faisais partie d'une joyeuse société qui s'était embarquée une heure auparavant a bord de notre élégant «Mistassini», et nous courions maintenant, sous toute vapeur, vers la Grande Décharge. Il faisait un temps superbe, une brise légère soulevait juste assez de lames pour bercer un

peu le bateau et vous avez deviné qu'il n'en fallait pas plus pour plonger votre serviteur dans une somnolente contemplation, qui ne tarda pas à se changer en un profond sommeil.

Et je vis, comme dirait l'Apocalypse, une forme vague s'approcher de moi en planant dans les airs, qui s'embaumèrent soudainement, et plus « cela » s'approchait, plus les contours s'en dessinaient nettement. Il faut vous dire que j'étais déjà intérieurement ravi, car quelque chose me disait que j'avais devant moi quelque mystique et adorable créature, comme il en passe quelquefois dans les rêves des poètes.

Et j'étais préparé à voir paraître en éblouissant costume quelque langoureuse houri échappée des paradis de Mahomet, ou bien quelque sirène à la voix harmonieuse, qui se serait envolée hors du lac tout exprès pour me charmer, ou encore un habitant ailé des sphères célestes, chérubin ingénu ou ardent séraphin...

Un frais éclat de rire répondit à mes mentales interrogations, et je m'éveillai tout confus, mais en même temps charmé de m'apercevoir que mes plus extravagantes suppositions étaient plus que réalisées...

L'aimable apparition qui était là, se moquant gaiement de ma paresse et de ma confusion, n'était ni une houri, ni une sirène, ni un séraphin. C'était tout cela ensemble et mieux que cela encore : une jeune fille !

Je m'excusai de mon mieux de mon intempestif accès de sommeil, et puis nous causâmes comme on cause lorsqu'on n'a pas vingt ans et que les brises

légères chantent autour de vous l'éternelle chanson de la jeunesse et de l'amour. Les vagues couraient maintenant derrière le vapeur, et, secouant leurs crinières étincelantes de soleil et d'azur, s'en allaient mourir dans le lointain. De sa voix pure et fraîche, ma compagne chantait, rêveuse :

La campagne est belle,
L'air, limpide et pur.
La vague étincelle
Sous un ciel d'azur.

***

Il y a comme cela de ces moments où le cœur déborde de paisible bonheur et où il éprouve un besoin intense de crier à tous la douceur de la félicité qu'il ressent. Ce sont de beaux moments, rafraîchissantes compensations des labeurs et des chagrins de la vie, et il semble qu'on n'en puisse jamais assez remercier le Créateur de toutes choses.

J'ai donc fait là le plus beau voyage possible et je n'ai pu résister au désir de vous le dire : premièrement pour avoir le plaisir de renouveler connaissance avec d'indulgents lecteurs, et secondement pour mettre en relief le fait que nous avons, tous les dimanches, l'occasion de faire un voyage enchanteur sur le plus beau lac du monde, et que, par une incompréhensible apathie, nous n'en profitons pas.

HIVER

—

Février 1901.

Le nez rougi, la face blême,
Sur un pupitre de glaçons,
L'Hiver exécute son thème
Dans le quatuor des Saisons.

Il chante d'une voix peu sûre
Des airs cassés et chevrotants.
Son pied glacé bat la mesure
Et la semelle en même temps.

Et comme Haendel dont la perruque
Perdait sa farine en tremblant,
Il fait envoler de sa nuque
La neige qui le poudre à blanc.

Ces jolis vers de Théophile Gauthier me sont revenus à la mémoire durant une de ces violentes tempêtes qui nous ont visités la semaine dernière. Et l'on conviendra que l'occasion de les rappeler ici ne saurait être meilleure ; n'avons-nous pas depuis huit jours un «feu roulant» continuel de sifflements lamentables, de neiges abondantes et de froids sibériens ? C'est l'hiver, l'hiver dans toute sa rigueur, et l'hiver aussi dans toute sa beauté, car ce Vieillard, malgré ce que vous pourriez en dire, a lui aussi ses attraits personnels.

J'ai eu ce caprice, il n'y a pas longtemps, d'aller promener mon accès de rêverie sur le blanc désert qu'est notre beau lac, à cette saison. Je ne dirai pas que je me suis rendu jusqu'au milieu de cette vaste plaine, mais j'ai cependant porté mes pas jusqu'à une distance étonnante pour un jeune homme aussi sédentaire que votre serviteur ; et souriez si vous voulez, je ne connais pas de meilleur moyen de forcer la nature à vous dévoiler tous les trésors de ses ravissants paysages. Entouré de tous côtés de cette blancheurs immaculée, surmonté des transparences flottantes qu'offre, par une journée ensoleillée, la voûte d'azur du firmament, il semble qu'on se sente devenir tout petit devant tant de sublime, et les nuances bleu-tendre du ciel vous mettent à l'âme comme de vagues nostalgies d'Enfants de Marie aux longues robes bleues parsemées d'étoiles d'or, comme il en passe parfois dans les rêves des chroniquetteurs.

***

Il était près d'une heure de l'après-midi, et la tempête faisait rage. La neige tombait en abondance et le vent faisait tout son possible pour aveugler les rares passants qu'on pût rencontrer par un temps pareil.

Je rejoignis, non loin du couvent, une mignonne petite amie à moi qui se rendait bravement à sa classe. Ce que ses petites jambes de huit ans se hâtaient pour ne pas arriver en retard, vous ne l'auriez jamais su, si je n'étais pas là pour vous le dire.

J'esquissai à son adresse un de ces sourires irrésistibles qui font mon charme principal.

—Tu n'as pas peur de rester prise dans la glace ? lui demandai-je.

L'enfant me toisa, d'un regard offensé qui pensa me faire mourir de confusion.

—Vous savez bien qu'il n'y a pas de danger, fit-elle. D'ailleurs, j'aime cela, moi, la tempête.

Ouf ! Le mot me décontenança complètement pendant cinq minutes, et la neige eut beau jeu dans mon visage. Aimer la tempête à cet âge ! Sans compter que les yeux vifs de ma petite amie, pendant qu'elle faisait cette profession de foi redoutable, m'avaient laissé entrevoir toute une série de menaçants horizons. Dans ce ton décidé qu'avait pris sa voix, on sentait gronder dans le lointain toute la kyrielle des troubles domestiques à venir. Premiers nuages de la lune de miel, orages brûlants des premières années, ouragans dévastateurs de l'âge mûr, quand toutes ces terribles choses sont contenues dans la voix enfantine et le regard ingénu d'une fillette de cet âge, n'y a-t-il pas là de quoi rester abasourdi au milieu des empiètements de la neige et des sifflements de la rafale ?

—Petite Henriette, fis-je à mi-voix, en poussant ma course, je plains ton mari !



Vous souvient-il du beau temps qu'il a fait, dimanche dernier ? Il faisait froid, très froid, mais le soleil avait l'air joyeux et pimpant comme un vieux garçon qui va se marier. N'oublions pas une brise infernale, qui en voulait à tous les chapeaux, et qui mettait à tous les petits nez mignons—brrr, madame !—de réjouissantes petites nuances rouge-clair.

N'ayant rien de mieux à faire—ce qui me regarde seul—j'allai dans l'après-midi faire un tour de promenade à l'Hôtel Roberval.

Est-il rien qui soit plus imprégné de tristesse qu'un édifice abandonné ? Si vous en doutez, faites le même pèlerinage. Excitant ma hardiesse au grand mot de la liberté de la presse, je me permis de jeter un regard à travers les portes vitrées de l'entrée principale. La grande salle m'est apparue dans le même état qu'un beau milieu de la «*season*», les trois grandes chaises d'osier sont adossées comme toujours à la colonne centrale et l'âtre vide semble attendre en vain les bûches pétillantes qui doivent lui rendre la chaleur et la gaieté.

Puis, sur la longue véranda, j'ai fait un quart-d'heure de rêveuse promenade ; les mains dans mes gants de trente sous, me réchauffant surtout à la chaleur de mes pensées, j'ai arpenté ces planches où ont passé avant moi tant de millions, où sont venues se reposer tant de têtes énervées par la chasse à l'*almighty dollar*. J'ai aussi salué avec respect l'endroit d'où nous ont adressé la parole des hommes qui s'appelaient Chapleau, Marchand, etc. Puis, m'éloignant quelque peu de cet édifice élégant, dont le sommeil n'est que passager et la mort qu'apparente, je me suis rappelé la prophétie qu'avait faite Arthur Buies, de spirituelle mémoire, une douzaine d'années avant la construction de cet hôtel : «Qu'avant peu on verrait sur les rives du Lac Saint-Jean, élégants hôtels, équipages princiers, chapeaux de soie luisant au soleil, et chignons défiant les nues.»

***

Je suis revenu au village en songeant à ces trois grands Canadiens français— CHAPLEAU, MARCHAND, BUIES—dont les vastes intelligences ont fait l'honneur et la gloire de notre pays ; et, malgré moi,ces vers de Musset me revenaient comme une obsession :

Qu'a fait le vent du nord des cendres de César ?
Un herbe, un grain de blé ! Mon Dieu ! voilà la vie !

———

LA GRIPPE

J'étais enfermé dans ma chambre, vers les dix heures du soir, en train d'écrire une chroniquette encore plus spirituelle que les précédentes, ce qui n'est pas peu dire ; autour de moi tout dormait profondément, et les sonores ronflements paternels formaient seuls comme une «basse profonde» aux sifflements du vent qui faisait rage au dehors.

Ma plume courait en grinçant sur le papier, alignant avec un entrain merveilleux, mots recherchés, phrases élégantes et périodes harmonieuses. Et cette facilité, nouvelle pour moi, me plongeait dans une sorte de béate satisfaction, qui ne tarda pas à dégénérer peu à peu en une douce somnolence.

Soudain, une sensation étrange s'empara de moi : sensation bien connue de tous ceux qui s'occupent de spiritisme et qui sont quelquefois témoins de manifestations surnaturelles. Saül dut l'éprouver lorsqu'il consulta la pythonisse d'Andor, et Salomon, auquel l'Eternel apparut en rêve, dut ressentir aussi le frisson involontaire qu'elle ne manque pas de provoquer.

J'étais, je le répète, enfermé seul dans ma chambre, et pourtant, il me semblait, je sentais, j'étais sûr *que je n'étais plus seul.*

Quelqu'un venait d'entrer, je l'aurais juré, et cela sans ouvrir ma porte, qui était, du reste, fermée à double tour.

Comment il se fit que je ne me détournai point et que je continuai à écrire, je suis encore à me le demander.

Je sentis *cela* qui s'approchait sans bruit et qui se penchait sur mon épaule ; un souffle brûlant effleura ma nuque et me causa un insupportable malaise, qui se dissipa heureusement en un instant.

Puis, il y eut un éclat de rire sec et métallique, qui me fit tressauter sur ma chaise, et je devinai, toujours sans rien voir, que «cela» s'asseyait, avec le léger frou-frou d'une robe de femme, sur une chaise longue qui se trouvait en face de moi, un peu à gauche

J'avais eu le temps d'inspecter ma chambre, d'un regard circulaire, et de me convaincre que d'après toutes les lois de la nature, je me trouvais seul, absolument seul.

Et pourtant, je l'entendais qui était là, qui s'installait commodément dans ma chaise longue, et j'attendais, sans trop d'émotion, ma foi, qu'*elle* parlât.

Bientôt, en effet, une voix s'éleva, brève et dure, dans le silence de la nuit.

—Où suis-je ? fit-elle.

—Ma foi, répondis-je, un peu interloqué, vous êtes dans ma chaise, apparemment. Peut-on vous demander qui vous êtes et d'où vous venez ?

—Qui je suis, tu le sauras toujours assez tôt, jeune homme. Quant à te dire d'où je viens, ce serait un peu long pour le moment. Dis-moi d'abord dans quelle partie du monde je me trouve actuellement ; j'ai tant voyagé depuis un mois que j'en ai la tête fatiguée. Où suis-je ?

—Le Lac Saint-Jean, fis-je comme on récite une leçon, est le plus beau comté de la plus belle province du Canada, et Roberval est le plus beau village du dit comté. Il y a un lac qui est superbe, l'été, et blanc l'hiver. La framboise y vient très bien, de même que le chardon, le chiendent, les bluets, les conseillers municipaux et les chroniqueurs idem. Mais je vous ennuie peut-être ?

Elle n'était pas loquace, ma visiteuse. Elle dit seulement :

—Non, continue.

—Il y a un grand journal, auquel collaborent beaucoup de personnes bien intentionnées, qui signent en *as* et en *us*. Vous les connaîtrez si vous nous restez jusqu'à jeudi. Il y a aussi une variété intéressante de l'espèce humaine : l'actionnaire. Celui-là pousse un peu partout ; souvent même il pousse en orgueil. Et puisque mon éloquence vous intéresse, apprenez aussi que nous avons des Enfants de Marie modèles et des Congréganistes exemplaires. De ce temps-ci, les Enfants de Marie fraternisent beaucoup avec les dames du village ; j'ai peur que cela finisse par un bazar.

—Et toi, demanda la voix brève, qu'est-ce que tu fais ?

—Oh ! fis-je modestement, fort peu de chose, en vérité : j'écris des chroniquettes spirituelles pour le grand journal.

L'éclat de rire sec se répéta, d'une manière qui fut entièrement sans me flatter, puis la voix reprit, avec une sorte de lassitude et d'abandon :

—Je te félicite de ta franchise. Ces questions que je t'ai posées n'étaient pas faites dans le but de me

renseigner sur Roberval. Je connais Roberval mieux que toi, pour demeurer depuis un mois. Mais je t'ai questionné uniquement pour savoir si tu serais franc et juste envers moi. Car je veux que tu parles de moi dans ton grand journal. J'aime qu'on parle de moi. Le *Times* du mois dernier s'est plaint de ma visite, et le *Journal des Débats*, plus galant, l'a annoncée en termes flatteurs. Tu sais que ces deux journaux sont les plus importants d'Angleterre et de France. J'ai visité l'Angleterre et j'ai vu la France, ainsi que bien d'autres pays. Salisbury m'a reçue poliment, mais froidement, et j'ai cru bien de le mettre au lit pour quelques jours. Waldeck-Rousseau s'est montré à mon égard d'une froideur toute maçonnique, et mon souffle brûlant, ajouté à la note diplomatique du Pape, l'a rendu fiévreux pour un mois. Je pourrais te citer par centaines les noms des grands personnages que j'ai étendus, grimaçants et tremblants, sous leurs édredons ; quant au menu fretin du peuple, c'est par milliers, presque par millions, que je l'ai courbé sous ma loi.

—Ah ! ça ! m'écriai-je tout alarmé, mais vous êtes donc la mort ?

La voix eut un rire à la fois menaçant et ironique.

—Non, fit-elle, je suis la Grippe.

Imaginez-vous ma stupeur à ce nom redoutable ! Mes idées s'entrechoquaient violemment dans ma pauvre cervelle, il me semblait que le souffle brûlant de la grippe enflammait déjà mes veines ; j'aurais juré que ma tête souffrait à se fendre, que mon lit me tendait les bras d'une façon irrésistible et que pes théories de fioles «d'huile de castor» et de baquets

d'eau chaude s'entremêlaient devant mes yeux en sarabandes vertigineuses.

Il paraît que ma visiteuse lisait tout cela sur mes traits, car son rire éclata de nouveau, moqueur et sardonique.

—Allons, grand enfant, dit-elle, ne te crois-tu pas déjà malade ? Ne crains rien de ma part, car je suis fatiguée de me savoir maudite par le genre humain tout entier. Et c'est un peu pour cela que je suis venue à toi. Je veux que tu parles de moi dans ce journal, et que tu y défendes ma réputation attaquée et mon mérite méconnu. Si tu veux faire cela, je te quitterai tout-à-l'heure en te bénissant. Si tu ne veux pas, je te gripperai atrocement. Veux-tu ?

Vous devinez si ma réponse fut affirmative !

Un frou-frou nouveau m'annonça que la Grippe se mettait à son aise pour parler. Je n'avais plus qu'à écouter.

—On me méconnaît, fit la voix, d'un accent attristé. Cela dépend peut-être de ce que ma main est inflexible, et touche de côté et d'autre sans demander à personne son assentiment. Mais on devrait se rappeler que j'ai été, moi aussi, créée par Dieu et que j'ai, comme toute chose, ma raison d'être. Je suis un mal pour un bien. Tel jeune avocat de talent, qui s'est plaint amèrement de ma visite, ne s'est pas aperçu que je lui ai fourni, durant deux jours, une occasion rare de ne pas s'engouffrer dans son immense faux-col. Ce petit repos a soulagé son épine dorsale et lui a sauvé la vie. Crois-tu qu'il m'en soit reconnaissant ? Tel disciple d'Esculape, qui serait mort d'apoplexie pour n'avoir pu

devenir «actionnaire de pulpe», n'en a eu que pour une journée d'indisposition, grâce à la fièvre que je lui ai appliquée fort à propos. Et je pourrais multiplier ainsi les exemples. J'admets cependant volontiers que deux ou trois longues journées passées à geindre lamentablement puissent sembler aussi ennuyeuses qu'une chronique municipale de *Veritas ;* que les fantaisies incontrôlables d'un cerveau enfiévré puissent faire passer devant les yeux du malade des choses plus surprenantes que les assertions de *Babylas.* J'avoue tout cela. Mais de grâce, que l'on soit sérieux. Que l'on réfléchisse qu'en fin de compte c'est la Providence qui m'envoie ainsi préparer l'homme à supporter vigoureusement le changement de température de chaque saison nouvelle.

La Grippe se tut, comme fatiguée par ce discours véhément. Puis elle reprit, d'une voix plus douce :

—Dis cela dans ton grand journal, mon jeune ami, et crois à ma reconnaissance. Dis cela, afin que je puisse dire partout qu'il existe sur la terre un village heureux entre tous, où l'intelligence fleurit, malgré que l'industrie de la pulpe y fasse tourner, pour le moment, plus de têtes que de meules, malgré que la culture du chroniqueur y soit plus abondante que soignée, et malgré enfin qu'il y ait du bazar dans l'air. Toutes choses dont l'intensité diminuera avec le temps, mon jeune ami ; et c'est le bonheur que je te souhaite, en te remerciant de ta complaisance. Adieu !

Puis il y eut comme un sifflement dans le trou de ma serrure, suivi bientôt d'un éclat de rire sec et narquois qui retentit à l'étage inférieur. Et voilà pourquoi je n'aurai pas la grippe cette année.

LE VIOLON ENCHANTE

CONTE FANTASTIQUE

Novembre 1901.

...Il y eut un éclat de rire général, puis une série d'exclamations jaillit spontanément de toutes les bouches.

—Bravo, jeune homme !

—Très bien, Paul ! mais où diable prends-tu tout cela ?

Des voix plus douces disaient : «Merci, monsieur !»

***

Figurez-vous un convoi de chemin de fer, en détresse depuis près de deux heures, par une belle nuit du mois de juillet, dans cet endroit désert qu'on appelle, au Lac Saint-Jean, le Rocher Percé.

Il était alors tout près de minuit ; les étoiles brillaient par milliers, se reflétant dans les eaux sombres de ce beau Lac Saint-Jean, que la voie ferrée suit pendant quelques milles à cet endroit. Un accident arrivé à la locomotive avait nécessité un

arrêt prolongé, qui n'était pas, naturellement, du goût des voyageurs. Les uns dormaient, d'autres s'emportaient contre la Compagnie, des enfants pleuraient. Celui des chars dans lequel se passait la courte scène qui commence ce récit était divisé en deux compartiments, dont chacun pouvait contenir une quinzaine de personnes.

Pénétrons, si vous voulez, dans l'un de ces deux compartiments.

On s'y amusait ferme, malgré que l'heure avancée fit fermer de temps en temps les yeux des plus jeunes. Tous les âges y étaient représentés : jeunes gens et jeunes filles, hommes et femmes, et bébés nombreux.

La conversation était générale, et comme nous l'avons dit tout-à-l'heure, des exclamations joyeuses s'échappaient de toutes les bouches. C'est que celui des trois jeunes gens qui répondait au nom de Paul venait de gratifier la société d'une chanson comique, qu'il avait dite avec un talent et une jolie voix de ténor qui lui avaient gagné toutes les sympathies.

Paul Montgrand paraissait avoir environ vingt-deux ou vingt-trois ans. Un fin duvet commençait à recouvrir sa lèvre supérieure, et une abondante chevelure encadrait son front large et intelligent. Ceux qui le connaissaient savaient qu'il était étudiant en droit, et que sa facilité pour l'art de la parole était proverbiale parmi ses amis. Une voix douce et agréable ajoutait au charme qu'on éprouvait à l'entendre, ce qui faisait de lui un conteur très recherché.

***

Depuis deux heures, les employés du train tra-

vaillaient péniblement à remplacer une pièce indispensable de la locomotive, et d'après toutes les apparences, une longue heure s'écoulerait encore avant que le convoi pût reprendre sa marche. Les conversations avaient repris privément, chacun causant avec son voisin. Paul était sorti depuis un quart d'heure et chacun commençait à bailler de fatigue et d'ennui lorsqu'il rentra, l'air tout ému.

—Qu'as-tu donc, Paul, lui demanda un des jeunes gens, sommes-nous donc en danger ? tu as l'air tout drôle...

Paul se pencha à son oreille et lui murmura quelques mots à voix basse.

Et vous eussiez vu ce jeune homme faire un geste d'étonnement et le regarder avec des yeux effarés.

Les autres observaient curieusement, et le jeune homme s'en aperçut.

—Vous ne savez peut-être pas, dit-il à ses voisins qu'un parent de notre ami Paul fut un jour le héros ou plutôt la victime, d'une aventure vraiment extraordinaire, dont le souvenir est destiné à se perpétuer dans sa famille. La chose arrivera sur le Lac Saint-Jean, et Paul vient de me dire que l'on voit d'ici l'endroit précis où elle se déroula ; vous comprenez que je n'ai pu cacher mon intérêt à l'évocation de ce souvenir, et je vous demande pardon de l'avoir laissé deviner.

Peindre la scène qui suivit ces paroles étranges serait chose difficile. Mais c'était toute une histoire, dont parlait ce jeune homme ! et une histoire, dans la circonstance ennuyeuse où l'on se trouvait, n'était-ce pas l'oubli du moment présent, la distraction enfin ?

On entoura Paul qui voulait s'enfuir.

—Raconte-nous donc cette histoire, petit, demanda un vieillard.

—S'il vous plaît, monsieur Paul, disaient toute les femmes, l'histoire, dites-nous l'histoire !

Comment résister à tant de supplications ? Paul se recueillit in instant, posa nerveusement la main sur son front, comme pour rassembler ses souvenirs, et sa voix s'éleva, douce et claire, dans la nuit.

On entendait au loin les halètements puissants de la locomotive au repos ; autour du narrateur tous les cœurs battaient, et à mesure qu'il avançait dans son récit une émotion singulière finit par serrer toutes les poitrines.

***

—Ceux de vous, mesdames et messieurs, disait Paul, qui ne demeurent au Lac Saint-Jean que depuis quelques années, ne peuvent avoir une idée de ce qu'étaient, il y a cinquante ans, les vieilles paroisses que nous avons vues aujourd'hui.

Mon oncle Prosper, qui mourut l'année dernière, à l'âge de soixante-quinze ans, m'a souvent entretenu des épreuves et des misères qu'eurent à essuyer les pauvres colons qui firent les premiers défrichements autour du grand lac.

A l'époque où arriva à mon oncle l'aventure extraordinaire que je vais vous raconter, la paroisse de Saint-Gédéon, où a eu lieu aujourd'hui cette belle fête agricole, ne se composait tout au plus que d'une vingtaine de maisons dispersées un peu partout dans un rayon de deux ou trois milles.

Prosper Morin, mon oncle, était alors dans tout

l'épanouissement de ses vingt-cinq ans ; c'était un beau grand garçon, bien planté, bon vivant de son naturel, ne reculant jamais devant une rasade quand les choses allaient bien, ou devant un juron lorsqu'elles allaient mal.

Remarquons aussi qu'il faisait retentir son inséparable violon avec une science et un entrain qui étaient renommés dans bien des paroisses ; et comme, de plus, sa belle humeur était proverbiale, vous comprendrez qu'il était de toutes les noces et de toutes les «veillées» qui se faisaient dans les alentours.

On était en 1854 ; le trente décembre au soir, avant-dernier jour de l'année, toute la jeunesse du canton avait été conviée à une soirée que donnait Pascal Morin, petit cousin de mon oncle Prosper. Malgré les cris de sa conscience, qui lui reprochait de s'être grisé abominablement, pas plus tard que la veille, Prosper se rendit à cette veillée. Disons en passant que les beaux yeux de sa cousine Jeannette, étaient pour quelque chose dans cette détermination de notre héros.

Il constata avec surprise, en arrivant que tout le monde était assis tranquillement et écoutait avec attention les propos de la mère Morin, une bonne vieille, qui racontait souvent aux jeunes les histoires et les légendes nombreuses qui avaient cours alors.

—C'est pourtant comme je vous le dis, répétait la vieille, le grand lac Mistassini, qui est à quatre cents milles d'ici, est gardé par des grands génies malfaisants que les sauvages redoutent beaucoup, et qu'ils appellent Wendigos.

Prosper éclata de rire.

—Comment dites-vous cela ? demanda-t-il d'un ton railleur, des Wendigos ?

—Comme tu dis, mon fils, répartit la vieille, sévèrement. A preuve que je te souhaite de n'en jamais voir, parce que tu ne reviendrais pas pour nous en dire des nouvelles. Mon défunt mari, qui a tant voyagé avec les sauvages, avait vu de ses yeux une de ces immenses marmites dans lesquelles ces sorciers du diable jettent tout ronds les chrétiens qui leur tombent sous la main.

Prosper, que ces histoires agaçaient, accordait son violon sans cérémonie.

—Ta, ta, ta, fit-il, ce sont des histoire du temps passé que vous nous racontez-là, la mère. Allons, les enfants, en place pour un petit cotillon.

La mère Morin, ainsi rebutée, se contenta de murmurer à voix basse contre les jeunes qui sont toujours plus savant que les vieux ; ce qui n'empêcha pas la danse de se former, et voilà notre violoneux parti à jouer et les autres à danser, que la maison en tremblait.

—Mon oncle Prosper se réveilla, le lendemain matin, continua Paul au milieu du silence de ses audi teurs, avec un vague souvenir d'avoir fait danser les «jeunesses» sans trève quatre heures durant, ce qui n'était pas bien, et de s'être saoulé complétement, ce qui était pis.

La réaction qui suit toujours l'ivresse s'opéra en lui, et il jura en même temps que de ne plus boire, de ne plus faire servir son violon à ces danses que détestait tant le curé, et qui étaient des occasions de péché, dont lui, Prosper, était la cause première. Et dans toute la ferveur de son repentir, il fixa soli-

dement sous son violon une petite médaille de sainte Anne, qu'il tenait de sa mère. »Afin, disait-il plus tard, au bon curé, que la tentation ne me vienne plus de m'en servir pour offenser le bon Dieu.»

Le même jour, dernier de l'année, il résolut d'aller passer la soirée chez des amis, à Saint-Jérôme, la paroisse voisine, et de se rendre ensuite dans sa famille, qui demeurait à Roberval, qu'on appelait alors la Pointe-Bleue.

Voilà donc notre Prosper parti dans sa carriole, sa petite jument détalant comme le vent, et son inséparable violon enveloppé chaudement dans la »peau de carriole).

Lorsqu'il arriva à Saint-Jérôme, chez son ami Georges Laplante, il était près de neuf heures du soir, et là, comme la veille chez Pascal Morin, une nombreuse société était rassemblée.

—Prosper ! voilà Prosper ! s'écrièrent toutes les jeunes fillles lorsqu'il entra.

—As-tu ton violon, Prosper de mon cœur ?

C'était la plus belle qui parlait.

Vous devinez le trouble de notre héros ; son violon, il savait bien qu'il était là, dans sa voiture, mais sa promesse ? mais la médaille ?

—Je l'ai, fit-il, embarrassé, ou plutôt je ne l'ai pas...

Tous éclatèrent de rire.

—Il l'a, il ne l'a pas, il l'a... criait les jeunes gens.

Et les jeunes filles :

—Il va jouer, il ne jouera pas !

Le pauvre Prosper était là, au milieu de ces fous tout indécis ; mais son indécision fut de courte

durée ; les jeunes filles étaient si charmantes et le plancher si coulant qu'il succomba encore une fois à la tentation.

Adieu, bonnes résolutions, promesses solennelles ! Adieu !

Comme la veille, la danse se forma et notre Prosper, comme mû par une sorte de fièvre, joua sans désemparer deux heures durant. Il ne s'arrêtait, l'ivrogne, que pour se verser de larges lampées, et se remettait fiévreusement à jouer. Tour à tour défilèrent rigodons et gigues simples, quadrilles et cotillons, les danseurs haletaient, les danseuses se pâmaient.

Et Prosper jouait toujours.

A la fin, tous tombèrent, épuisés, sur leurs sièges. . .

Prosper jouait encore.

On dut se mettre à deux pour l'arrêter ; alors, il ouvrit les yeux, regarda toute la compagnie et se mit à rire.

—Eh bien ! demanda-t-il, la voix un peu empâtée, avez-vous assez dansé ?

Les respirations haletantes de tous lui répondirent suffisamment.

—Moi, fit-il, j'ai un bras de fer, ce soir ! Je crois, ma parole, que je ferais danser le diable, si le diable voulait danser.

***

Paul Montgrand fit une pause ; une contraction passa sur ses traits.

—Le malheureux, dit-il d'une voix sombre, ne croyait pas si bien dire.

Il y eut un murmure dans le char, où régnait un

silence absolu ; au dehors, une chouette passa en lançant son lugubre «hou-hou». Vous eussiez vu toutes les femmes pâlir.

—Prosper Morin, mon oncle, disait Paul, d'une voix altérée, se rappela tout-à-coup qu'il devait se rendre à Roberval, ce qui équivalait à une nuit de marche.

Malgré les invitations de Georges Laplante et de sa jeune femme, qui voulaient le garder pour la grande journée du lendemain, il insista pour qu'on rattelât sa jument, réinstalla son violon près de lui et partit de nouveau dans la nuit sombre, après s'être servi une rasade.

Après un quart d'heure de marche, il quitta le grand chemin et, pour abréger le trajet, partit sur la glace du lac, qui, à cette saison, sert souvent de mode de communications entre les différentes paroisses.

Voilà donc Prosper parti, le cœur léger et la tête lourde, se dirigeant en ligne droite vers les vingt-cinq ou trente maison qui formaient alors Roberval.

Il n'avait pas neigé depuis que la glace s'était dans la glace bleue en faisant entendre un monotone «crish, crish». La nuit était sombre et sans étoiles ; de grands nuages gris couraient en bandes nombreuses au-dessus de la surface du lac, une forte brise de nord-est s'était élevée et fouettait à la figure Prosper, qui s'était enveloppé la tête d'une chaude »crémone».

Depuis quelque temps la terre ferme avait disparu derrière lui ; à un demi-mille en avant apparaisaient dans l'ombre, l'une à droite et l'autre

gauche de sa route, l'Ile-aux-Couleuvres et la Pointe aux-Pins, masses noires au milieu de cette blancheur.

La carriole glissait sur la glace, avec un bruit sourd ; Prospère, à moitié endormi, un peu par la monotonie de la route et beaucoup par les copieuses libations qu'il avait faites, songeait vaguement au plaisir qu'il aurait, le lendemain, à passer le Jour de l'an dans sa famille, puis à l'aimable soirée qu'il venait de passer, ainsi qu'à celle non moins agréable qu'il avait faite, la veille, après que cette ennuyeuse mère Morin eût fini ses histoires de sauvages, de diablotins, et de Wendigos.

—Vieille sorcière ! murmura-t-il, à voix basse.

—Pardon ! fit une voix rauque à son oreille.

Prosper Morin, mon oncle, ouvrit brusquement les yeux, se leva tout droit dans sa carriole, en poussant une grande clameur, et s'affaissa presque évanoui sur son siège.

La petite jument s'était arrêtée.

Et alors, éclata dans la nuit, se mêlant aux sifflements de la rafale, un horrible concert de voix discordantes, qui glaça Prosper jusqu'à la moelle des os. Il y avait de grosses voix rauques comme celle qui lui avait parlé, il y en avait de criardes comme celle d'un porc qu'on égorge, et il y en avait dont les notes de crécelles déchiraient le tympan.

Prosper était à demi mort rien qu'à les entendre.

—Regarde ! fit la voix rauque tout près de son oreille.

Il voulut résister, mit les poings sur ses yeux, mais malgré sa volonté, ses yeux s'ouvrirent et il vit...

Il vit des centaines d'êtres horribles, dont les yeux brillants éclairaient l'obscurité comme autant

de tisons embrasés, et dont la foule grouillante se pressait autour de lui. Il vit d'immenses géants, à la figure toute difforme, qui s'agitaient, gambadaient, leurs grands pieds velus sur la glace. Ils avaient corps d'homme, mais leurs visages étaient gigantesques et contrefaits ; ils brandissaient des épinettes entières qu'ils avaient arrachées dans les fourrés de l'Ile-aux-Couleuvres, et clamaient dans la nuit un mot étrange : »Wendigo».

—Grand saint Prosper ! pensa notre héros, la mère Morin avait raison !

D'autres monstres plus petits faisaient aussi retentir les airs de leurs cris perçants ; leurs membres grêles, agrémentés d'une longue queue de cheval, sortaient une tête de cochon, sauf respect, parfaite dans son genre ; et tous ceux-là aussi, gambadaient, sautaient, s'enlevaient dans les airs à des hauteurs de quinze à vingt pieds, et lançaient au vent des cris bizarres et terrifiants.

Au-dessus de cette foule ignoble planait un autre troupeau plus repoussant encore : des centaines de vieilles mégères au nez crochus, aux dents pointues, à peine vêtues de lambeaux sans nom ; à cheval sur des manches à balai, celles-là évoluaient en hurlant dans les airs et leurs circuits diaboliques venaient presque toucher Prosper, qui se vouait à tous les saints du Paradis.

Tout à coup passa dans la rafale le son clair et argentin de la cloche de l'église de Roberval, qui annonçait minuit, c'est-à-dire la naissance d nouvelle année : à l'instant, Wendigos, lutins et sorcières tombèrent la face contre la glace.

Puis, lorsque le dernier tintement fut passé, ils se

relevèrent, avec d'affreux transports de joie, et entonnèrent tous ensemble une cantate assourdissante, célébrant l'année nouvelle, et dans les paroles qui s'échappaient de ces bouches grimaçantes, Prosper comprit qu'ils se réunissaient ainsi tous les ans, à un endroit déterminé, pour célébrer l'année nouvelle par un affreux sabbat. La fatalité avait voulu que cette année-là, l'horrible réunion se fit au Lac Saint-Jean et ils étaient venus, tous les lutins et toutes les sorcières de l'Isle d'Orléans et tous les Wendigos du grand lac Mistassini, pour se livrer à leurs hideux divertissements. Ils chantèrent aussi la joie qu'ils éprouvaient d'avoir mis la main sur un chrétien pour les aider à s'amuser, et Prosper sentit son sang se glacer dans ses veines. Il voulut fuir, fit le geste de fouetter sa jument, mais deux géants la tenaient à la bride et elle ne bougea pas.

Il voulut s'affaisser dans le fond de sa voiture, se fermer les yeux pour ne pas voir, se boucher les oreilles pour ne pas entendre ces cris effrayants : deux bras velus le saisirent et l'assirent, pantelant, sur son siège ; en même temps un horrible géant à figure de démon s'assit en face de lui, le couvrant du regard, et sous ce regard de feu, Prosper aurait voulu s'anéantir.

Cependant, Wendigos, lutins et sorcières, en se donnant la main, avaient formé une chaîne immense autour de l'Ile-aux-Couleuvres.

—Tu vas chanter une danse ronde, dit la voix rauque, impérativement.

—Grâce ! râla Prosper, grâce !

—Chante !

Magnétisé par ce regard diabolique, le pauvre

Prosper dut s'exécuter, et sa gorge laissa passer, faiblement d'abcrd, puis avec une force dont il s'étonna lui-même plus tard, cette danse ronde que tout bon Canadien connaît :

Mon père a fait bâtir maison,
Et va, va, va, p'tit bonnet tout rond.
L'a fait bâtir à trois pignons,
P'tit bonnet et gros bonnet,
P'tit bonnet tout rond.
Et va, va, va p'tit bonnet et gros bonnet,
Et va, va, va, p'tit bonnet tout rond.

La ronde infernale s'ébranla ; piétinant, sautant courant avec des cris de joie, toutes ces horreurs faisaient le tour de l'Ile avec une vitesse effrayante.

Prosper entonna le second couplet :

L'a fait bâtir à trois pignons,
Et va, va, va, p'tit bonnet tout rond.
Sont trois charpentiers qui la font
P'tit bonnet et gros bonnet,
P'tit bonnet tout rond.

Les voix rauques ou aigres de ces démons se mêlèrent à la rafale, reprenant en chœur le refrain de la ronde, en même temps que leurs pieds frappaient la glace en cadence, avec un bruit sec comme celui d'une danse de squelettes :

Et va, va, va, p'tit bonnet et gros bonnet
Et va, va, va, p'tit bonnet tout rond

Malgré l'horreur que lui inspirait cette scène, Prosper chantait toujours à tue-tête, et la ronde infernale se faisait de plus en plus vertigineuse.

Quand il eut défilé les couplets de la longue chanson, il voulut s'arrêter et son regard devint suppliant.

—Recommence ! fit la voix rauque.

Prosper recommença donc ; mais dans son âme la frayeur commençait à faire place à la colère Tout en chantant d'une voix de stentor, il se demandait par quel moyen il pourrait bien se débarrasser de cette horde de démons.

Soudain, une idée lumineuse jaillit dans son cerveau : n'avait-il pas son violon ? le violon, que la veille, il avait consacré à la bonne sainte Anne, en y attachant une médaille. Qui sait si, par le moyen de ce violon, la grande sainte ne lui sauverait pas la vie ; car ces démons lui tordraient certainement le cou, après l'avoir fait servir à leurs divertissements. Une prière ardente s'éleva dans son cœur.

Puis il cessa de chanter.

—Veux-tu bien continuer, fils de chien ! hurla le Wendigo.

—Je ne puis plus, fit Prosper, la voix larmoyante.

Interrompus dans leur ronde fantastique, Wendigos, sorciers et sorcières s'étaient débandés et entouraient de nouveau la voiture de leurs gambades et de leurs hurlements.

—Chante moins fort, reprit le grand Wendigos ; chante une gigue, nous allons la danser.

A cette proposition qui rencontrait tous ses désirs, Prosper retrouva son assurance habituelle.

—Ah ! vous voulez danser, s'écria-t-il d'un ton narquois. Eh ! bien ! vous serez servis à souhait. Dansez, mes cœurs !

Tout en parlant, il avait exhibé son violon et l'accordait soigneusement, tandis que tous les mons.

tres poussaient des cris de joie et trépignaient d'impatience

—Bonne sainte Anne, murmura-t-il ne m'abandonnez pas !

Puis, il commença à jouer. La tête penchée sur l'instrument, il entama le motif d'une gigue simple que Wendigos, lutins et sorcières se mirent à danser avec entrain.

C'était un spectacle étrange que celui de cet homme qui jouait du violon au beau milieu du Lac Saint-Jean, entouré d'une multitude d'êtres monstrueux et difformes, qui dansaient et sautaient avec un entrain diabolique.

Prosper jouait depuis plus d'une demi-heure, et son bras ne semblait pas plus fatigué qu'au commencement ; les démons dansaient en cadence, obligés, comme par une force supérieure, à suivre les accords rythmiques du violon : leurs respirations sortaient haletantes de leurs poitrines et ils n'avaient déjà plus la force de crier.

Toujours penché sur son violon, ses pieds battant furieusement la mesure, Prosper jouait comme un enragé ! Dans le grand silence de la nuit retentissaient seuls les sons du violon et le monotone : digue, digue, don, digue, digue, digue, don, que faisaient sur la glace les pieds des Wendigos.

Au bout d'une heure de cette scène macabre, Prosper devina que la médaille attaché à son violon lui portait vraiment bonheur, car il sentit que lors même qu'il l'aurait voulu, il eût été incapable de cesser de jouer. Et il pria la bonne sainte Anne de lui continuer cette force extraordinaire jusqu'au complet épuisement des Wendigos et des lutins.

Déjà ceux-ci commençaient à donner des signes de fatigue. Le grand Wendigo, qui, au commencement, avait forcé Prosper à subir ses ordres, s'approcha en dansant de la carriole, et d'une voix haletante lui commanda de cesser.

—Danse, mon beau mignon ! ricana Prosper.

—Grâce ! râla à son tour le Wendigo.

—Grâce ! Grâce ! haletèrent tous ensemble sorcières et lutins.

—Dansez, mes mignonnes ! Sautez, mes mignons ! criait Prosper gaiment.

Le violon enchanté redoubla de frénésie, et jambes torses et pied bots frappèrent la glace plus nerveusement que jamais.

Et digue, digue, don ! Et digue, digue, don ! Prosper jouait comme il n'avait encore jamais joué ; le fait est que ce n'était pas lui qui jouait, mais bien l'archet qui entraînait sa main ; et les démons suaient, haletaient, poussaient des gémissements lamentables, mais dansaient, que c'était plaisir à voir.

Il y en eut qui tombèrent sans vie sur la glace et disparurent comme par enchantement. Les lutins hurlaient plaintivement et leurs têtes porcines sautillaient sur leurs épaules ; les sorcières sanglotaient de leurs voix de crécelles, mais elles dansaient, sur leurs manches à balai, comme des diables dans l'eau bénite.

Ce bon Prosper n'avait jamais tant ri.

Un immense Wendigo voulut le menacer de l'arbre qui lui servait de canne, mais le violon enchanté redoubla de vitesse et l'épinette retomba sur les lutins, dont une vingtaine disparurent à tout jamais.

Prosper avait remarqué, cependant, que depuis un

quart d'heure environ, l'aube avait un peu éclairci les ténèbres, et du fond du cœur il remercia la bonne sainte Anne, sachant bien que le grand jour qu'il ferait tout-à-l'heure chasserait en un instant tous ces hideux danseurs.

Et digue, digue, don ! Et digue, digue, don ! l'archet courait affolé sur les cordes, le violon rendait des sons vibrants et clairs, et les monstres grands et petits dansaient comme des perdus.

Et digue, digue, don !

Tout-à-coup un éclair traversa l'espace ; en un instant le firmament s'illumina, empourprant la glace des feux du soleil levant. Wendigos géants, lutins grotesques et sorcières hideuses disparurent en poussant un dernier hurlement de rage. Prosper, que tant d'émotions avaient brisé, laissa échapper son violon, qui se brisa en morceaux sur la glace, et retomba lui-même évanoui au fond de la voiture, tandis que la petite jument partait au galop.



Paul Montgrand s'arrêta un instant ; puis, à travers les vitres des chars, il montra à ses auditeurs une masse noire, qui tranchait au loin sur les eaux sombres du lac.

—Vous voyez, là, dit-il, l'Ile-aux-Couleuvres, où se déroula l'aventure que vous connaissez maintenant.

La petite jument entraîna mon oncle Prosper à Roberval, où des soins empressés eurent vite fait de le ramener à la vie : seulement, son bras droit resta toujours paralysé. Et de son violon qui était resté

sur la glace on ne retrouva jamais que la médaille de sainte Anne, que Prosper Morin, mon oncle, porta toujours sur lui, depuis lors avec le plus grand respect.

*
* *

Paul Montgrand se tut, et demeura comme perdu dans ses souvenirs, pendant que tous le remerciaient et s'entretenaient de l'histoire étrange qu'il venait de raconter.

—Vraiment, remarquait un vieillard, notre ami Paul s'exprime avec une rare facilité, et nous devons le remercier de nous avoir abrégé ainsi la longueur de l'attente. Mais faut-il croire de point en point tout ce qu'il vient de raconter ?

Un sifflement de la locomotive lui répondit ; avec un effort bruyant et un bruit de ferraille, le train reprenait sa marche vers Chambord et Roberval, le long du grand lac dont les eaux vastes et sombres reflétaient le ciel étoilé et les sombres forêts de l'Ile-aux-Couleuvres et de la Pointe-aux-Pins....

———

LE BALLON DU BONHOMME NOËL

—

Conte à mon amie.

Au Saint Nau
Chanterai sans point m'y feindre ;
Je n'en daignerais rien craindre,
Car le jour est fériau
Nau, Nau, Nau,
Car le jour est fériau.

NOEL DE RABEDAIS.

—

24 décembre 1903.

Je vous donne bien ma parole d'honneur, Jeanne, que lorsque j'entrai, hier soir, dans ma chambre pour y passer mon habituel quart d'heure de rêverie, je n'étais sous l'influence d'aucune excitation nerveuse, que je n'avais bu, depuis longtemps, ni liqueurs, ni café, et que ne vous ayant pas vue de la journée, je ne pouvais être sous le coup de l'ivresse que vos yeux répandent en moi—ce dont, par parenthèse, vous n'avez point obtenu licence du Conseil-de-ville—et que j'étais en un mot parfaitement sobre et en complète possession de toutes mes facultés. Je tiens à établir ceci pour que vous ne qualifiez pas de divagations le récit des choses véritablement étonnantes qui me sont arrivées et dont le souvenir me plonge moi-même dans un océan de stupéfaction.

C'était, hier soir, comme vous savez, la veille de Noël, et vous n'ignorez pas ce que ce seul mot peut contenir de pieuse allégresse et de mystique poésie. Il semble que durant la veillée de Noel, l'air même soit plein de joie et de gaieté, que l'on sente tout autour de soi comme un monde invisible qui s'agite et se réjouit, que les vents sont plus doux, les cieux plus brillants et que de toute la nature semble monter de nouveau vers la voûte étoilée l'hommage angélique et triomphal de Bethléem : » *Gloria in excelsis*...

Telles étaient mes pensées, Jeanne, tandis qu'installé paresseusement dans ma bonne berceuse, je suivais machinalement du regard la fumée de ma cigarette. Je songeai ainsi longtemps, puis ma tête s'alourdit, mes yeux se fermèrent à demi, et je crois vraiment que je me serais endormi, sans la volonté bien arrêtée que j'avais de rester éveillé...

Depuis quelques instants, il me semblait entendre au dehors un bruit indéfinissable et lointain, qui d'instant en instant paraissait s'approcher et devenir plus distinct, plus agréable. Bientôt, je pus m'assurer, non sans surprise, qu'il s'agissait bel et bien d'un orchestre, mais on eût dit vraiment que les sons harmonieux qui le révélaient venaient des nuages. Comprenez-vous cela, Jeanne ?

Inutile de vous dire que j'étais vivement intéressé et que je retenais mon souffle pour mieux entendre. *Cela* s'approchait toujours, et j'eus bientôt la certitude que l'étrange corps de musique était maintenant rendu en plein au-dessus de notre maison. Je ne pourrai jamais vous décrire, ma pauvre Jeanne, comme c'était beau, comme c'était céleste. Il y

avait un trio de clarinette, qui jouaient avec une science merveilleuse cet air de Noël que vous connaissez bien :

Depuis plus de quatre mille ans
Nous l'annonçaient tous les prophètes,
Depuis plus de quatre mille ans
Nous attendions cet heureux temps.

Et si vous aviez entendu, ma Jeanne, comme l'air résonna de mille harmonies quand toute la fanfare, harpes, flûtes et hautbois en tête, entonna le gai refrain :

«Il est né, le divin Enfant,
«Jouez hautbois ! résonnez musettes !
«Il est né, le divin Enfant,
«Chantons tous son avènement !

Ne me demandez pas si je n'étais pas effrayé de l'étrangeté de ce concert aérien : depuis que j'ai vu la métropole américaine, je ne m'étonne plus de rien. D'ailleurs, les trois clarinettes venaient d'entonner le deuxième couplet et j'étais tout oreilles à la musique...

Il y eut tout à coup comme un choc violent, au beau milieu de la toiture, puis un pas pesant sembla se diriger vers ma fenêtre, et... n'eussiez-vous point eu peur, Jeanne ? Moi, je fredonnais malgré moi :

«Il est né, le divin Enfant»

Il se fit un craquement à ma fenêtre, comme si une main vigoureuse s'y fût appuyée, et une voix

grave et forte lança dans la nuit un mot mystérieux : «Nau !» Puis ma fenêtre s'ouvrit avec fracas !

Vous pensez bien que je ne chantais plus et que ma cigarette s'en alla rouler à terre. Il y avait maintenant dans ma chambre un beau vieillard, de taille moyenne, légèrement obèse, aux yeux vifs et doux, et portant une barbe, mais une barbe ! une barbe inconcevable, une barbe argentée qui lui mangeait toute sa bonne figure et lui descendait jusqu'à la ceinture. Je me levai vivement, en lui tendant la main.

—Bonjour, Bonhomme Noël, m'écriai-je, quel bon vent vous amène ?

Le vieillard eut un bon sourire indulgent.

—Il paraît, mon jeune maître, fit-il, de sa voix de basse-taille, que tu n'es pas facile à déconcerter Mais je suis pressé. Le vent qui m'amène, comme tu dis, est un vent froid. J'arrive du Pôle, et je suis transi. Je cours me réchauffer en Europe. Viens-tu ?

Vous, Jeanne, qui savez ma soif d'aventures, vous avez deviné que j'avais déjà ma casquette sur la tête et que j'étais prêt à partir. Le bon vieillard prit ma main solidement et me voilà marchant sur les gouttières comme un matou en belle humeur. En l'air, la musique s'était tue. Quand nous fûmes sur le faîte de la maison, le Bonhomme prononça de nouveau le mot magique, et j'aperçus tout à coup la plus étrange machine que vous puissiez vous imaginer. Figurez-vous un immense ballon, de forme oblongue, au-dessous duquel une nacelle grande comme une maison était suspendue par des cordages. Cela était éclairé par une profusion de lampes électriques de toutes nuances, et je suis surpris que vous

n'ayez pas vu cela en revenant de confesse. Nous embarquâmes, je ne sais trop comment, et me voilà au beau milieu d'une douzaine de chérubins blonds et roses, auquels vous n'eussiez pas donné plus de six ou sept ans, et qui couraient dans les cordages, les braves marmots, comme de vrais petits matelots. Une estrade située à l'avant, et richement décorée, portait les petits musiciens qui m'avaient tant charmé tout à l'heure.

Mon ami le Bonhomme qui venait de s'installer dans un fauteuil, riait de bon cœur de mon ahurissement.

—Hé ! hé ! fit-il, que dis-tu de mon bateau et de mes matelots ? Mais jette ce manteau sur tes épaules, car nous voici en pleine mer et le vent est frais !

Diable ! je ne m'étais seulement pas aperçu que nous étions partis !

La nuit était calme et belle et les étoiles me semblaient beaucoup plus nombreuses et plus brillantes que d'habitude. De même la lune me parut tout améliorée, et c'était un spectacle curieux que de voir notre ombre fuir sur la mer, à quelques mille pieds en dessous, avec une vertigineuse rapidité.

Un des petits matelots, qui portait le nom de Muriel, dirigeait en tous sens les rayons d'un puissant réflecteur, et je pus apercevoir plusieurs vaisseaux transatlantiques qui se dirigeaient soit vers l'Europe, soit vers l'Amérique.

—Nous arrivons en France, me dit mon gentil petit voisin, et vous verrez en passant de bien belles choses. Tenez, voici Brest, sur son promontoire : nous sommes dans France la jolie.

En effet, nous étions au-dessus d'une ville, et grâce au réflecteur, qui perçait aussi bien les toits que les ténèbres, je pouvais jeter un regard dans les églises, toutes brillamment illuminées pour l'heure de minuit qui s'approchait, et je pénétrais aussi jusque dans les plus modestes intérieurs. Partout les familles étaient réunies autour de l'âtre, partout c'était la joie sainte, la joie bénie, c'était partout Noël !

Nous passâmes ainsi au-dessus de Paris, où je n'eus que le temps de saluer l'immense église du Sacré-Cœur à Montmartre, puis mon petit guide me désigna successivement Strasbourg, Berne, le Mont-Blanc, dont nous effleurâmes la cîme en passant, puis Milan, Venise, villes historiques et débordantes de souvenirs, que je contemplai avec admiration et non sans regretter la rapidité de notre course. Puis, lorsque je distinguai tout-à-coup un énorme assemblage de maisons bizarres, de mosquées, de minarets surmontés du Croissant de Mahomet, ma surprise ne connut plus de bornes.

—Ah ! ça, m'écriai-je en me tournant vers le vieillard, où me conduisez-vous donc ?

Je restai la bouche grande ouverte d'inquiétude : le vieux Noël ronflait comme un bienheureux !

—Le Maître est fatigué, fit le petit Muriel, il a beaucoup vieilli durant le dernier siècle. Mais ne vous inquiétez pas. Cette ville est Constantinople, nous traversons actuellement le Bosphore, et nous serons à Jérusalem dans un quart d'heure.

Saints anges gardiens, Jeanne ! Comprenez-vous le bonheur intense qui m'étreignit le cœur ? On m'emmenait dans les Lieux Saints et cela en pleine

nuit de Noël ! Ce fut avec de douces larmes que je vis passer sous nos pieds, à mesure que que me les nommait mon petit cicérone, Smyrne, le mont Liban, aux cèdres chevelus, Damas, qui vit la conversion de saint Paul, et enfin Jérusalem, Jérusalem la sainte ! Perle précieuse, opale chatoyante entourée de joyaux non moins célèbres : d'un côté le mont des Oliviers et la Tour de David, de l'autre, la Vallée de Josaphat. Vers la gauche, une colline, couronnée par une imposante basilique, attirait ma curiosité.

—Quel est cet endroit ? demandai-je.

La voix de mon vieil ami Noël s'éleva, grave et remplie d'une émotion qui me secoua tout entier.

—C'est le Golgotha, dit-il.



En quelques instants, Jeanne, nous eûmes franchi la distance qui sépare Jérusalem de Bethléem, et je me trouvais, sans trop savoir comment, au bord d'un joli village appelé »Beït-Sahour», c'est-à-dire Village des Bergers. C'est ici que les pasteurs veillaient leurs troupeaux lorsque tout-à-coup les cieux s'entrouvrirent et de l'Orient à l'Occident des théories d'anges, d'archanges et de séraphins entonnèrent l'immortel cantique «*Gloria in excelsis Deo*». Vous ai-je dit que notre ballon était disparu ? Le vieux me tenait par la main et nous fûmes bientôt rendu à une magnifique basilique, où nous entrâmes sans plus tarder.

—C'est la Basilique de la Nativité, me dit-il, et nous allons descendre, par l'escalier que voici, à l'endroit précis où naquit le Sauveur du monde.

Comprenez-vous mon émotion, lorsque je pénétrai dans ce lieu trois fois saint ? C'était une grotte, taillée en plein roc, et qui pouvait avoir trente pieds de long sur dix de large et neuf de hauteur. Quelques lampes, suspendues au plafond, répandaient une douce lumière; au milieu, sur le sol, une étoile d'argent, entourée d'une inscription latine, nous apprenait que : «Ici Jésus-Christ naquit de la Vierge Marie». je me prosternai dans la poussière, Jeanne, et c'est en pleurant que j'adorai cette fois l'Enfant Jésus...

Il y avait justement un prêtre qui célébrait la Sainte Messe, avec une piété admirable, avec, dans la voix et le visage, toutes les marques de l'émotion la plus douce et la plus profonde. Son regard rencontra le mien par hasard, et mon cœur cessa de battre, tant fut intense ma surprise. Me croirez-vous, Jeanne ? C'était en personne M. l'abbé Lizotte, notre ancien et bien-aimé pasteur, qui est actuellement, comme vous savez, en voyage aux Lieux Saints. Oubliant, dans mon trouble, la majesté de l'heure et du lieu, je me levai brusquement pour m'élancer vers lui, et...

***

Et je m'éveillai, ma pauvre Jeanne ! car tout cela, hélas ! n'avait été qu'un grand et beau rêve ; je m'éveillai, tout penaud, dans ma pauvre chambrette, je m'éveillai dans ma berceuse, où le sommeil venait de me jouer ce tour pendable. Et je n'eus que le temps de me préparer pour aller à la Messe de Minuit, dont les premiers coups tintaient déjà, à notre bonne église de Roberval.

Dites, Jeanne, me pardonnez-vous ?

POUDRERIE

Mars 1904.

Je viens de faire une chose héroïque et inutile; j'ai affronté des dangers mouvants et me suis pris corps-à-corps avec des terreurs hurlantes et fugitives ; j'en ai encore le cœur battant et le front humide, mes yeux sont comme deux phares qu'illuminerait la vaillance, et derrière mes oreilles, coulent à flots pressés des ondes plus profondes que le torrent du Cédron et les rapides de Lachine. Je suis mouillé, ahuri, transi, abasourdi, et je suis aussi votre très humble serviteur.

A part de cela, je suis furieux, et voici pourquoi :

D'abord, il fait ce soir un temps de chien. L'Eternel a déchaîné, je ne sais pourquoi, tous les vents de l'Occident et ceux de l'Orient aussi,—à preuve que par instants, on jugerait que ça sent le Chinois. Il ne faut pas se demander si tous ces enfants de l'air s'en donnent à cœur-joie dans les bancs de neige ventrus qui ne demandaient qu'un peu de musique pour danser avec les poteaux de la Compagnie d'électricité. J'ai eu l'héroïsme de mettre le nez dehors, par un temps, ou plutôt par douze temps pareils. J'ai poussé la témérité jusqu'à faire un bout de promenade à travers une débauche de poudrerie, les oreilles caressées par mille hurlements lugubres, et cinglées par deux mille diablotins vêtus de blanc ! Le vent s'élançait sournoisement sous la corpulence

des grosses falaises, les secouait insolemment, les soulevait en tournoyantes colonnes, ricanait comme un régiment de damnés, et me les lançais à la figure comme autant d'auréoles qui dansaient autour de ma personne une farandole du plus bel effet. Vous n'avez pas d'idée comme j'étais beau là-dedans ! J'avais les mains dans les poches, comme Napoléon à la bataille de Chemulpo, et le nez au vent, comme Cyrano à Sébastopol. (La pose et l'instruction y font beaucoup dans l'apparence d'un jeune homme !)

Si vous voulez savoir vers quel endroit je dirigeais mes pas errants, sachez que je m'en allais, comme d'habitude, au bureau de poste. Je ne parle pas du nouveau, je parle de l'ancien bureau de poste, de notre bureau de poste à nous, les premiers citoyens de Roberval, qui y allions depuis quinze ans, depuis vingt ans, depuis trente ans, «dans ce sens» que nous y sommes toujours allés. Vous savez la puissance des vieilles habitudes ; nous étions tellement accoutumés à nous rendre, chaque jour, aux antipodes pour savoir ce qui se passait chez nous, que le nombre est légion des vieux Robervalais, qui, chaque soir, à la faveur des ténèbres, se rendent encore machinalement chez M. Dumais, se frappent le nez dans la vieille porte, et s'en reviennent tout penauds vers un monde meilleur, en méditant sur l'instabilité des choses humaines.

C'est ce que j'ai fait, ce soir, malgré le vent, la neige et la froidure, sans m'en rendre compte, et par la seule vertu d'une habitude vieille de quinze ans déjà. Et si quelqu'un s'avise de rire de moi, je vais nommer tout haut ceux qui en font autant, le soir, quand personne ne les voit.

Je vous disais tout-à-l'heure que j'étais ahuri mouillé et furieux. Oubliez cela, et mettons que je n'ai rien dit, car maintenant, du fond du cœur, ce que je ressens, c'est une grave et profonde émotion.



Pauvre vieux bureau de poste, où se sont passées tant de scènes joyeuses, où ont palpité d'attente et d'anxiété tant de cœurs juvéniles, où se sont déroulés tant de petits drames intimes, où se sont commencés et terminés tant de beaux romans, où se sont cachés souvent derrière un sourire trompeur tant de déchirements atroces et tant d'amères désillusions ! Il me semble que le pauvre, s'il a conservé son âme, doit sentir un grand froid dans ses membres de vieux cèdre, qu'il doit se dire tristement que ses artères, qui étaient les cases, sont vides et sans vie, que son vieux cœur, qui battait tous les soirs pour les bonnes nouvelles et les mauvaises, sur les lettres d'amcur et sur les demandes d'argent, que son vieux cœur s'est arrêté et refroidi, et qu'il ne battra plus jamais aux éclats de rire des jeunes filles et aux saillis des jouvenceaux.

Qui dira toutes les choses impressionnantes que raconterait ce bon vieux bureau de poste, s'il avait voix humaine ?



Il y a bien de cela douze ans au moins. Dans ce temps-là, Roberval n'était pas éclairé à l'électricité, et il fallait, pour sortir le soir, se munir de

l'antique fanal. Les enfants de mon âge s'armaient, à part cela, d'un solide bâton, pour se défendre des chiens et surtout pour rassurer leurs propres esprits effrayés par les hurlements du vent ou la dernière histoire de Wendigos entendue, la veille au soir, à la porte du poêle. Ce soir-là, il y avait dans le bureau de poste, vers les huit heures, environ vingt-cinq fanaux et dix bâtons, ce qui fait bien trente-cinq personnes, toutes pressées les unes contre les autres, et incapables de bouger, en vertu des lois de la gravitation. On causait et on riait, comme dans toute bonne assemblée canadienne ; de l'autre côté du guichet, le timbre postal faisait merveille sous la main vigoureuse de M. Joseph Dumais, qui était alors le modèle et le doyen des maîtres de poste.

Je ne sais quelle querelle peu sérieuse s'éleva entre deux jeunes gens ; un homme éleva la voix pour rappeler les coupables à l'ordre, monta pour cela sur un banc qui se trouvait là, et, mû par je ne sais quelle inspiration secrète, se grisant peut-être au son de sa propre voix, nous fit tout un discours, rempli de bons conseils, rappela d'une voix où l'on sentait beaucoup de lassitude, beaucoup de tristesse, quelques incidents de sa vie, qui avait été assez éprouvée, et nous tint en un mot, durant près d'une demi-heure, sous le charme de son indiscutable éloquence. Pour ma part, je l'écoutais, le cœur serré d'une inexplicable angoisse et me demandant en vain pourquoi cet incident si simple me remplissait d'un vague effroi.

Le lendemain, dimanche, vers midi, un vieux citoyen de Roberval, qui est encore malgré son âge,

une des lumières de sa profession, se rendit au bureau de notre orateur de la veille pour l'inviter à dîner, et le trouva assis à son bureau, le visage calme, mais rigide et sans vie. Il venait d'être foudroyé par une attaque d'apoplexie !

Il serait inutile de vous dire son nom, car tout le Lac Saint-Jean le connaissait pour un commerçant honorable et populaire, et sa mémoire ne s'éteindra pas avec notre génération.



Je vous demande pardon de terminer par cette chose triste une chronique commencée sur le ton du badinage. Mais est-ce que cette inconstance même n'est pas l'image de la vie, rose aujourd'hui, noire avant demain ?

Et voilà ce que je me disais tout à l'heure, pendant que je revenais, tout pensif, de notre cher vieux bureau de poste, et que tout autour de moi, des fantômes de neige s'élevaient dans la nuit, roulaient et se tordaient comme de longs suaires, et s'en allaient mourir dans les champs, poursuivis par les plaintes lamentables de la rafale.

———

LE PIANO DE JEANNE

CONTE DE NOËL

Je ne sais plus bien si c'était dans une île, une presqu'île, ou tout simplement sur la lisière d'une forêt ; je me rappelle seulement qu'il y avait beaucoup d'arbres en arrière de la maison ; des arbres qui, l'été, se couvraient de verdure, et qui, l'hiver faisaient siffler la rafale. Il y en avait aussi en arrière de la grange, qui était grande et belle, il y en avait à perte de vue : cela donnait une impression de solitude sauvage qui n'était pas sans charme.

La maison aussi était grande et belle ; elle paraissait habitée par des gens d'humeur joyeuse : chansons et éclats de rire s'en échappaient à tout instant. De toutes les fenêtres, les toiles étaient baissées soigneusement ; nous saurons pourquoi tout-à-l'heure.

J'ai dit que la maison était grande ; par-dessus le rez-de-chaussée, il y avait encore deux étages, ce qui ne se voit pas souvent dans nos paroisses du Lac Saint-Jean.

Je ne sais plus bien non plus en quelle année cela se passait mes souvenirs sont assez confus, parce qu'il y a bien longtemps de cela : je n'avais pas encore vingt ans...

Seulement, je suis bien sûr que c'était la veille

de Noël et que l'on fêtait joyeusement cette chose dont on ne peut parler sans émotion : la veillée de Noël.

Est-il rien de plus charmant que la veillée de Noël ? On est réuni en famille, on cause gaiement, presque pieusement, en attendant l'heure de la messe de minuit, on chante les vieux noëls du temps passé, qui font venir de douces larmes aux yeux des vieillards, et qui font battre plus vite le cœur des jeunes.

C'est à quoi s'occupaient les quelques personnes réunis au second étage, dans une salle ornée de tableaux et de peintures d'une réelle valeur artistique. Il y en avait, je crois, qui étaient signés : «Jeanne». De cette salle, on pouvait sortir au dehors sans passer par le rez-de-chaussée ; je vous prie de remarquer cela.

Malgré que la société fût assez nombreuse, il n'y avait pour le moment d'autre bruit que le ronflement du poêle et les sons doux qui s'échappaient d'un *ocarina* que maniait un jeune homme de dix-neuf ou vingt ans. Vous connaissez ce bizarre petit instrument dont les sons ressemblent beaucoup à ceux de la flûte. M. Oswald possédait un joli talent sur l'ocarina ; il jouait dans le moment différents airs de Noël.

—Que c'est beau ! soupira Jeanne, et quel dommage que je n'ai pas un piano pour vous accompagner. Bon papa, continua-t-elle, avec un accent de doux reproche, pourquoi m'avez-vous fait apprendre la musique, si vous ne vouliez pas me donner un piano ?

«Bon papa» était un beau vieillard à la barbe neigeuse, aux yeux vifs et profonds. Vous eussiez vu

errer sur son visage un sourire mystérieux ; mais ce fut comme un éclair, et Jeanne ne le vit point.

—Les temps sont durs, fillette, fit-il paisiblement, et la somme d'argent que nous coûterait un piano pourrait soulager bien des pauvres gens. D'ailleurs, tu es jeune encore ; attends l'année prochaine et nous verrons.

Ce «nous verrons» était d'apparence assez problématique, et provoqua chez la pauvre Jeanne une moue de désapprobation qui la rendit plus belle encore, au dire d'Oswald, qui venait de déposer son instrument.

—Qu'avons-nous besoin de piano, dit-il, puisque nous avons votre jolie voix, Jeanne, et la vôtre, Marcelle.

Marcelle et Jeanne, quoiqu'enchantées du compliment, se crurent obligées d'éclater de rire, et cela mit un peu de gaieté au cœur de cette dernière, qui, en ces temps de cadeaux et d'étrennes, ne rêvait que pianos, ce qui la rendait, contre son ordinaire, un peu triste.

C'était une charmante enfant que Jeanne ; ses deux beaux yeux, bruns et rêveurs, éclairaient à ravir un visage d'un ovale parfait ; sa jolie bouche couleur de cerise, laissait voir, lorsqu'elle riait, trente-deux blanches quenottes, et Dieu sait si Jeanne riait souvent ! De plus, elle était pianiste distinguée, peignait avec succès et chantait comme les anges.

Si vous voulez avoir maintenant une idée de ce qu'était Marcelle, lisez de nouveau ces quelques mots qui parlent de Jeanne ; car jamais deux fleurs cueillies sur la même tige n'eurent plus de ressemblance entre elles que nos deux amies. Marcelle avait,

comme Jeanne, les traits agréables et délicats, l'éclat de rire facile et perlé, la voix souple et étendue, et la physionomie rieuse et mutine : vous eussiez dit deux sœurs jumelles ; et pourtant quand Jeanne s'adressait au vieillard, elle disait : «Bon papa», tandis que Marcelle disait : «Mon oncle». Elles étaient donc cousines : toutes deux comptaient dix-sept printemps.

Marcelle était assise auprès d'un jeune homme de dix-huit ans environ, qui semblait, comme elle, priser beaucoup les douceurs de la conversation à deux. Quand j'ai dit tout à l'heure que l'on n'entendait que l'ocarina et le poêle, j'ai oublié le murmure que faisait Marcelle, causant quand même à mi-voix avec son cousin, qui répondait au nom de Louis. Louis était peut-être le frère de Marcelle, mais je ne le pense pas. Présentement, vous eussiez entendu aussi la voix musicale de Jeanne, qui causait avec Oswald. Au centre de la pièce, bon papa jouait aux *dames*, avec bonne maman ; bonne maman semblait aussi gaie vraiment que les deux jeunes filles. Il y avait encore un personnage qui semblait suivre avec intérêt la partie de dames : celui-là, qui n'avait sûrement pas vingt-cinq ans, était médecin au village.

—Dites-donc, les jeunes filles, fit-il tout-à-coup, d'un ton railleur, si vous nous chantiez quelque beau cantique de Noël, au lieu de parler tout bas avec vos amoureux, vous ne seriez pas plus fatiguées demain matin !

—Le docteur a raison, appuya bonne maman ; n'oublions pas que c'est tantôt la messe de minuit et que cela n'arrive qu'une fois par année; chantez-nous des cantiques de circonstance.

—Je ne suis pas capable de chanter, se défendait Marcelle par pure hypocrisie, j'ai un rhume !

—Un rhume qui ne vous empêche pas de dire de jolies choses à Louis, apparemment, repartit narquoisement le docteur. Allons, chantez !

La voix de Marcelle s'éleva donc, pure et mélodieuse ; elle chantait cet antique Noël, vieux de quatre cents ans, dont les paroles ne se trouvent plus que dans les vieux recueils ; l'air est celui de »Venez, divin Messie.»

Laissez paître vos bêtes
Pastoureaux, par monts et par vaux
Laissez paître vos bêtes,
Et venez chanter Nau !

J'ai ouï chanter le rossignol
Qui chantait un chant si nouveau
Si haut, si beau,
Si résonneau.
Il me rompait la tête
Tant il prêchait et caquetait,
A donc pris ma houlette
Pour aller voir Nolet.

Tous reprirent gaiement le refrain :

Laissez paître vos bêtes, etc., etc.

puis Marcelle continua de chanter les couplets de cette interminable chanson.

Je m'enquis au berger Nolet :
«As-tu ouï le rossignolet
Tant joliet,
Qui gringottait
Là haut sur une épine ? »
Ah, oui ! dit-il, je l'ai ouï,
J'en ai pris ma buccine,
Et m'en suis réjoui.

***

La route était longue entre la maison et le village : Il y avait plusieurs milles. Sans un point noir qui s'avançait au loin, elle eût été déserte complètement, car ce n'était point encore l'heure de la messe. La nuit était sombre et il neigeait un peu. Ce point noir s'approchait lentement et grossissait à mesure ; vint le moment où vous eussiez trouvé à cette voiture-là une apparence vraiment singulière ; de fait, c'était un traîneau bas sur lequel était installée solidement une caisse fort grande et beaucoup plus haute que large ; il y avait trois hommes qui marchaient tout auprès ; quand l'un d'eux y frappa sa pipe vive pour la vider, cela rendit un son sonore.

Ce cortège étrange vint passer sous la fenêtre en arrière de laquelle était Jeanne, causant avec Oswald. En temps ordinaire, Jeanne eût entendu quelque bruit, et se fût levée pour regarder à la fenêtre, mais Oswald était aimable causeur et ne paraissait que fort peu souvent dans ces parages ; Jeanne était suspendue aux lèvres d'Oswald ; n'en faisons point de reproche à ses dix-sept ans. N'oublions pas non plus que toutes les toiles des fenêtres étaient baissées ; je ne sais pas pourquoi bonne maman y avait mis tant de soin, ce jour-là. Je ne parle pas de Marcelle, qui continuait son vieux Noël. Bon papa, lui, entendit peut-être quelque chose, car son regard rencontra celui du docteur, avec une expression de contentement qui disparut aussitôt.

La grange était vaste et pouvait abriter bien des voitures ; celle dont nous venons de parler s'y dirigea sans hésitation ; quand la voiture et son

contenu furent bien à l'abri, les trois hommes s'en revinrent silencieusement à la maison, entrèrent sans aucun bruit au rez-de-chaussée, où il n'y avait personne, et s'enfermèrent dans une chambre obscure où ils se mirent à fumer, toujours dans le plus profond silence. Les deux portes qu'ils avaient ouvertes et refermées pour cela, n'avaient produit aucun bruit, aucun craquement ; je crois bien que bonne maman les avait huilées dans la journée.

En haut, Marcelle achevait son Noël :

Pas ne laissâmes de goudir
Je lui donnai une brebis
Au petit Fils ;
Une mauvis
Lui donna Péronnette,
Margot lui a donné du lait
Tout plein une écuellette
Couverte d'un voilet.

—C'est joli, n'est-ce pas ? disait Jeanne à Oswald. Mais combien plus beau ce serait avec accompagnement de piano !

Jeanne avait dit cela à haute voix ; à l'étage inférieur, trois honnêtes figures s'éclairèrent, dans l'obscurité, d'un large rire muet.

—Onze heures, les garçons ! fit tout-à-coup le vieillard, la route est longue d'ici à l'église et il serait grand temps d'atteler.

—C'est pourtant vrai, dit Oswald en se levant, j'étais loin de croire qu'il fût si tard.

—Et moi donc, disait Jeanne, en rougissant un peu ; le temps passe vite quelquefois.

*
* *

Dix minutes après, tout le monde, excepté bonne maman, s'installait chaudement dans deux bonnes carrioles et partait gaiement sur la route blanche, au son joyeux des grelots et des clochettes.

—Jeanne, avait dit le vieillard, n'oublie pas de demander au petit Jésus qu'il t'envoie un piano par ses anges !

Elle n'y manqua pas non plus, la pieuse Jeanne, durant cette cérémonie si touchante et si solennelle qu'est la messe de minuit. L'église de Saint-Louis est une des plus coquettes du Lac Saint-Jean, et on l'avait décorée et illuminée avec goût et profusion. La foule était nombreuse et recueillie, la musique flottait dans l'air avec l'encens, en nuages doux et parfumés, et, dans son humble crèche, l'Enfant-Jésus souriait divinement à tous. Jeanne chanta un jolie cantique, riche, comme son propre cœur, en piété et en mélodie, et surtout elle pria ardemment. Elle pria pour ses bons parents, elle pria pour ceux qui souffrent, et, comme charité bien ordonnée commence toujours par soi-même, elle pria un peu aussi pour que Dieu lui accordât, au moins dans le cours de l'année, ce bonheur tant désiré d'avoir un piano dans la maison.

Puis, comme la messe s'était terminée par un dernier cantique, tous nos amis se retrouvèrent grelottants sur le seuil de l'église, d'où les carrioles les eurent vite emmenés, au trot rapide et gai de leurs chevaux.

Je l'ai dit déjà, la route était longue ; tellement longue que Jeanne eut vite fait de s'endormir, et

lorsque la carriole s'arrêta enfin à la porte du rez-de-chaussée, qui était maintenant éclairé, elle rêvait que des légions d'anges descendaient vers elle en lui apportant un beau piano aux touches de nacre et d'or.

—Allons, paresseuse ! fit Marcelle. Veux-tu passer la nuit dehors ?

On s'éveille lentement à cet âge. Jeanne entra comme une somnambule, et ce fut comme dans un rêve qu'elle vit que la table était servie magnifiquement et que tous se préparaient à dire deux mots à un paon dodu et rôti, aux senteurs appétissantes, qui trônait au beau milieu de la table. Ceci acheva de la réveiller et elle enleva rapidement son manteau.

—Jeanne, dit tout-à-coup bon papa, j'ai oublié mon verre en haut ; veux-tu aller me le chercher ?

—Bon papa paraît de bonne humeur, ce soir, pensa Jeanne en montant l'escalier. Qu'a-t-il donc ?

Puis elle s'arrêta brusquement et devint toute pâle, un cri de stupeur s'échappa de sa poitrine, puis une exclamation de bonheur intense.

—Venez voir ! criait-elle, d'une voix ravie, mais venez donc !

Quand bonne maman, le docteur et les jeunes gens arrivèrent en haut, ils trouvèrent Jeanne qui pleurait de joie auprès d'un magnifique piano droit qui eût fait honneur à un palais royal : bon papa faisait bien les choses. Jeanne se précipita dans ses bras, et je vous laisse à penser le nombre et la qualité des baisers et des caresses qui s'égarèrent en cette occasion dans la barbe à flocons d'argent du bon vieillard.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, et j'essaierais vainement de décrire la joie et le bonheur

qui régnèrent durant cette belle nuit de Noël ; jusqu'à une heure avancée, le piano résonna joyeusement, les chansons succédèrent aux cantiques,

Bref, de bonheur on étouffait.

Quand il fallut enfin se séparer, vous eussiez entendu cette petite coquine de Marcelle qui disait :

—Nous aurons un piano, nous aussi, mon Louis, quand nous serions mariés !



Je ne sais plus bien si c'était dans une île, une presqu'île, ou tout simplement sur la lisière d'une forêt ; je me rappelle seulement qu'il y avait beaucoup d'arbres, dans lesquels la brise chantait plus doucement, ce soir-là parce que c'était la veillée de Noël...

24 décembre 1903.

———

VOYAGES

IMPRESSION DE VOYAGE

QUEBEC

(*Extrait*)

Je suis un peu couvert d'éther...
J'ai voyagé !
(**Rostand**, *Cyrano de Bergerac.*)

Québec, septembre 1900.

«Un voyage, a dit Louis Veuillot, est une halte dans la vie.»

Quand on a passé une longue année sous le harnais du travail, que chaque nouvelle journée vous a fait sentir avec plus d'intensité la sévérité de la divine condamnation : «Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front», quand on a senti ses facultés s'endormir peu à peu dans un dangereux engourdissement, à force d'être négligées et repoussées par l'éternelle routine, il fait bon alors de faire une de des haltes rafraîchissantes dont parle Veuillot. Au cours d'un voyage, l'esprit se repose ; surpris de contempler de nouveaux horizons, libre pour quelque temps de toute entrave, il peut s'étendre, s'assouplir et prendre de nouvelles forces pour continuer la tâche ordinaire

Un voyage procure encore un agrément qui n'est pas de moindre importance que les autres et qui en est comme le complément : c'est le récit que peut faire le voyageur des choses qu'il a vues, des incidents qui se sont produits et des mille petits riens qui se rencontrent dans un voyage. Il y a là double plaisir ; plaisir de l'auditeur, qui, par l'imagination, peut se transporter aux lieux qu'on lui décrit, et plaisir aussi du narrateur, qui se plaît dans cette évocation des agréables moments qu'il a passés. Tel le vieillard arrivé aux limites de sa vie aime à rappeler le souvenir de ses plus belles années, tel le voyageur, revenu au foyer après une heureuse absence, raconte à des auditeurs bienveillants les joies qu'il a goûtées et les émotions qu'il a éprouvées.

J'ai fait dernièrement un intéressant voyage. Voulez-vous me permettre de vous en entretenir un instant ?

***

A tout seigneur, tout honneur. Nous commencerons donc d'abord par l'aristocratique cité de Champlain : QUÉBEC !

Québec est pour moi une vieille connaissance. Je l'avais vue sous les aspects les plus divers ; durant les trois années qu'elle m'a abrité dans ses murs, la cité du pittoresque s'était montrée à mes yeux sous toutes ses formes. Tour à tour, je l'avais vue couverte de verdure et de fleurs, resplendissante comme une belle journée d'été : puis, alors qu'octobre lui arrivait avec son cortège de nuits froides, de feuilles mortes et de crépuscules hâtifs, elle m'était apparue

toute attristée, pressentant déjà, sans doute, le blanc linceul qui l'ensevelirait bientôt. Bientôt, en effet ; car décembre ne tardait pas à lui apporter son froid contingent de tempêtes de neiges et de journées claires et froides : tempêtes qui la faisaient paraître tout abattue par les violences du vent, journées qui la retrouvaient guillerette, pimpante, parée de givre et de frimas, et plus belle que jamais.

C'est vous dire en quelques mots que je connaissais mon Québec sous ses aspects les plus variés ; et cependant lorsque je l'aperçus, l'autre jour (23 octobre), pour la première fois depuis une année, la coquette avait trouvé moyen de se présenter encore sous une autre forme.

Le convoi du chemin de fer qui me portait entraînait avec moi près de huit cents pèlerins vers le sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré. Après une belle journée passée tout entière à bord, nous étions enfin arrivés en vue de Québec. La vallée de la rivière Saint-Charles, se déroule là, riante, parée de nombreux villages et de riches vergers ; tout au loin apparaît la ville, juchée en amphithéâtre sur son immense promontoire ; à chaque tour de roue qui nous en rapprochait, elle semblait s'agrandir et s'embellir, nous saluant de loin des panaches ondoyants que lui font les manufactures. Vers les six heures du soir, nous étions arrivés tout à fait en face, séparés seulement de ses bruits et de son agitation par la rivière Saint-Charles qui s'en va paisiblement se jeter dans le grand fleuve. Le train s'était arrêté pour environ une demi-heure, et j'étais sorti curieusement, pour renouveler connaissance avec des endroits familiers. Le soleil venait de disparaître

derrière une montagne, empourprant la ville de ses derniers feux ; et à mesure que se faisait l'obscurité, on voyait s'allumer comme des yeux innombrables qui couvraient toute la cité : réverbères, lampes électriques, toute la série des faibles moyens que prend l'homme pour remplacer la lumière du soleil : vue de cette distance et à cette heure, Québec présente vraiment un coup d'œil féerique.

Le train se remit en marche, lentement, tournant le dos à la ville pour s'enfuir dans une course fantastique à travers l'obscurité ; je m'étais retiré à l'arrière du dernier char pour mieux jouir du spectacle. Depuis près d'un an que les chars électriques font aussi le trajet, l'on a dû disposer de chaque côté de la voie de grands poteaux, tout renversés en arrière pour soutenir le fil qui donne l'énergie électrique aux tramways. En arrière du train, qui courait maintenant à toute vapeur, ces poteaux semblaient s'enfuir dans l'obscurité, effrayants dans leur course silencieuse. Au loin, la ville nous envoyait ses derniers reflets, toute couronnée de lumières, comme resplendissante de bijoux et de diamants. De temps en temps la brise nous apportait l'écho affaibli des sifflets des manufactures, qui annonçaient tous ensemble la fin de la journée de travail ; un grondement sourd commença à se faire entendre, augmenta graduellement, grandit, grandit encore, puis éclata, terrible, tout près de nous. Une masse d'eau qui tombe, un ruissellement de lampes électriques qui font une perle de chaque gouttelette...

Saluons l'unique, la grande, la majestueuse chute Montmorency !

La rue St-Jean

...Pour peindre le coup-d'œil que présente la rue Saint-Jean, vers les quatre heures de l'après-midi, il faudrait écrire tout un volume. Il y a là une foule composée de tant d'éléments divers, qu'au moment de la décrire, la plume s'arrête, embarrassée, l'esprit glisse sans s'arrêter nulle part, devant cette déconcertante diversité de spectacles, de personnes, de sentiments, de caractères. Il y a là des hommes d'État célèbres, des hommes d'Église vénérés, dont les journaux et la Renommée vous ont fait presque des demi-dieux, et que vous apercevez, comme ça, tout à coup, sans préparation, marchant tout comme les autres, simplement contents de vivre et de se laisser aller au charme de cette promenade générale ; vous coudoyez des jeunes gens qui ont l'air de regarder dans l'avenir, de leurs grands yeux forts et confiants, et des jeunes filles qui regardent, elles aussi, dans l'avenir, mais à leur manière, c'est-à-dire dans les yeux des jeunes gens.

Et tout ce monde est là, qui s'agite, se coudoie, qui s'en va, heureux et jaseur, jetant des coups d'œil distraits aux vitrines artistiques, qui donnent à la rue un air de fête perpétuel ; jasant, babillant dans deux langues, *flirtant* même dans la langue universelle des yeux et du sourire, ils se balladent sur leurs trottoirs d'asphalte, depuis l'avenue des Érables jusqu'à la Basilique, où ils retournent pour recommencer le même trajet, effleurer probablement les mêmes sujets de conversation, et surtout, et ici je parle plus spécialement des jeunes, qui sont, du reste, en majorité, surtout pour échanger de nouveaux

coups d'œil avec le sexe opposé. Car il se fait là une dépense d'œillades assassines, d'éclairs enivrants qui vous mettent sur les dents, en moins de dix minutes, le plus placide des voyageurs. J'ai oublié de vous dire que Québec présente avec Roberval cette ressemblance que toutes les jeunes filles y sont extrêmement jolies. Voyez plutôt ces deux Anglaises, à l'air aristocratique, qui s'en vont, l'œil plein de promesses, avec un léger balancement qui leur donne des airs de reine. On a beaucoup médit des Anglaises, et j'estime qu'on a eu tort. Et que dire de ces jolies petites Canadiennes qui passent, rapides comme les beaux rêves et qui vous laissent dans l'âme comme une vague impression de jolies yeux mutins, qui ont l'air de vouloir vous enlever le cœur, de traits délicats et de petits nez railleurs qu'on dirait se moquer de vous. Elles passent si rapidement que vous avez à peine le temps de retourner un peu la tête, juste assez pour vous apercevoir qu'elles en ont fait autant, les coquines, de ce petit geste inimitable et coquet de la Québecoise, qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Et que dire des jeunes gens maintenant ? Car vous n'allez pas supposer, n'est-ce pas, qu'ils passent à travers ce luxe d'agaceries et de provocations, en y demeurant aussi insensibles que les commodes poteaux électriques qui vous heurtent à chaque instant. Non. Dans cette vieille cité fondée par Champlain et peuplée dès son enfance par la fleur de l'aristocratie de France, il est resté trop de sang français, pour que la vieille galanterie gauloise puisse se démentir un seul instant ; aussi faut-il voir ce beau déploiement d'esprit... muet, ce qui se dit de

choses tendres et folichonnes par la seule physionomie de ces beaux enfants qui se sont vus hier, se rencontrent aujourd'hui... et ne se parleront probablement jamais.

Prenons au hasard de cette foule de jeunes galants, le premier qui nous tombera sous la main.... Voilà ! Nous avons devant les yeux un spécimen intéressant de la classe intéressante par excellence : un étudiant ! L'étudiant forme la base principale de la jeune société qui s'amuse, et il faut avouer que nous sommes bien tombés avec celui qui nous occupe. Regardez-moi ce beau front large, ouvert à toutes les nobles aspirations, cette chevelure léonine qu'il entretient avec un soin jaloux, depuis qu'il demeure en ville ; il marche avec un air dégagé qui lui va à merveille ; sa canne, qu'il caresse avec d'autant plus de contentement que c'est sa première, frétille positivement, de temps en temps, lorsque paraît quelque jeune beauté plus remarquable ou plus abordable que les autres. C'est alors qu'il faut voir notre étudiant ! Son œil devient brillant, sa haute taille se redresse encore, sa belle main caresse avec élégance sa jolie moustache brune, et son œil prend une expression à la fois rieuse et tendre qui n'est pas sans causer d'irréparables ravages dans le cœur de la jolie promeneuse. Ah ! ils s'y entendent en «*flirt*», nos carabins québecois !

Mais tant d'émotions ont creusé l'estomac à notre homme ; il rentre, encore tout ému, gravit les trois escaliers qui conduisent à sa chambre, comme César devait monter au Capitole, s'affaisse sur son siège, sans oublier toutefois d'ouvrir son «Cyrano de Bergerac», dont il apprend par cœur la scène du balcon :

Un baiser ? Mais, à tout prendre, qu'est-ce ?
. . . .
Un point rose placé sur l'i du verbe aimer...

Il vous déclame cela avec un feu et une science qui dénotent un grand talent. Mais voici la cloche du souper. Il descend, remonte après un quart d'heure, se livre à l'étude jusqu'à la nuit, et se met au lit. A peine a-t-il fermé ses yeux fatigués qu'il lui vient des visions vagues de foule agitée, de jeunes filles qui sourient, puis, chose étrange, de grands magasins, d'entrepôts même, qui sont en face de grands couvents, et où il y a des petits frères et sœurs qui l'appellent...

Un ronflement sonore et puis plus rien : il repose. Puis-je vous dire à voix basse qu'il est étudiant en médecine ?

———

IMPRESSIONS PAN-AMÉRICAINES

(Souvenirs de l'exposition de Buffalo, octobre 1901.)

(*Extraits*)

L'ILLUMINATION—LE MID-WAY—HAVE-A-LOOK !

...L'obscurité est devenue complète. Dans cette nuit sombre, qu'on dirait peuplée de fantômes mouvants et silencieux, l'œil distingue à peine les contours familiers des palais et des temples ; seule, là-bas, tout au fond de l'horizon, surmontant le piédestal de 500 pieds que lui forme la Tour électrique, la déesse de la Lumière se détache crûment sur l'azur du ciel. Tout près de nous, les quatre statues équestres du Pont triomphal semblent vouloir s'élancer dans les airs, et, fendant l'espace d'un vol apocalyptique, s'en aller annoncer aux quatre coins du monde qu'une grande chose va se produire.

Les lampes servant à l'éclairage inférieur des édifices se sont éteintes tour à tour ; sur l'esplanade quelques groupes de retardataires—ombres errantes—arrivent en toute hâte et se mêlent à la foule. La musique s'est tue, de même que le peuple, qui semble très impressionné par la majesté de l'heure et du spectacle. On n'entend plus que le murmure amoindri de la Cour des Fontaines, et le doux clapotement des vagues du lac Miroir... Un silence se fait

Puis, pendant que cinquante mille poitrines retiennent leur souffle, une faible lueur apparaît, teintant la Tour électrique d'une nuance dorée ; puis tous ensemble, les Temples, les Palais, les Édifices, les Pavillons, prennent, du pied au faîte, une teinte rosée comme le soleil levant n'en produit pas de plus belles. Et cette teinte va s'accentuant, augmente, augmente encore ; l'obscurité n'est plus : la Tour, le Pont, le Temple de la Musique et celui de l'Ethnologie, les édifices de l'Horticulture, du Gouvernement des Arts, des Mines, tous enfin deviennent autant de foyers incandescents qui remplissent l'air d'une douce lumière. Couronnant les dômes, courant en festons étincelants autour des fenêtres et des portes mauresques, illuminant les étangs et les jardins de nuances multicolores, éclatant en bouquets resplendissants sur les coupoles, sur les pointes des minarets, sur les colonnades de la Tour, cinq cent milles lampes électriques s'allument à la fois, pendant que la fanfare attaque avec entrain l'hymne national américain, pendant que des cris d'enthousiasme s'échappent de toutes les poitrines, pendant que des trépignements frénétiques secouent l'Esplanade et le Pont Triomphal. C'est une ivresse, un délire, tout le monde parle à la fois, chacun s'exclame, et c'est pendant un quart d'heure un charivari indescriptible de mouvement, de cris et d'interjections admiratives.

Puis, par flots pressés, la foule se disperse dans les différentes parties de l'Exposition, admirant à chaque pas des effets de lumière qui défient toute description. Pour ma part, aussi ému que n'importe quel Américain, je retourne, en flânant, à la

Tour électrique, dans laquelle un élévateur m'enlève jusqu'aux galeries supérieures. Là aussi, le spectacle est grandiose. Il est même plus complet, puisque le Midway, que je n'avais pas encore aperçu, se déroule à ma droite, et que je puis entendre, quoique amoindri par la hauteur où je me trouve, les cris et les appels des pîtres et des bouffons. Ceci change le cours de mes idées. J'en ai tant lu sur les merveilles et les amusements que contient le Midway, que je me précipite — pas en bas de la Tour !—à l'élévateur, pour me faire redescendre au plus vite dans les régions du plaisir bruyant. Et traversant la Plaza au pas de course, je me trouve bientôt en plein Midway, c'est-à-dire dans cette partie de l'Exposition consacrée uniquement aux amusements et à la gaieté.

Quelle tâche que celle de vous décrire le Midway !

Imaginez-vous une ville entière, dont l'unique avenue, large comme un boulevard et pavée d'asphalte, se déroule, droite d'abord, puis ensuite par divers méandres sur un parcours d'un demi-mille environ ; dont toutes les maisons sont des palais ou des théâtres aux formes élégantes, aux décorations magnifiques, aux arabesques étranges et hardies. Pour vous donner une meilleure idée de cette ville unique au monde, entrons-y ensemble. Nous voici à l'entrée de l'avenue dont j'ai parlé plus haut. A gauche, le «*Moorish palace*» palais mauresque, élève ses tours colorées ; à droite, une immense falaise de neige, dans le pied de laquelle est pratiquée une porte basse, nous invite à entrer dans le village des Esquimaux ; continuons notre promenade, remarquant à gauche l'édifice «*Darkness and Dawn,*»

c'est-à-dire l'Enfer, l'enfer peuplé de démons, de squelettes et de fantômes, séjour vraiment horrible où nous descendrons pourtant tout à l'heure ; à droite, (*Trip to the moon,*» un voyage à la lune que j'ai fait avec beaucoup de plaisir ; justement le bateau aérien «Luna» vient d'arriver et nous pouvons le voir, sur le toit de l'édifice, replier ses ailes encore frémissantes ; viennent ensuite, à mesure que nous avançons, *l'Aéro-cycle*, immense balançoire qui vous enlève à trois cents pieds dans l'air ; le village africain, à l'entrée duquel une vingtaine de nègres du plus beau noir dansent la bamboula, au son de la musique la plus monotone du monde. Avançons encore. Comme vous le voyez, nous avons bien quelque peine à rester ensemble, car la foule est immense. Foule joyeuse, s'il en fut. Ils s'en vont, les pères et les mères de famille, les jeunes gens et les jeunes filles, les Américains, les Indiens, les Mexicains, les Esquimaux, les Nègres et les Philippins, ils s'en vont joyeux, causant gaiement, chacun dans son langage, à travers les bruits innombrables que forment les fanfares, la musique bizarre du village africain, les cris des jeunes guerriers indiens, la clarinette infernale des rues du Caire et de Constantinople, les exclamations et les appels des bouffons qui sont à la porte de chaque théâtre, de chaque maison et qui, armés d'immenses mégaphones—espèces de cornets qui amplifient la voix humaine—s'écrient à tout instant avec des rugissement à faire trembler la terre : «*Have-a-look ! Have-a-look*» *!* C'est le cri qui domine partout dans le Midway. Venez voir ici ! *Have-a-look* ! Entrez voir les rues de Mexico, le village africain, montez à la lune, où

l'homme dans la lune vous recevra avec ses gnômes et ses lutins. *Have-a-look !* Entrez voir les mines d'or du Colorado, le volcan d'Hawaï, le déluge de Johnstown, «*Dreamland*», le pays du rêve, les panoramas de la guerre de Sécession, et de Jérusalem, l'arène des animaux féroces de Boston : tigres et lions, éléphants, zèbres, pumas, aurochs, léopards et panthères. *Have-a-look !* Entrez voir le village Philippin, avec ses maisonnettes couvertes de chaume, entrez dans «Alt Nürnberg», reproduction fidèle de la plus antique des villes allemandes ; admirez son église Saint-Marc, couleur de poussière, ses tours crénelées, ses rues tortueuses, bordées de maisons poussiéreuses, parées de noms harmonieux : *Kaiser Strasse !* Applaudissez la musique nuageuse que vous envoient, du fond d'un théâtre voisin, des théories de «casques à pointe.» Admirez la grâce touchante de deux amoureux indigènes, probablement Fritz et Gretchen, qui s'en vont dans Kaiser Strasse en mangeant de la choucroute. *Have-a-look !*

Pour reposer nos yeux de la raideur germanique, entrons au Japon. Joli petit pays ! De petites rues que bordent de petites maisons aux toits étranges; de petits ruisseaux que traversent de petits ponts démesurément hauts ; petits magasins où l'on vous vend des jouets grotesques ou effrayants ; petites maisons de thé, où les jeunes filles—gentilles *mousmés*— vous accueillent du sourire ingénu de ce peuple que la corruption européenne, à ce que prétend Loti, n'a pas encore gagné ; petites voitures appelées *jinrikishas*, dans lesquelles de petits coureurs japonais vous promèneront dans l'Exposition à tant de l'heure. Joli petit pays !

Have-a-look ! mugit un pître à nos oreilles. Ah ! Venise en Amérique ! Allons à Venise. Passons en souriant sur une exacte reproduction de ce Pont des Soupirs (*Ponte del Sospiri*) dont la réputation de tristesse est universelle ; arrêtons-nous un instant devant ce bel exhibit de sculpture italienne : Vénus, Apollon, Hercule et toute la foule mythologique ; bustes plus modernes de jeunes filles aux chapeaux de dentelle, dentelle de marbre, travaillée avec une précision et une hardiesse infinies...

Have-a-look ! Have-a-look ! Ce serait un crime de quitter Venise sans faire un tour en gondole. Sur le quai minuscule, une douzaine de musiciens italiens sont groupés, et la musique de leurs mandolines flotte dans l'air, douce et triste comme un accès de nostalgie. De fait, ce qu'ils jouent, ce sont les «Regrets de Mignon», et je n'ai jamais tant admiré le chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas que dans ce coin charmant de l'Exposition Pan-Américaine. Notre gondole s'ébranle. Quel bonheur ! Comme nous sommes peu de passagers, six musiciens, jeunes hommes et jeunes filles, nous accompagnent et chantent, au son de leurs mandolines, de jolies romances italiennes : «Ah ! ah ! ah ! la Madelina !» La gondole nous emporte sur les eaux du grand canal, et nous voici à Venise, voguant dans cette pittoresque embarcation entre deux rives plus pittoresques encore, car ce canal fait tout le tour de l'Exposition, et chaque tournant nous arrache des cris d'admiration ; nous passons ainsi, au son de la musique, autour des édifices des Machineries, en arrière de la Tour, le long du Stadium. Bref, un voyage qui, à lui seul, vaudrait la peine d'aller à Buffalo.

Puis, après avoir passé sous le Pont triomphal, à travers des grottes admirables, nous revenons à Venise, ayant vécu à bord une heure charmante.

Have-a-look ! Have-a-look ! Il paraît que nous n'avons pas encore tout vu. Sortons donc de Venise, en passant de nouveau sur le Pont des Soupirs, et nous voici tout près du chemin de fer scénique, qui nous emportera tout à l'heure, à une vitesse vertigineuse, à travers ses gorges profondes, ses montagnes escarpées que l'on franchit d'un bond, et ses jolis paysages. Nous visiterons aussi l'*Aquarama*, canal souterrain où l'obscurité est complète, et dans lequel une embarcation sans guide et sans rames nous emmène, au gré du courant, à travers des grottes effrayantes et charmantes tour à tour.

Have-a-look !

MÉTROPOLIANA

(Souvenir de New-York)

(1902)

TRAINS ÉLEVÉS.—LE PONT DE BROOKLYN.—CONEY-ISLAND.

Que si vous voulez savoir ce que sont les «trains élevés», dont parlent tous ceux qui reviennent de certaines grandes villes américaines, tournons le dos à la Cinquième Avenue et dirigeons-nous, par la 52e rue, dans la direction de la rivière Hudson, vers l'est. Nous voici arrivés dans 4e Avenue, qui est une artère commerciale que sillonnent à chaque instant des convois empilés pour ainsi dire les uns par-dessus les autres, car il y a les chars souterrains, appelés «Sub-way», les tramways dits de «Surface» et les «Elevated», qui sont à trente pieds dans l'air. Comme vous le voyez, cette double voie ferrée est appuyée sur de forts piliers en fer, et la plus grande partie de la charpente aérienne est en fer ou en acier, ce qui ne laisse pas que de former un ensemble plutôt sonore. Et de fait, je ne sache pas de bruit plus assourdissant que celui que cause un train élevé, composé de cinq à six chars, passant à toute vitesse au-dessus de notre tête, et cela entre deux rangées de maisons plus hautes que la défunte tour de Babel.

Voilà pourquoi, mademoiselle, mes paroles deviennent un peu incohérentes et voilà pourquoi ma voix a perdu ce timbre musical qui fait son charme principal, car il faut ici crier à tue-tête pour se faire entendre, et c'est en hurlant que je vous invite à gravir les vingt marches de l'escalier qui va nous conduire à bord du premier train marqué "South Ferry". Car nous sommes en route pour le pont de Brooklyn, qui est à trois lieues d'ici environ. Ne vous occupez pas de votre billet, je vais voir à cela.

Laissons passer deux trains qui ne vont pas où nous allons : puis voici le nôtre qui s'engouffre en gare et qui va rapartir aussitôt : à New-York, il faut se dépêcher partout et toujours. Installons-nous donc vitement dans un grand char électrique, asseyons-nous sur des bancs de paille tressée et ouvrez tout grands, *darling*, vos yeux vifs et profonds.

La voie est double, j'ai dit cela tout à l'heure, mais vous n'avez pas entendu, et je le répète, la voie est double afin que deux trains puissent se rencontrer, et il y a à part un cinquième rail, auprès duquel des écriteaux s'écrient à tout instant : « *Danger* ! » De fait, ce rail est chargé d'électricité, et si je descendais pour y toucher, mademoiselle, on ne me verrait plus jamais me promener dans Broadway et le «Herald Square» y perdrait son plus assidu promeneur : mais ne pâlissez pas et ne craignez rien ni pour moi ni pour d'autres : les chars sont munies de garde-fous...

Pendant que je divague ainsi, nous allons à toute vitesse : en dessous de nous les chars électriques vont lentement, à cause de la foule qui encombre la rue, mais ici, en haut, la voie est déserte, et nous

brûlons littéralement l'espace, n'arrêtant qu'un instant à toutes les dix rues. Jetons pourtant un regard en bas, dans la rue. Quel contraste entre la populace loqueteuse que nous avons sous les yeux et la foule aristocratique que nous avons vue tout à l'heure ! Car nous sommes dans Bowery. De chaque côté de nous, les maisons ont perdu cet aspect aisé qui les distinguait tout à l'heure ; et les *mansions* sont devenues des «*tenements*», sales et grises fourmilières, où grouille une humanité qui fait mal à voir. Ces pauvres gens sont tellement mal logés, qu'ils passent tout leur temps au dehors ; vous pouvez voir des centaines de mères en haillons, gourmandant de la main ou du pied des bambins déguenillés ; vous pouvez voir des milliers d'hommes— car la rue est longue et large et débordante de population—des milliers d'hommes qui s'en vont flânant, buvant, jurant dans toutes les langues de l'univers et présentant la plus belle cacophonie de teints et de couleurs qui se puisse voir en Amérique : Italien, Espagnols, Nègres, Chinois, Japonais, Juifs et même Américains. Il y a, en effet, un peu de tout cela, car malgré que chaque nation ait son quartier préféré, par un dimanche après-midi on est certain d'en rencontrer ici de toutes nations et de tous costumes. Je ne parle pas des «bums» professionnels, gentilshommes en habit noir et en chapeau de soie, qui vous dévaliseront, pour peu que vous les laisserez faire, en moins de temps qu'il n'en faut pour crier : «Police». Je ne parle pas des filles, jeunes ou âgées, qui exhibent des costumes aux couleurs éclatantes, et qui s'offriront à vous suivre au bout du monde, pourvu que vous ayez l'air plus ou moins

argenté ; je ne parle pas des vieillards des deux sexes, qui vous suivront pour vous vendre un journal et partiront avec votre montre si vous avez l'imprudence de l'exposer , je ne parle pas, et voici la majorité, de cette horde de figures patibulaires—oiseaux nocturnes qui ne »travaillent guère que la nuit—sortis dernièrement de la prison des »Tombs» ou du pénitencier de Sing-Sing, et que j'aime mieux vous présenter ainsi, en passant à toute vitesse sur leurs têtes repoussantes, qu'au coin d'une rue vers l'heure de minuit.

Mais, *Sursum corda!* élevons nos cœurs et détournons les yeux.

Nous sommes arrivés à l'entrée du Pont, et il nous faut descendre pour prendre un autre char, ce qui n'est pas une mince affaire. Avez-vous remarqué, en passant, que la »station» des trains élevés est placardée d'affiches dont la plupart annonçant des produits français ? Il y a des cigares Jules Verne, la comédie Cyrano de Bergerac, il y a aussi, pouah ! »Vérité» de Zola. Je vais peut-être émettre une idée hardie, mais j'ai trouvé qu'à New-York, *on sent Paris!* On dirait que la brise, en traversant l'Atlantique, apporte, malgré la distance, des effluves de la gaieté gauloise, que le Parc Central et le Bronx prennent, malgré eux, des airs de parenté avec les Champs-Elysées et le Jardin d'Acclimatation, et que les vociférations fiévreuses des financiers de Wall street n'empêcheront jamais la musique française de s'épanouir et de vibrer délicieusement au Métropolitain, ou au théâtre français de M. Chas. Frohman ; d'ailleurs, Paris est si proche ! De l'endroit où nous sommes, cinq minutes de marche nous con-

duiraient à bord de l'un des palais flottants de la Compagnie Générale Transatlantique, et vogue la galère vers la Ville-Lumière !

Contentons-nous, pour le moment, d'opposer une résistance énergique à la foule immense et pressée qui nous étouffe presque : moi, je suis par principe contre les séparations—honni soit qui mal y pense ! —et c'est pourquoi je vous prie de prendre mon bras, après quoi la mort seule pourra nous séparer. Toutes ces gens qui sont ici, s'en vont au même endroit que nous ; ils vont au bord de la mer, à Coney Island ravissante plage qui est à vingt milles d'ici. Bien, voici le char qu'il nous faut. Hélas ! il peut contenir cinquante personnes et deux mille se précipitent ! Nous en seront quittes pour prendre le suivant, car la foule s'est tellement démenée que nous voici — cahin-caha — au premier rang. Hep ! Y êtes-vous ? Prenons vivement possession d'un siège, le char se met en marche, et nous voici, le cœur battant d'une émotion bien légitime, à l'entrée du plus grand pont suspendu qui soit au monde. Nous avançons lentement, et voici qu'il s'offre à nos regards dans toute la majesté de ses formes hardies et colossales, un pont qui a près d'un arpent de largeur et trois milles de long ! Les cables qui soutiennent la travée principale et que nous pouvons toucher en passant, sont de la jolie épaisseur de vingt pouces, et pendant que notre tramway s'avance, sept à huit autres aussi remplis le traversent en même temps que deux trains à vapeur et une quantité innombrable de véhicules et de piétons ; rendus au milieu détournez vos regards de la rivière, qui est peuplée de bateaux de toutes sortes, oubliez pour un instant

le joli spectacle qu'offre la ville de Brooklyn, en face de nous, et retournez-vous pour contempler, avec stupeur et admiration, le panorama incomparable qu'offre la ville de New-York, élevant dans le ciel pur cent mille fronts d'acier et de granit !

Mais nous voici à la »Brooklyn curve» ; le pont fait ici une courbe légère et nous voici partis en course dans les rues de Brooklyn, qui est aussi une grande ville manufacturière, mais qui semble déserte et toute petite quand on sort de New-York. Laissons-nous donc emporter gaiement à travers des avenues fleuries, le long d'un joli parc aux allées ombreuses, entre des groupes de résidences de campagne aussi élégantes que confortables, et nous arrivons, après deux heures de voyage, dans la petite-ville étrange qu'est Coney-Island.

Ville étrange, en effet, dont toutes les maisons sont des lieux d'amusements, théâtres, ateliers photographiques, petits chevaux, glissoires aquatiques, voyages dans la lune, chemins de fer à paysages, souterrains tour à tour terribles et folâtres, que l'on parcourt bien malgré soi, une fois embarqué dans le canot sans guide et sans rame qui s'y engouffre avec le courant. Mais tout ceci n'a rien de nouveau pour nous qui avons vu tout cela à l'Exposition Pan-Américaine, et allons voir la mer.

La plage, qui porte le nom de Brighton Beach, est voisine de celle de Manhattan Beach, rendue célèbre par la belle marche de Sousa. C'est une place de bains très achalandée, et de nombreux hôtels et établissements pour baigneurs en font foi. Allons-y faire une promenade, qui nous délassera de notre voyage en tramway. La foule est nombreuse et

réjouie, et au coin d'une rue, un vieux prédicateur nègre à cheveux blanc, improvise un sermon en pleine air et s'évertue à convertir ses compatriotes. Quelques gamins s'amusent à lui lancer du sable et c'est là tout son succès. Pauvres hommes ! Cela me rappelle qu'Homère eut le même sort et c'est en rêvant nymphes, conques marines et tritons que je m'en vais saluer du front le royaume de Neptune, J'ai trouvé la mer plus grande que notre lac Saint-Jean, mais pas plus belle, et le mouvement incessant de ses vagues d'émeraude me semblait l'indice d'une conscience tourmentée. De fait, la mer est la grande inconstante, et beaucoup sont morts, mademoiselle, pour avoir cru à ses belles promesses. Et beaucoup mourront encore de cela et d'autre chose, parce que c'est un besoin de notre pauvre nature humaine de croire encore, toujours et quand même ! *Requiescat !* Mais voici cinq heures, nous n'avons que le temps de souper et de rentrer en ville prendre un repos bien mérité. D'ailleurs, n'avons-nous pas projeté de visiter, demain, le Parc central et les grands magasins ?

MÉTROPOLIANA

YDILLE CHAMPÊTRE.—LE PARC CENTRAL.—MÉNAGERIE INTÉRESSANTE.

Que vous semblerait, par ce beau matin du lundi de Pâques, de sortir pour quelques heures du tourbillon bruyant et affairé qui nous entoure, nous entraîne et nous ahurit, que vous semblerait d'une promenade à deux dans une oasis de fraîcheur et de tranquillité, de verdure et de transparente limpidité? Ne haussez pas les épaules et ne vous demandez pas si nos belles émotions d'hier ne m'ont pas rendu un peu fou. Je vous l'ai dit déjà, New-York est la ville des contrastes, et de même qu'à deux pas de la millionnaire Cinquième Avenue se trouve le Bowery infect et miséreux, de même aussi, à cinq minutes de marche du Broadway fiévreux et tapageur, sont situées les scènes paisibles et champêtres du Parc Central. Secouant la poussière d'asphalte qui s'attache à nos souliers, entrons rêver un peu dans les allées ombreuses, dans les riants bosquets, autour des murmurantes fontaines qui lancent au soleil des milliers d'opales et d'émeraudes. Que dites-vous de cela, en plein cœur de New-York ?

Le Parc Central, beaucoup plus long que large, s'étend depuis la 55e rue jusqu'à la 110e, ce qui veut dire trois ou quatre milles de long au moins. Des arbres nombreux et magnifiques le couvrent de toutes parts, et forment en certains endroits une

véritable forêt où circulent tous les jours par centaines les voitures élégantes de l'aristocratie. Des bancs confortables sont disséminés un peu partout, et je vous laisse à penser le nombre de couples qu'on peut y voir rire et causer quand il fait beau. Imitons-les, si vous voulez. Ne sommes-nous pas, nous aussi, jeunes et gais comme les pinsons qui babillent sur nos têtes ? Véritablement, c'est ici qu'il faudrait chanter :

La campagne est belle
L'air, limpide et pur.

Car nous sommes en pleine campagne ; à gauche, la prairie s'étend toute verdoyante et couverte de fleurs printanières, aussi loin que l'œil peut atteindre ; en face de nous, à moins d'un arpent de distance, une petite multitude de bambins robustes et agités s'ébat gaiement autour d'un joli étang que ride légèrement le souffle léger du vent d'avril. Assises non loin de là, des bonnes au costumes à la fois riche et discret, les surveillent, tout en causant entre elles. De nombreuses petites chaloupes à voiles voguent sur les eaux de l'étang, et vous pouvez vous imaginer les cris de l'excitation que peut causer dans cette troupe de petits millionnaires le naufrage ou le succès d'un »Shamrock» ou d'un »Valkyrie». Non, Sir Thomas Lipton n'est pas populaire parmi eux !

Je ne sais si c'est l'eniverment qui émane de ce joyeux réveil de la nature, je ne sais si c'est à cause de cet hosanna enthousiaste et pieux que l'on sent monter de toutes parts vers le ciel, je ne sais si c'est

parce que les oiseaux chantent, ce matin, leurs plus douces chansons, ou si c'est parce que votre voix résonne délicieusement à mon côté, ou bien parce que vos yeux s'enivrent de tout cela et me communiquent l'extase qui vous gagne, mais je me sens ici le cœur ému de joie, de repos, d'admiration et de contentement, et je ne sais pas pourquoi, non plus, ces beaux vers de Victor Hugo me sont revenus à la mémoire :

–Que la journée est fraîche et douce !
« Oh ! viens ! il a plu ce matin,
« Les humides tapis de mousse
« Verdissent tes pieds de satin,
« L'oiseau vole sous la feuillée,
« Secouant ses ailes mouillées,
« Pauvre oiseau que le ciel bénit !
« Il écoute le vent bruire,
« Chante et voit des gouttes d'eau luire,
« Comme des perles, dans son nid.»

***

Il ferait bon, hélas ! de dresser ici sa tente, mais comme Isaac Laquedem, il nous faut marcher encore et marcher toujours. Jetons donc un dernier regard à ce lieu réellement enchanteur, et portons ailleurs nos pas errants.

Suivons à tout hasard ce joli sentier—» Sentier des lilas»—qui s'avance dans la forêt, et dirigeons-nous après quelques minutes de marche vers le groupe d'édifices gracieux où sont la ménagerie et les volières. Nous ne devrons nous arrêter que peu de temps à chaque endroit, car le nombre des choses dignes d'intérêt s'appelle ici légion. Que dites-vous,

pour commencer, de ces gazelles légères, de ces bondissants antilopes, venues, bien malgré elles, des profondeurs mystérieuses du continent noir ? Voyez ces bisons au dos accidenté, ces chameaux à l'œil doux, ces autruches au long col, qui se couchent d'un mouvement brusque, en faisant claquer comme des castagnettes leurs pattes sèches et osseuses, voyez de ce côté la girafe élevant ses deux petites oreilles et ses gros yeux à vingt pieds plus haut que les deux énormes hippopotames qui pataugent dans l'eau, ne montrant à la surface que leur tête monstrueuse, leur gueule rouge et repoussante et leurs petits yeux vifs et méchants: Voyez dans cette cage le roi du désert, le lion rugissant et son redoutable rival, le tigre des jungles. Regardez d'un œil peu sympathique la hyène tachetée qui se promène nerveusement dans sa cage, faisant entendre de temps en temps son cri lugubre, qui imite à s'y méprendre, le rire terrifiant d'un homme atteint de folie furieuse. Regardez craintivement l'énorme ours gris, (*grizzly bear*) qui nous regarde en faisant méchamment claquer ses dents, et son voisin l'ours blanc du Pôle Nord, immense et placide dans sa fourrure neigeuse ; ne vous fait-il pas frissonner, en pensant aux latitudes glacées où il a vu le jour ?

Ah ! voici qui est plus gai, plus léger, plus attirant. Les jolis petits oiseaux, ma mie ! Si jolis que vous en mordez votre doigt, de ce petit geste bébé qui vous est propre et qui me ravit, tant vous y mettez de grâce enfantine. Les jolies petites perruches, les beaux faisans, bardés de rouge et d'or, les beaux oiseaux du Paradis, couverts de perles multicolores, les beaux cygnes nageant pensivement dans l'étang,

les beaux paons étalant au soleil d'incalculables richesses de contour et de coloris ! Et regardez plus loin ce curieux oiseau, qui se tient sur une seule patte, longue et mince, l'autre patte gravement rentrée sous son aile droite, et qui est là, immobile, depuis tantôt avec, sauf respect, l'air pénétré d'un mari en train de servir un sermon à son épouse. N'en doutez pas, mademoiselle, c'est bel et bien un marabout !

°°°

Si nous avions plus de temps, je vous conduirais maintenant dans le bas de la ville, visiter l'Aquarium, grande bâtisse ronde, où sont logés, où vivent, aiment et meurent des milliers de poissons de toutes grandeurs et de toutes couleurs, depuis le requin vorace et terrible, jusqu'au petit éperlan argenté. Mais ici surtout le temps vaut de l'argent, et nous allons retourner, tout en causant, dans Broadway, où vous verrez des magasins qui sont des villes en eux-mêmes. Pour le moment :

«Mets sur mon bras ta main timide» et quittons le Parc, pour retomber sans transition dans le brouhaha de la grande ville.

La moitié des personnes qui vont à New-York annuellement n'y vont que pour voir les magasins. De cette moitié-là, naturellement, les quatre quarts sont des dames, et il serait inutile et imprudent de les en blâmer. Ne froncez pas vos beaux sourcils et entrons, si vous le voulez, dans ce vestibule grand comme une maison ordinaire, entre ces deux vitrines immenses et remplies avec art de verdure, de feuillage, et de personnages en cire vêtus selon le dernier

cri de la mode. Encore ici la foule est grande, mais nous serons plus à l'aise une fois entrés, tant les départements sont vastes et bien aménagés. Nous sommes chez Macy, un des plus grands magasins new-yorkais, ce qui n'est pas peu dire. Hélas ! Quelle plume pourrait décrire tout ce que l'on voit ici, et quelle imagination pourrait s'en faire une idée ! D'abord, tout riche, propre et étalé avec goût ; de grandes fenêtres donnent une lumière abondante et les neuf étages au-dessus notre tête sont supportés ostensiblement par d'élégantes colonnes de marbre ; ici, en bas, c'est toute une exposition de bijoux et de perles précieuses ; errons un peu partout, sans que personne s'occupe de nous, ce qui est un grand soulagement, et prenons l'escalier pour monter au deuxième. Que dites-vous de cet escalier et de l'ingéniosité des Américains ? Car vous n'avez qu'à poser le pied sur la première marche et voilà que vous montez lentement et sans avoir la peine de faire un mouvement ; en un mot, c'est l'escalier lui-même qui monte, et c'est un curieux spectacle de voir une dizaine de personnes placées soit en bas, au milieu, ou sur les dernières marches s'élever dans l'air sans paraître s'apercevoir de l'originalité de la chose. On se fait à tout avec le temps !

Il serait oiseux de vous décrire par le menu tout ce qu'on rencontre dans cet immense bazar. Qu'il me suffise de dire qu'on y trouve de tout, depuis la barre de savon à trois sous, jusqu'à l'élégant automobile à $5,500. A part les escaliers mobiles, quatre ascenseurs fonctionnent continuellement et rapidement. De sorte que je ne suis pas surpris du petit

cri que vous n'avez pu réprimer lorsque nous sommes entrés, au neuvième étage, dans l'ascenseur et que deux secondes après le nègre nous ouvrait poliment la porte du sous-sol. L'exquise sensation qui fait la popularité de la balançoire n'est rien auprès de ce qu'on éprouve en se sentant précipité ainsi, à une vitesse vertigineuse, dans un petit salon de velours rouge.

Sortons prendre un peu l'air et faisons-nous conduire dans un «*hansom*» automobile chez John Wanamaker qui, de tout l'univers, est l'homme qui dépense le plus d'argent en annonces.

Lorsqu'il acheta, il y a quelques années, ce grand »bloc» vers la 25e rue, à peu près toute la métropole se mit à rire et se dit que cet homme, en mettant un grand magasin loin du centre des affaires, y perdrait certainement son latin et son argent. John Wanamaker laissa dire, et son argent afflua comme de plus belle dans la caisse des journalistes. Et cela m'a été conté, sous le péristyle du *Herald*, par un homme d'affaires de Brooklyn, Wanamaker est en train d'éclipser son plus dangereux rival la »Siegel Cooper Co».

Je voudrais pouvoir vous dire la splendeur des étalages et des vitrines, qui est actuellement à son apogée, à l'occasion du temps de Pâques. Comme les choses trop belles, cela se voit mais ne se décrit pas. Passons donc ici une heure d'admiration et rendons-nous chez »Siegel Cooper Co.», le plus grand magasin de la ville.

C'est véritablement une ville dans la ville. Au centre des départements du premier étage, un magnifique jet d'eau s'élance à dix pieds dans l'air et

retombe, avec un joli murmure, dans un lac véritable, aux bords de marbre blanc, et autour duquel sont disposées de nombreuses petites tables. Allons nous y asseoir et prendre une collation qui va nous restaurer. Que dites-vous de cet œuf de Pâques, gigantesque et tout enrubanné, qui est suspendu au-dessus de l'étang artificiel, à une hauteur de deux cents pieds et qui mesure environ vingt pieds de longueur ?

Prenons le large escalier mobile, qui va nous monter à travers des richesses incalculables et nous promener d'un étonnement à l'autre : si vous aimez à envoyer à vos amis du Canada un souvenir de New-York, voici un salon pourvu de ce qu'il faut pour écrire ; si la foule a froissé votre toilette ou dérangé votre chapeau, voici un autre salon pour dames, où vous trouverez tous ces jolis instruments de toilette qui font la joie de la femme et le désespoir du mari.

VARIÉTÉS

EN VACANCES

De Montréal a Winnipeg et retour. — Le premier convoi du National.

I

Vers Winnipeg

20 juillet 1915.

Pour se rendre de Montréal au lac Saint-Jean, rien n'est intéressant comme de passer par Winnipeg. Ça allonge bien la route un peu ; mais quelles compensations ! Toronto—la ville-reine—en personne, puis les lacs Muskoka, l'Ontario -Nord, fourmillant d'orignaux, de caribous et de Canadiens-français, une voie ferrée toute neuve, sur laquelle glisse sans broncher un train idéal dans lequel on boit, mange et dort sans jamais rien payer. Puis des réceptions civiques dans des hôtels de rêve, des discours par douzaines, une navigation idéal sur les Grands Lacs, toujours sans débourser, et que peut-on désirer de mieux ? Répétons-le, d'un crayon rendu hésitant par la trépidation du superbe vapeur *Huronic* qui vogue en ce moment sur les flots vastes du lac Huron, à travers des groupes d'îlots couverts de verdure et une pro-

cession de grands navires de fer remplis de charbon et autres produits ; répétons-le : la façon la plus parfaite de se rendre de Montréal à Québec, c'est de passer par Winnipeg.

C'est ce qu'ont fort bien compris les trois douzaines de journalistes qui ont eu la chance d'être désignés pour profiter de l'invitation généreuse de M. Charlton, chef de la publicité du chemin de fer du Grand-Tronc, et par ailleurs, magicien illimité. Il s'agissait d'inaugurer le nouveau train direct Toronto-Winnipeg que vient de créer cette Compagnie, train qui a reçu au baptème le nom de " National " et qui n'est pas sans le mériter. A ceux qui n'ont pas sous la main une carte du Transcontinental National projeté et en partie exécuté, le trajet que nous venons d'exécuter semblera un peu confus ; qu'il nous suffise de leur rappeler que ce chemin va en ligne à peu près droite de Québec à Winnipeg et n'est pas encore exploité, sauf en certaines parties. Il passe à une centaine de milles au nord de Toronto. Il suffisait de construire une ligne en forme d'arc qui partit de la capitale ontarienne et montât rejoindre la nouvelle voie transcontinentale à un point quelconque, en l'espèce : Cochrane. La chose était d'autant plus facile que le chemin de fer nécessaire existait déjà sous le nom de " Temiskaming & North Ontario Ry." qui traverse les régions pittoresques, sauvages et giboyeuses de Muskoka. On n'eût qu'à négocier, raccorder, souder, et voilà comment les braves colons de ces contrées lointaines ont vu passer l'autre jour le premier train express allant de Toronto à Winnipeg, qui leur apportait en passant les plus encourageantes promesses de progrès et de succès prochains.

C'est peut-être en ces régions forestières à peine entamées par le "ruban d'acier" et la hache du défricheur que le voyage a été le plus instructif. Après une longue étape dans un paysage fait de forêts sombres, de rivières sinueuses et de lacs innombrables, le train s'arrêtait enfin au milieu d'une bourgade de maisons de bois, solides mais modestes ; la population entière était réunie à la station pour voir de près le premier "grand train," si longtemps espéré et devenu enfin comme une providentielle réalité. Vite descendus, les journalistes se répandaient dans la petite foule. "How do you do ? Speak French ?" Yes, sure !

—Quel est votre nom ?

—Marquis.

—D'où êtes-vous venu ?

—Trois-Rivières. Je ne suis ici que pour l'été, je suis employé au camp de concentration des Allemands. J'ai une terre à vingt milles d'ici, et j'ai semé 30 arpents ce printemps ; mais ma grange et ma maison ont passé au feu et je suis venu m'engager ici pour gagner de quoi me rebâtir.

—Alors, vous n'êtes pas découragé ?

—Je pense pas ! La terre est bonne, mon garçon a quinze ans et vous voyez qu'il est aussi "homme" que moi. A présent qu'on va avoir les chars...

—Etes-vous beaucoup de Canadiens-français ?

—Pas beaucoup, mais il va maintenant en venir d'autres.

—C'est bien, bonjour ; gardez votre langue, et bonne chance.

Et le *Soleil*, le *Temps*, le *Devoir*, la *Tribune*, l'*Evénement* remontent tout joyeux dans le train magique,

en prédisant à leur race les plus glorieuses destinées. On rencontre dans le couloir un gros bonnet de la Compagnie, surintendant de la section où nous sommes.

—It seems, lui dit le *Temps* avec son air candide, that our French-Canadians are all settling along the road !

—Certainly ! prononce le grand chef. They are very good settlers and we are glad to have them.

Ça fera plus de monde pour soutenir l'école anglaise. On est pratique où on ne l'est pas. Mais laissons venir nos gars et l'on verra s'ils sont têtus.

Nouvelle étape d'une soixantaine de milles, pendant laquelle le trajet est si pittoresque qu'on ne peut lire, ou manger, sans qu'un ami ne vous tire à tout instant par la manche.

—Regardez-moi donc cette rivière ! Voyez donc le beau lac !

Jusqu'au règne animal qui s'en mêle. Ne nous a-t-on pas ôté le nez, ce matin, de l'intérieur d'une superbe tranche de melon pour nous faire admirer un orignal et son petit qui broutaient au bord d'une rivière ?

Hearst. Une belle gare de pierre en pleine forêt avec un petit chemin de fer local, et une douzaine de maisons. Tout le village est sur le quai de la gare, et les mots anglais se croisent comme des éclats de shrapnel. Nous approchons d'un jeune et vigoureux colon, au visage énergique et intelligent.

—Fine place, this. Do you speak French ?

—Beau dommage ! Mon nom est Cadieux. Je suis de Saint-Roch de l'Achigan.

—Comté de l'Assomption, province de Québec continue sentencieusement la *Presse* qui passait par à. Quelqu'un demande :

—Vous êtes bien ici ? Etes-vous plusieurs Canadiens-français ?

—Sept ou huit familles et il en viendra beaucoup d'autre avant longtemps. La terre est très bonne et le pays va se développer rapidement avec le chemin de fer.

—Pas de danger d'oublier la langue française ?

—Je ne pense pas, mais il faut faire attention surtout ici, n'est-ce pas, dans l'Ontario...

—Tiens, tiens, on dirait vraiment que vous lisez le *Devoir ?*

—Sans doute que je lis le *Devoir ;* il y a cinq ou six familles, ici, qui lisent le *Devoir.*

—Bravo, continuez. C'est un honneur pour notre journal que d'avoir des lecteurs courageux comme vous l'êtes et enfoncés si loin dans la forêt.

Et nous repartons, plus joyeux que jamais, confiants de plus en plus dans les destinées d'une race aussi forte et aussi vivace. Et comme le soir s'amène, nous passons au wagon-réfectoire, où pendant plus d'une heure, chacun se donne la sensation incomparable de commander une suite interminable de plats à soixante-quinze sous, sans s'inquiéter du total. Quand celui-ci arrive, on le regarde d'un œil de millionnaire, et l'on y met sa signature sans plus de façon.

Et allez donc ! C'est M. Charlton qui arrangera ça. En attendant, poulets, melons et asperges s'engloutissent dans nos estomacs comme en autant d'abîmes. Et qui songe au problème banal de la digestion ? " Garçon ! un petit verre de crème de menthe ; et faites payer cela par la princesse : " Charlton party, you know ! "

Voilà deux mots magiques que je recommande aux personnes qui aiment être entourées des égards les plus délicats sans jamais rien débourser. En gare de Toronto, au départ, deux retardataires furent arrêtés à une porte par le préposé à l'examen des billets.

—Tickets, please !

Diable, nous n'avons pas plus de tickets que sur la main, et tout le monde est déjà rendu au train. Ça nous apprendra à aller nous trotter jusqu'à High-Park, après le succulent souper de l'hôtel Queen's. Heureusement, l'un des deux a une inspiration de génie :

" Charlton party," glisse-t-il d'un air entendu au cerbère ontarien.

—All right, Sir, pass along !

" Charlton party ", voilà le sésame qui a ouvert, au cours de cet inoubliable voyage, toutes les portes et j'ajouterai tous les cœurs, car la plus large hospitalité a accueilli partout les journalistes du National et leur mentor prévoyant et infatigable.

A Winnipeg, par exemple, pour être brève, la réception n'en a pas été moins à la hauteur, à la largeur plutôt de la réputation des villes de l'Ouest. Arrivés à sept heures du soir, nous en sommes repartis à onze ayant trouvé le temps de visiter à la vapeur, pour ne pas dire à l'essence, les plus beaux quartiers de la ville par un parc immense et un jardin zoologique rempli de buffles et d'orignaux de la plus belle authenticité. Puis l'heure du souper nous a réunis au grand hôtel Fort-Garry, où la bonne chère ni l'éloquence n'ont fait défaut aux convives. Faut-il dire qu'au moment des discours, le représentant de l'*Action Catholique* et celui du *Devoir* se sont esquivés discrètement

pour tenter, à la faveur des ténèbres, une diversion vers St-Boniface ? Aller à Winnipeg et ne pas se rendre à l'archevêché, allons donc ! D'autant que la réception y fut exquise, malgré le grand deuil encore si récent, et l'ombre auguste du " grand blessé " Mgr Langevin, qui semble flotter avec celle des Taché et des Provencher dans tous les couloirs de l'historique édifice.

Puis ce fut le retour inquiet par un lent tramway qui nous déposa à la dernière minute à la gare, où l'on commençait à s'inquiéter pour nous.

Et vogue le Pullman vers Fort William et les eaux du Lac Supérieur. Nous avons été les premiers voyageurs à traverser à bord du grand train " National " un pays rempli des plus fabuleuses promesses et nous revenons maintenant sur nos pas.

EN VACANCES

APRÈS LE LAC SUPÉRIEUR, LE LAC SAINT-JEAN. — LE NIAGARA ET LA OUIATCHOUNISH.— LE VERGER DU PAYS ET LE GRENIER DE LA PROVINCE.

---

29 juillet 1915.

J'aurai vu en une semaine quatre province du Canada : le Manitoba, l'Ontario, le Québec... et le Lac Saint-Jean, soit dit presque sans paradoxe.

Il est bien vrai, en effet, que la vallée du Lac Saint-Jean fait partie de la province de Québec, mais qui s'en apercevrait, si ce n'était imprimé dans les livres officiels ? De même qu'à Paris, suivant un mot célèbre, " on n'est pas en France, mais on est à Paris ", de même au Lac Saint-Jean, on n'est pas dans la province de Québec, on est au Lac Saint-Jean. Québec ? Mais j'ai de vieux amis qui n'y mettent pas les pieds, et c'est pourtant là notre seul débouché sur le monde extérieur, à part Montréal, où l'on peut maintenant se rendre tout droit par le Canadien-Nord ; mais qui est-ce qui songe ici à aller à Montréal ? Pour quoi pas Chicago, alors, ou Vancouver ? On peut presque dire que pour la moyenne de la population du

règne réclame à grands cris le " French chorus ". Ah ! le French chorus ! On ne peut pas en dire du moins, qu'il n'a pas fait son devoir. Tour-à-tour, " Alouette". " Youp, youp, sur la rivière ", " Ysabeau s'y promène ", et tous les autres refrains familiers ont retenti dans le wagon, aux gares, dans le bateau. " L'Alouette " surtout lancée aux échos par d'infatigables voix, retient la faveur populaire. On nous en demande de tous côtés la traduction. En attendant, bonnes gens, chantez-la en français, pour voir si ça va vous étouffer.

Passé, le Sault Sainte-Marie, avec ses cheminées d'usines, son campement de militaires, et la rive américaine, si rapprochée de la nôtre. Nous voguons maintenant sur les eaux du lac Huron, calmes et bleues, et nous rencontrons d'innombrables vapeurs aux formes oblongues et écrasées, qui transportent de lourdes cargaisons. Puis le soir tombe sur la vaste étendue et le soleil se couche dans la gloire juste à l'arrière du bateau, où par des oh ! des ah ! et des " splendid ! " ces dames expriment la quintessence de leur admiration.

Dimanche matin, Sarnia. Arrivée à 7 heures 30. Aussitôt accostés, nous nous précipitons pour aller assister à la messe que doit célébrer notre estimé compagnon de voyage, M. l'abbé Fortin, dont l'attitude à la fois très digne et indulgente lui a gagné à tout jamais le cœur des camarades anglais, d'abord un peu interdits devant ce probable gâte-fête. On peut faire parfois plus de bien rien qu'à se montrer que par les plus solides sermons, et les preuves d'estime venues de la part de ces frères séparés appartenant aux dénominations religieuses les plus

variées, ont suivi M. l'abbé Fortin jusqu'en la demeure vraiment châtelaine de M. Eastwood, de Hamilton, où une réception brève, mais de haut ton, nous fut faite à l'improviste, vers l'heure du midi. Puis, on se dirigea, dans une demi-douzaine d'automobiles, vers le Yacht Club, qui est situé à deux lieues environ de la ville, tout au bord d'une baie charmante. Ah ! la pauvre "Alouette" au moment du dessert ! Mais nous n'essaierons pas de décrire les phases diverses et toujours agréables de notre séjour à Hamilton. D'une réception à l'autre et d'un verger de pommes à un verger de pêches, en passant par les plus belles vignes que le Seigneur ait faites, chacun se trouva plein... (de poussière) à la station où les dernières chansons furent échangées.

Il serait injuste de ne pas consacrer un souvenir reconnaissant à la ville d'Hamilton. Elle renferme ou plutôt elle étale sur vingt côteaux verdoyants et ombreux, une population de plus de cent mille âmes. Le maire y parle bon français et chante au surplus le " O Canada ! " en anglais, d'une voix qui sait aussi au besoin faire des compliments admiratifs à ses charmantes administrées. C'est même par un éloge des dames que Son Honneur terminait un bref discours aux visiteurs lorsque ce gros pince-sans-rire de Butler du *Quebec Telegraph* s'écria avec conviction :

—Now we know why you are mayor !

Ce fut peut-être le meilleur mot du voyage... en anglais. De l'autre côté de la " frontière " ethnique, on n'a pas plus compté les mots que les bouchons... d'eau de Vichy et de Caledonia, bien entendu.

Hélas ! deux fois, hélas ! Il fallait à la fois quitter Hamilton, ses eaux miroitantes et son peuple bon

enfant et joyeux, et rentrer dans Toronto, en plein dimanche ! Toronto le dimanche, chacun sait cela, est aimable et folichonne comme un duègne qui vient de confesse. Nous ne fûmes pas longs à en avoir la preuve ; les rues étaient mornes, et morne l'hôtel. Il fallut—autant qu'il nous était possible—baisser le ton, rentrer nos chansons et filer poliment dans nos chambres en attendant l'heure de se mettre à table. Car il paraît qu'on peut tout de même manger, le dimanche, à Toronto ; mais la chose n'est que tolérée, et il est de bon ton de ne se livrer qu'avec discrétion à cet exercice scandaleux.

. . . .

Vous souvient-il, Chassé, du mal que nous eûmes à faire arrêter le tramway de la rue Yonge, pendant que la *Tribune* de Sherbrooke, se tordait et rigolait à se faire mal à chacune de nos tentatives télégraphiques et futiles ? Pourquoi ne peuvent-ils mettre des pancartes : " Arrêt des tramways " comme partout ailleurs ?

Il faut deviner l'arrêt à l'avance, par la physionomie du conducteur, et le nombre de tours de roue à la minute de la voiture précédente. De désespoir, l'*Evènement* parlait de se coucher en travers de la voie pour embêter le mécanicien. Il fallut lui promettre de retourner au coin, où un Salutiste au visage ravagé par l'alcool proclamait hautement le bonheur qu'il ressentait depuis sa conversion. Cinquante personnes l'écoutaient religieusement.

—Et dire, s'exclama la *Tribune* en reprenant quelque peu son sérieux, que nous serons comme ces gens-là, lorsque nous nous serons enfin fusionnés dans la race supérieure !

***

Hélas ! L'Esprit malin habitait encore en nous, évidemment, malgré notre passage dans la vertueuse province, et nous avons chanté au moment du départ, oui, chanté dans la gare de Toronto, chanté le jour du " Sabbath ". De nos poitrines inférieures " l'alouette " s'envola, trilla, plana, et fut plumée pour jusqu'au 6 du mois prochain, pour le moins. C'est du moins le *Temps* qui lui fut assigné, par la voix de son chef des nouvelles... Puis le train s'ébranla, et chacun se mit au lit, le corps las d'une saine fatigue, l'esprit rempli de visions joyeuses, de beaux spectacles, et le cœur plein de la grandeur future de notre pays, pour peu qu'il nous reste assez d'hommes pour planter nos choux et récolter nos pommes après la prochaine chicane aux antipodes.

On s'est séparé à la gare Bonaventure, et dans les yeux qui se rencontraient pour la dernière fois, peut-être, d'ici longtemps, on pouvait lire une mutuelle et très sincère expresssion de regret, adoucie par la vision rétrospective des heures précieuses vécues ensemble, dans une atmosphère de camaraderie toute fraternelle et dont le souvenir n'est pas près de s'éteindre au cœur des joyeux voyageurs du superbe train " National " de la Compagnie de chemin de fer du Grand-Tronc.

Je réclame l'indulgence du lecteur pour ces notes hâtives crayonnées partie au beau milieu du lac Huron, partie sur un coin de table en attendant l'heure tardive du départ d'un convoi du Canadien-Nord pour Québec et la région du Lac S.-Jean.

EN VACANCES

De Montréal a Winnipeg et retour.—Le premier convoi du National.

II

Le retour

21 juillet 1915.

A deux heures, vendredi après-midi, le joyeux bataillon s'embarqua à bord du "Huronic," un luxueux et superbe steamer. Une demi-heure de navigation nous amène à Port-Arthur où chacun descendit se dégourdir les jambes.. à l'avance. D'aucuns poussent une pointe jusqu'au grand hôtel "Prince-Arthur" "de la Compagnie du Canadien-Nord, d'où la vue sur le lac est superbe. Puis l'on rapplique à bord, et la vraie navigation commence, sur une mer véritable qui clapote à la brise et dont les effluves rafraîchissants nous font perdre jusqu'au souvenir des chaleurs d'étuve de nos bonnes rues de Montréal.

Après souper, promenade sur le pont, terminée vers neuf heures, par un message de ces dames réunies au salon. Il paraît que le beau sexe qui nous accompa-

“ Lac ” le reste de l’univers n’existe pas. Si vous voulez qu’on vous entende, parlez des travaux qui se font à Saint-Joseph d’Alma, de la pulperie de Chicoutimi, d’un mariage à Saint-Jérôme ou d’un décès à Normandin. Dans ces conditions, vous courez chance de “ faire bons amis ” avec votre interlocuteur, surtout s’il appartient à la classe vraiment autochtone du lieu. Sans doute, il sait bien qu’il existe autour de Québec de belles paroisses, son père y a peut-être laissé jadis des parents, des connaissances, mais il y a si longtemps, et c’est si loin !

Le grand lac qui chante au vent l’a depuis longtemps saturée de l’atmosphère légère et familière qui flotte autour de ses eaux nobles et paisibles. Une fois arrivé dans cette lointaine région, il semble qu’on y oublie tout de suite le reste de l’univers pour ne plus vivre que la vie calme, un peu monotone, mais pleine d’un charme subtil, qui anime la population considérable de ces trente ou quarante paroisses. Qui n’a lu l’anecdote typique racontée par Arthur Buies, qui “ découvrit ” un jour le Lac Saint-Jean, du haut de la voiture dite “ quat-roues ” de son ami le géologue et arpenteur P. H. Dumais. Apercevant un garçonnet étendu nonchalamment au soleil, Buies s’approcha curieusement :

—Que fais-tu là, mon petit ? demanda-t-il.

L’enfant leva sur le “ monsieur ” un regard en peu surpris et répondit sans se déranger :

—Je ne fais rien, monsieur, je regarde le lac.

“ Il regardait le lac, s’écrie le sagace chroniqueur, et cela lui paraissait la chose du monde la plus naturelle. Et ils sont tous ainsi. Demandez au marchand, à l’avocat, au notaire, au colon indigent qui mange

à l'année des patates et du poisson, pourquoi ils sont ici, quel motif les y a amenés, quelle raison les y attache, ils vous répondent en parlant du lac ! Le lac monte, le lac baisse, le lac est calme, ou il y a " de la mer " sur le lac, et c'est signe de pluie pour demain. Cette masse d'eau dont les rives se perdent à l'horizon comme celles d'un véritable océan, exerce sur ses riverains le même attrait magnétique que la " mé " sur les rudes populations bretonnes ".

A la suite du rapide voyage de la semaine dernière, à travers l'Ontario et le Manitaba, il était assez naturel d'aborder avec un peu de scepticisme la région du Lac Saint-Jean.

Comment ne pas être un peu désappointé en revoyant ses flots tranquilles, trois jours après avoir vogué sur le Lac Supérieur ? Et comment admirer beaucoup nos rustiques campagnes, après les vergers et les vignes de la région de Niagara ?

Pourtant, ces préjugés et ces craintes n'ont pas tenu devant le premier coup d'œil jeté au vaste bassin, au sortir de l'étendue interminable et désolée qu'il faut parcourir avant d'atteindre la vallée du lac, contraste géographique qui faisait déjà l'étonnement des voyageurs aux premiers temps du chemin de fer, il y a vingt-cinq ans, et qui conserve encore toute sa force et sa saveur.

Lorsqu'après des heures de morne voyage dans un pays de montagnes arides et dénudées, on atteint les approches de la paroisse de Chambord, une contrée étrange se révèle soudain. Sans en rien voir encore, on devine qu'une grande étendue d'eau doit être là, calme et puissante, car autrement comment expliquer que l'œil puisse s'élancer déjà vers d'aussi vas-

tes horizons, et que déjà l'air vous caresse le visage avec la fluide fraîcheur des grands souffles marins, et comment comprendre l'allure solennelle et lente des nuages légers qui planent, telle une armée aérienne alignée pour la bataille et flottant mollement à la dérive au-dessus des vertes prairies ? Les mots manquent pour peindre comme on la ressent, l'impression de repos et de beauté vaste qui attend le voyageur à l'entrée de la vallée du lac Saint-Jean, et qui ne le quittera plus tant qu'il y séjournera. On dirait qu'une démarcation aérienne s'établit à quelques milles avant d'arriver au grand bassin. Au départ, à Québec, il est naturel que la vie universelle vous suive encore, vous cherchez un journal qui vous renseigne sur la guerre, l'affaire du Manitoba, la question française au Canada ; et il y a des chances qu'un magazine américain vous aide à franchir patiemment les huit heures de désert qui vous attendent. Mais croyez que revue et journaux vous échapperont des mains lorsque vous verrez que le ciel n'a plus la même couleur, que l'air enivre et que, par un miracle subit, les nuages ont pris une consistance plus légère, plus fluide et qu'ils flottent au ciel dans une quasi immobilité. On devine à l'avance que la vie en la région qui s'ouvre aux regards, ne peut manquer d'être avant tout reposante, aimable, accueillante : que les gens y doivent être affables, hospitaliers, et qu'ils y doivent vivre dans une facile abondance ; et, que, par dessus tout, ils regardent le lac.

Celui-ci se révèlent presque au même moment que l'horizon vaste où viennent mourir les Laurentides. Il est le miroir immense et arrondi où se reflète l'azur transparent du ciel ; il s'étend aussi loin que l'œil peut

le suivre et l'horizon dérobe ses rives sous un voile teinté de bleu : des îles à l'épaisse toison forestière surgissent au milieu de ses eaux présentement immobiles, sur lesquelles un vent léger fait passer çà et là des frissons que le soleil baissant teinte de rose. Un écrivain français, M. Léon de Tinseau, a tenté de décrire les teintes délicates qui se succèdent, le soir sur les eaux du lac Saint-Jean :

"Sur le lac déjà endormi, dit-il dans son roman *Sur les deux rives,* les mouettes volaient, pareilles à des âmes qui ne peuvent s'éloigner beaucoup des enveloppes récemment quittées. Et tout à coup, la nappe liquide devint rose, de ce rose absurde qu'invente parfois un décorateur fantaisiste. Devant cette teinte chaude, l'azur très pâle fuyait rapidement dans la direction du Nord. Bientôt l'Ile aux Couleuvres fut une émeraude monstre dans l'immense coupe d'opale, qu'une brume légère allait tantôt couvrir de sa fraîcheur."

On ne pouvait mieux décrire l'heure crépusculaire à la Pointe-Bleue, cet endroit au site renommé qui, pendant vingt ans et plus, attirent l'attention et alimenta les rêves d'avenir de la génération qui nous a précédés. Pendant plus d'un quart de siècles, en effet, hommes publics et hommes privés s'occupèrent du lac Saint-Jean, et travaillèrent chacun à sa manière à y assurer à notre race un débouché précieux pour son avenir. L'histoire de la construction du chemin de fer du Lac Saint-Jean est un peu l'histoire de la race canadienne-française depuis cinquante ans.

L'Assemblée législative de Québec connut sur cette question des jours animés et des débats prolongés ; on entendit des explorateurs révéler à la députation

du temps qu'une prospérité assurée attendait les défricheurs des grandes et fertiles solitudes du nord, et leurs enfants après eux. Buies visitait la région en "quat'-roues," le véhicule national, et prononçait à Québec de vibrantes conférences : Honoré Mercier tenait à inauguré lui-même un important tronçon du chemin de fer, lancé dans la forêt selon les indications précises de P.-H. Dumais. Puis les colons affluaient en rangs pressés, et pendant dix ans, quinze ans, une vogue grandissante attirait aux bords du Lac tous les millionnaires des Etats-Unis et tous les hommes politiques du pays depuis Tarte et Marchand jusqu'au gouverneur-général lord Minto. Tous subissaient l'attrait magnétique du grand calme reposant que répandent les nuages lents, les molles ondulations du terrain et la mort paisible et douce des Laurentides, dont les derniers contreforts viennent tomber comme une écharpe jetée aux pieds du lac. Puis ce pays subit les vicissitudes qui atteignent tout ce qui a été créé : un incendie rasa le riche hôtel, des circonstances arrêtèrent le travail rémunérateur de la grande scierie, des hommes dévoués et influents moururent, en un mot, la petite ville perdit ses allures citadines, et insidieusement l'agriculture l'enserra, l'envahit, de même que sous des cieux lointains le lierre tenace envahit et entoure les monuments de marbre qui proclamaient l'effort hautain du génie humain ; et les hauts nuages passaient au loin, tandis que des évolutions successives donnaient à Roberval qui se prélasse au bord du lac, la physionomie à la fois imposante et rieuse que lui font aujourd'hui ses grands édifices publics et la haute verdure derrière laquelle se cachent les jolies maisons des citadins... Le

macadam a fait l'an dernier son œuvre de rapprochement, et l'on voit maintenant, courir l'automobile là où Buies et Dumais, l'un grand et sec, l'autre gros et court avec une barbe de patriarche, passaient en devisant homériquement dans le " quat'-roues " immortalisé par le plus original des chroniqueurs canadiens.

Le reste de la vallée a suivi le mouvement, et l'on peut maintenant traverser à quarante milles à l'heure dans une confortable limousine, la région sablonneuse de Normandin, " l'Afrique," qu'on prenait autrefois des heures à traverser au pas des chevaux essoufflés. Et le dimanche après-midi, on vient jusque de Jonquière et Chicoutimi se réjouir à la cordiale gaieté robervalaise et se rafraîchir aux brises du grand lac. Et comme au temps déjà loin de Dumais, d'Arthur Buies et d'Euloge Ménard, on se laisse vivre en un rêve heureux et " l'on regarde le lac."

Le colon courageux et pauvre de jadis a vu son courage récompensé ; sa terre a pris une valeur inespérée, l'industrie laitière répand chaque année dans le seul comté du Lac Saint-Jean plus d'un demi-million de revenu ; quant au commerce des bestiaux on assure qu'il s'est élevé l'an dernier au joli chiffre de douze cent mille dollars pour les deux comtés de Chicoutimi et du Lac Saint-Jean. Et pour ne citer qu'un nom, l'Ecole Ménagère de Roberval, sous la direction émérite des Dames Ursulines, a récolté cette année du travail de ses abeilles plus de deux mille livres de miel.

Mais quittons le Lac Saint-Jean et fermons ces notes de vacances sur cette impression nettement agréable et indiscutablement... sucrée.

CROQUIS ALBERTAINS

BANFF

A MA FEMME, EN SOUVENIR AFFECTUEUX

I

1914.

Un nom bizarre, qui évoque les " magnifiques distances " de l'Ouest canadien, et les pics enneigés des Montagnes-Rocheuses. On sait vaguement, qu'il s'y trouve un grand hôtel de la Compagnie du Pacifique. Et l'on n'en pense pas plus long : seule subsiste une vague curiosité et le sentiment découragé que, vraiment, c'est trop loin.

A moins qu'un jour on ne s'en aille habiter l'Alberta, et que Banff et les Rocheuses ne se trouvent plus désormais qu'à quelques heures de chemin de fer ; alors, un bon matin, on achète à la gare son billet pour Banff.

Mais il faut pour cela, passer par Calgary, ville compacte, resserrée et gênée par les hautes collines qui l'entourent de toutes parts, et qu'elle a commencé cependant, d'escalader avec ses maisons coquettes, d'un plan toujours varié. Sortons, avec le train, de cette ville faite comme une marmite, et dirigeons-nous, par ce beau soleil couchant, vers la ligne vaguement ravagée et sourcilleuse que nous pressentons là-

bas, et qui nous attend dans son vaste silence et sa formidable immobilité : les Montagnes-Rocheuses. Déjà les replis du terrain commencent à s'accentuer. Ils sont vite assez élevés pour nous dérober les derniers rayons du soleil. Et le train avance dans une brume légère qui se mêle à l'obscurité naissante pour aider à nous cacher le paysage remarquable que nous traversons.

Dix heures passées, bruits et heurts du train, fatigue et somnolence. Puis un coup de sifflet et la secousse graduelle des freins : Banff !

On descend à une gare qui ressemble à un grand chalet suisse ; des omnibus nombreux sont alignés, dont les conducteurs s'époumonnent ; " Château-Rundel " dit l'un. Allons donc au Rundel, puisqu'on nous l'a dit. Nous saurons demain si le conseil était bon. En attendant la voiture suit à grand bruit une route rocailleuse, traverse un petit village et un pont en fer et nous grimpe à l'hôtel, dans les arbres. Nous n'avons plus qu'à nous reposer et à rêver que nous gravirons demain le sommet de quelque Mont-Blanc.



Avant que d'avoir pu voir les montagnes, on en sent confusément la présence. Elles obsèdent, dès l'arrivée, en dépit de l'obscurité. Aussi, au réveil, me suis-je précipité à la fenêtre...

Déception légère. Sans doute, le mont que j'aperçois est digne d'attention, mais je n'éprouve pas la sensation d'écrasement, d'infini, à laquelle je m'attendais. Des monts comme celui-là il y en a des douzaines dans la chaîne des Laurentides. Mais ne ju-

geons pas trop tôt, et sortons au dehors prendre une vue d'ensemble.

Félicitons-nous d'abord, d'avoir choisi cet hôtel parmi tous les autres. Il est jeté au flanc d'une montagne, se cache agréablement dans les arbres, et domine la rivière et le village. Et devant lui, les grands monts massifs forment une sorte de formidable hémicycle. Ils ne livrent pas tout de suite, cependant, le secret de leurs visages et de leurs caractères. Il faudra des heures encore pour que j'aie classé mes sensations et accoutumé mes yeux à reconnaître dans chaque pic, dans chaque groupe, la physionomie, la personnalité qui lui appartient. De même que dans une ville nouvelle, tous les visages se ressemblent, ce matin, devant les traits gigantesques et muets du visage des Rocheuses, je reste interdit, perplexe, presque gêné, mais en même temps attentif, puis intéressé, puis empoigné.

Banff

II

La première impression est faite de respect... et de surprise. Beauté imposante du spectacle, blancheur inattendue des cîmes descendant vers les flancs. Sont-ce là, vraiment, des "neiges éternelles", et ne vont-elles pas, plutôt, fondre demain sous le soleil ou la pluie de mai ? En tous cas, elles déconcertent un peu par leur omniprésence qui attire et obsède le regard tout autour de l'horizon, Inconsciemment, on voudrait que les grands monts s'en débarrassent, avant qu'on les examine en détail, avant qu'on entre en relations. Car ils en semblent un peu barbouillés, à première vue ; certaines masses grises et rudes sont striées d'un blanc tenace, comme la vitre que frappa la balle de neige d'un gamin ; plus tard le coup d'œil n'en apparaîtra que plus varié ; pour aujourd'hui cette neige d'été agace comme une intrusion.

Pourtant, à mes peids, toute la vallée sourit dans la verdure cependant que là-haut, très haut, les grands sommets menacent, solennels, sous la lueur mate de la neige. C'est sublime et contradictoire.

La rivière Bow, que les sauvages comparaient avec raison à une suite d'arcs, coule à mes pieds sous le joli pont de fer qui mène au village ; celui-ci s'étend, dru bâti comme une petite ville, de chaque côté de sa rue droite, large, et à peu près unique. Il se compose surtout de magasin et de boutiques où l'on vend à haut prix cartes et souvenirs du lieu ; il s'y trouve quelques

hôtels banals et, s'il vous plaît, un théâtre de cinématographe. La gare se dérobe derrière un bosquet et une toute petite église catholique élève à peine son clocher modeste au-dessus des arbres. Et tout le temps et partout, les grands monts vous regardent, vous dominent, vous écrasent ; de même que les géants humains sont généralement doux et pacifiques, de même ces grands rochers géants vous deviennent bientôt tout à fait sympathiques et personne, je crois, ne peut quitter Banff sans avoir noué des relations, cordiales, avec le mont Cascade, intimes, affectueuses même, avec le puissant et véhément Rundel.

Toutes ces impressions sont venues me trouver à la terrasse de l'hôtel, où, satisfait de cette première entrevue avec les Rocheuses, l'esprit assailli d'impressions diverses et fortes, je rentre prosaïquement satisfaire un appétit que l'air des montagnes commence à rendre féroce.

***

Solidement restauré de gruau écossais servi par un garçon Irlandais, je pars—en partie double, car il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni—pour une vraie promenade de touriste au village de Banff. Tout en face, et droit au bout de la rue, se dresse à peu de distance le mont Cascade, qui est le plus considérable et le plus isolé, je crois de tous ceux qui entourent Banff. Il est terminé, là-haut dans les nuages par une sorte de citadelle hardiment sculptée qui aurait fait rêver les antiques barons, grands amateurs de donjons imprenables. Ramenant nos yeux sur la terre, et faisant demi-tour à droite, nous avons sous les yeux le mont Rundel. Ah !

celui-là c'est un ami. Il retient tout de suite l'attention, fait naître l'intérêt, force l'admiration.

D'abord, ce n'est pas une montagne, c'est un geste ; pas un rocher mais un mouvement, un immense mouvement arrêté. Le Créateur devait avoir conçu un astre, une planète nouvelle, et sa main toute-puissante en modelait fortement les contours, lorsqu'une autre pensée s'empara du divin cerveau, la main s'éloigna et le monde qui allait naître resta ébauché ; ou bien la terre bouillait comme un métal liquide, des vagues immenses s'élevaient et roulaient dans un fracas sans fin, l'univers hurlait et sortait du chaos, dans un enfer de flammes et d'explosions ; poussée par une force énorme une grande vague s'élevait jusqu'au ciel et roulait, terrible et gigantesque vers la mer ; mais d'un geste bref, le Créateur l'arrêta ; figée brusquement, elle conserva l'allure, le vaste mouvement roulant qui l'animait ; et voilà pourquoi le mont Rundel, d'où qu'on le regarde, semble un monstre mâté, une vague gigantesque qui va quelque jour reprendre sa marche fatidique, irrésistible, indifférente et terrible.

Son flanc, de ce côté, est en pente douce et apparemment facile à escalader, malgré certaines anecdotes terrifiantes de voyageurs perdus et gelés qu'on vous raconte au village ; mais l'autre côté est coupé à pic. Quelles formidables convulsions cette terre a dû subir pour porter de pareilles cicatrices ! Elle est partout ouverte, déchirée, tortuée.

Et dans ses gorges titanesques que surplombent des rochers saccadés qui montent jusqu'aux nuages, dans ce décor dont chaque trait rappelle l'inimaginable et terrifiante tempête de souffre, de feu et de fra-

cas qui fit éclater un jour ces vallées et lança au ciel ces amas de roc dénudés, vous voyez couler à vos pieds l'eau limpide et froide qui vient des glaciers, et vous regardez venir au loin, un bon matin, comme un ruban qu'accompagne une mince fumée, un petit train, tout menu, tout écrasé, comme un serpent, et qui venant de l'océan Pacifique s'en va, grinçant et pouffant comme un léger jouet, vers les rives lointaines de la mer Atlantique.

Continuons notre promenade, trouvant au sortir du pont, à notre gauche, un joli pavillon suisse qui contient le musée d'histoire naturelle entretenu par le Gouvernement fédéral. Toute la faune des Rocheuses nous accueille à l'entrée, depuis le buffle jaune à l'air idiot, jusqu'au plus petit oiseau qui pépie dans le feuillage. Inutile de dire que tout cela est empaillé, heureusement, car on y voit des lions, des lynx et des loups, entre autres, qu'il ne ferait pas bon rencontrer sur la pointe d'un rocher. Le buffle tient la tête penchée avec une lourde obstination ; près de lui sa femelle surveille avec complaisance un petit veau absoment semblable au fruit de la vache domestique et qu'on est tenté de plaindre d'avoir été empaillé si jeune. On remarque aussi un bouc des montagnes au long poil gris et blanc, dont la face épaisse, ornéee d'une forte barbiche, rappelle irrésistiblement le visage, jadis familier, du vieux Krûger. Dans des vitrines soigneusement étiquetées, poissons de tous genres, oiseaux petits et grands, sont montés ou épinglés, et l'on reste étonné du grand nombre de représentants du règne animal qui vivent dans ces montagnes, apparemment arides et stériles.

Un registre offre ses pages à la signature et aux

commentaire des visiteurs. Grand nombre de noms s'y alignent, tous anglais naturellement, et l'on constate que les appréciations des beautés naturelles de Banff écrites par ces voyageurs se ressentent généralement du flegme laconique de la race : " Grand ", dit simplement l'un. " Splendid ", renchérit une main féminine, qui emploierait sans doute le même terme s'il s'agissait d'une romance de salon ; " capital ", énonce un pur cockney ; tous s'en tirent ainsi d'un mot commode et facile. Je m'étonne que quelque Américain n'ait pas songé à évaluer ici la valeur marchande du Mont Rundel ; cela viendra sans doute. En attendant, sortons au dehors regarder maintenant les spécimens vivants qu'on a engagés ici pour nous amuser et nous instruire.

Il est plus facile de visiter un jardin zoologique que de le décrire ; rappelons donc seulement le souvenir intéressé qu'on garde des plus féroces habitants des Rocheuses ; le lion, qui tourne sans cesse en sa grande cage en proférant son cri rauque, le lynx, ou chat sauvage, que nous avons quelque peu agacé du geste et qui a fait mine à chaque fois de se lancer avec rage pour nous dévorer ; les coyotes et les castors, les renards et les porcs-épics, et les singes et l'ours blanc énorme qui balance continuellement sa tête de droite à gauche, comme pour protester qu'il n'avait jamais vu de sa vie les Montagnes-Rocheuses lorsqu'on l'a amené, tout jeune, dans cette cage.

Admirons en passant les beaux oiseaux, paons, faisans, perdrix et poules de prairie qui s'ébattent autour de nous au soleil de mai, et retournons nous reposer sous les beaux arbres de l'hôtel, en attendant le dîner et l'excursion que nous voulons faire à la piscine d'eau sulfureuse et chaude qui descend des montagnes.

BANFF

III

Disons que le repas fut bon et la sieste suffisamment longue pour enlever tout danger au bain sulfureux qu'on m'a vanté et dont la nouveauté m'intéresse. Nous marchons le long de la rivière, dans une belle route tracée à travers une forêt de pins dans laquelle se cachent coquettement quelques jolies villas. C'est une mode en effet, pour plusieurs familles fortunées de l'Alberta de faire chaque été une villégiature à Banff et il faut convenir que l'endroit s'y prête admirablement.

Cette promenade d'un demi-mille environ nous fait tourner le dos au mont Rundel, et c'est vers le groupe des Sulphur que nous nous dirigeons, non sans observer en même temps les aspects divers du Cascade, qui trône à notre droite et change graduellement d'aspect à mesure que nous avançons ; et partout la note crue des neiges, juchées comme des chèvres, augmente l'impression de silencieuse solennité dont nous sommes partout entourés et obsédés.

Après un quart-d'heure de marche environ, nous débouchons dans une clairière où une douzaines d'ouvriers s'agitent autour d'une charpente quelconque, qu'on est en train d'ajouter au modeste établissement de bains qui s'y trouve. C'est tout ce qu'on aperçoit de prime abord, non sans un peu de désappointement, deux ou trois petits édifices adossés à une haute et sombre montagne, à quelque distance de la rivière.

On pénètre tout de même dans le chalet, où un gardien vous fournit moyennant une somme légère un costume de bain qu'il s'agit de revêtir en une des cabines dont la maison est pleine. A ce moment, on a déjà entendu les ébats des baigneurs et la réalité de l'aventure commence à se préciser. Puis on débouche au dehors par un couloir, et le bain apparaît.

C'est une piscine naturelle qu'on a arrangée et boisée, d'un diamètre d'une trentaine de pieds, et dont la profondeur varie de cinq à huit pieds environ. Elle est entourée de rochers à pic, d'où l'eau arrive par une série de cavernes qu'elle a creusées capricieusement dans le roc.

On descend soupçonneusement deux marches d'escalier ; puis le pied constate avec satisfaction que cette eau est toute chaude ; et vlan, à l'eau jusqu'au cou sur un fond de sable, la main au câble qui entoure la piscine.

La sensation est extrêmement agréable ; l'eau descend toute chaude d'on ne sait quel volcan lointain et caché, et elle offre un goût de soufre qui se fait énergiquement sentir si vous ouvrez maladroitement la bouche au cours de vos ébats nautiques. Assez curieusement, ce bain chaud n'affaiblit pas et peut sans inconvénient se prolonger pendant des heures. Et il faut voir les gambades qui s'y prennent et les éclats de grosse joie des baigneurs si l'un d'eux par un faux mouvement, culbute au fond et remonte en crachant. Un jeune papa, visiblement écossais, y accoutumait son fils de 5 ans, qui s'accrochait au cou paternel et dont la tête seule dépassait le niveau de l'eau. Malgré son courage, le bambin était parfois tout effrayé, au grand amusement des baigneurs. Même sans savoir nager, on s'habitue bientôt à se laisser couler tout

au fond, les yeux ouverts et le corps balancé vers la surface par l'eau caressante qui pique un peu les narines et les yeux, quand on en sort. Un gardien surveille attentivement tous ces ébats, car il peut arriver, là comme ailleurs, des accidents. On dit qu'en hiver il est curieux de voir, par exemple, les dames chaudement enveloppées par l'eau, tandis que leur chevelure est littéralement gelée par le froid albertain. Le moment pénible est alors celui de la sortie. Mais ces bains ont un charme dont on ne ne se lasse pas, et dès qu'on y a goûté on cherche à y revenir au moins une fois à chaque journée du séjour à Banff.

Par la route ombreuse que bordent les grands pins, nous retournons lentement vers le village, toujours dominés par les montagnes qui nous entourent de leurs hautes masses striées de blanc, tandis qu'à nos pieds la rivière coule rapidement, comme nous, vers sa destinée.

***

Il tombait une pluie dolente et chaude, le lendemain matin, et je me hâte d'aller voir, sur la terrasse, quelle figure faisaient les montagnes sous la pluie de mai. Ma première pensée fut que le proverbe : ennuyeux comme la pluie, perdait à Banff toute sa signification. Car le brouillard et les nuages ouatés qui habitaient, ce matin, le ciel des Rocheuses, prêtaient un charme triste à la majesté des montagnes. Mes souvenirs sont très précis. Sous la pluie fine qui fait chanter autour de moi le toit métallique de l'hôtel., je regarde en face, par-dessus la rivière et le village, l'énorme mont Cascade qui dresse au-dessus des nuages l'allonge carrée, massive et aérienne, de l'espèce de donjon qui le termine. Par instants,

un nuage l'entoure, le cache et s'y accroche avant d'obéir à l'effort lent et continu du vent qui le pousse vers l'Est ; des lambeaux d'ouate flottante s'accrochent aux angles rocailleux, s'y déchirent, s'échappent et flottent dans l'air imprégné de brouillard et de brume ; des groupes laiteux arrivent autour de la cime abrupte et haut dressée ; ils s'y heurtent, l'entourent et la dérobent, en un silencieux et persévérant effort ; parfois le haut du mont se dégage des nuées pleureuses et tournoyantes ; un rayon de soleil le frappe et l'éclaire au même instant, et la lointaine citadelle resplendit et se dresse en un éclatant et glorieux triomphe. Puis une armée nouvelle s'approche, épaisse et tenace, et le brouillard envahit à nouveau le titan sourcilleux ; à gauche, au loin, les groupes sombres coiffés de blanc regardent la lutte des monts et des nuages, mais ils sont moins élevés et semblent n'être que des témoins du grand et solennel combat.

Je me tourne vers le Rundel, qui est à ma droite ; sa haute crête coupante subit, elle aussi, l'assaut du brouillard et des nuages ; ils l'assaillent par derrière, se frôle à sa masse soulevée et se pressent autour de sa haute cime, qu'ils cachent pendant de longues minutes puis le vent, ou un rayon de soleil, intervient et la nuée flottante se déchire, dégage la haute cime tranchée à pic et plane au-dessus de la vallée lointaine et déchirée. Et tout le temps, la pluie tombe, finement tamisée, chantant sur les toits et bruissant dans les feuilles. . .

Allons bravement quand même, au bureau de poste et dans les magasins du village, pleins de jolis souvenirs. Et nous irons, cet après-midi, admirer en détail le grand hôtel de la Compagnie du Pacifique et le site prestigieux qui l'entoure.

IV

Bien que le ciel soit un peu menaçant, nous partons après le dîner dans la direction de l'hôtel de la compagnie du Pacifique. On nous en a parlé de toutes parts comme de l'une des choses qu'il faut voir à Banff, même si l'on n'ose affronter ses tarifs quelque peu élevés. Et nous allons par la route de terre battue qui suit la rivière et serpente dans les arbres, où se cachent quelques villas. Il faut dix bonnes minutes, au moins, pour qu'un détour nous révèle, au flanc même du majestueux Rundel, les lignes massives d'un édifice de couleur sombre, qui rappelle quelque peu le Château-Frontenac et le Viger, et qui localise en ce lieu sauvage le luxe de bon aloi et le goût de haute allure qui caractérise les grandes hôtelleries du Pacifique Canadien.

Celle-ci n'a ouvert que ce matin, 15 mai, ses portes à la clientèle de la saison nouvelle. C'est ce qui explique le peu de voyageurs qui s'y trouvent encore. Nous y pénétrons par la première entrée qui se présente au hasard de notre promenade. Et nous arrivons par un couloir au vaste bureau central où crépite dans un coin le télégraphe. Par un grand escalier de marbre gris, nous montons au premier étage dont les portes s'ouvrent docilement devant nous, et nous donnent libre accès aux longs couloirs et aux salles richement décorées et meublées qui attendent pour le moment leur opulente clientèle. A peine quelques em-

ployés s'affairent aux divers bureaux, et un " groom " solitaire ouvre à notre intention la grande salle à manger qui regarde les montagnes. Puis vient la vaste salle de bal au parquet ciré, où nous faisons, dans une solitude aussi complète que luxueuse, une heure de causerie et de musique à même l'excellent piano qui était évidemment là pour notre usage personnel.

Nous avons pu admirer, déjà, dans chaque pièce, le goût distingué qui préside à la décoration des nombreux hôtels de la Compagnie du Pacifique. Nous avons surtout été ravis et surpris de trouver dans la pièce central du premier étage deux admirables tapisseries représentant, l'une le rocher de Québec, avec les armes de la ville et la devise " Je me souviens ", et l'autre, de Montréal une excellente vue panoramique ; et du coup la distance énorme qui nous sépare de la province de Québec disparaît, supprimée soudain par cette riche et éloquente évocation de la lointaine province-mère. Evidemment sir Wm. Van Horne a transmis à ses successeurs son goût délicat pour les choses de l'art, et les grands " capitaines de finance " du Pacifique ne se contentent pas d'offrir à leurs hôtes le plus extrême confort matériel ; ils veulent encore qu'ils puissent jouir sous leur toit des joies artistiques les plus raffinées. Et cela dans un voyage débordant de grandiose sauvagerie ! Je me sens presque obligé d'avouer que la richesse a du bon et que tant de millions si bien employés commencent à me paraître tout à fait " désirables ". Comme a dit Banville :

Je m'aperçois enfin que l'argent monnayé
S'applique à différents usages.

Mais la fenêtre nous révèle, à part un remarquable panorama, les bains d'eau sulfureuse que la Compagnie a aménagés savamment en arrière et tout auprès de l'hôtel. Deux larges piscines de marbre jetées au flanc de la montagne attendent les ébats des baigneurs de toute catégorie qui s'y prélasseront cet été ; des séries de cabines sont placées entre les bains et les bâtiments de l'hôtel et rien n'a été oublié de ce qui peut contribuer à l'amusement des voyageurs. On ne saurait combiner plus étroitement le confort et la couleur locale.

Puis une pluie fine commence à tomber, et nous sommes bien heureux de profiter de l'abri tout indiqué que nous offre l'hôtel. Remontés à tout hasard au premier étage, nous commençons à éprouver l'impression que l'édifice tout entier nous appartient, tant il nous semble désert en cette première journée de sa saison d'activité. Nous débouchons pourtant dans une sorte de grande salle-observatoire où se trouvent une dizaine d'hôtes des deux sexes, évidemment américains. Nous prenons place dans d'excellents fauteuils disposés devant les larges fenêtres, et nous avons là sous les yeux l'un des plus imposants spectacles qui soient en Amérique.

A nos pieds, la rivière Bow coule dans une gorge profonde jusqu'à la distance d'un mille environ, où une chaîne chaotique lui barre apparemment le passage. De noirs sapins se dressent aux bords de la rivière, telles de silencieuses sentinelles ; et deux grands monts arides s'élèvent de chaque côté, comme s'ils s'étaient simplement écartés pour la laisser passer, et dégager en même temps le spectacle de la mer agitée et pétrifiée dont nous apercevons au loin les flots ca-

pricieux et immobiles, autour desquels errent et se brisent les nuages bas qui ont enfin envahi complètement l'horizon. Et la pluie tombe sur la rivière et sur les monts, fine, pressée, tamisée et triste, de toute la tristesse silencieuse et sauvage qui plane en ces lieux désolés.

On songe avec une sorte d'effroi à l'étendue immense de cette région, de ce pays plutôt, formé de pics et de monts arides, qu'habitent seulement des animaux étranges errant de caverne en caverne ou grimpant obstinément après des rocs élevés et hostiles. Le cœur se serre d'une angoisse irraisonnée, et pour rassurer ses esprits ébranlés, on tourne le dos à ce spectacle grandiose et sauvage, et l'on sonne pour que le garçon chamarré aux armes du C. P. R. vous apporte sur la petite table des gâteaux et du thé, symboles de confort, de sécurité et du plus britannique esprit d'organisation.

L'OUEST FRANÇAIS

IMPRESSIONS D'AUTOMNE.—PROMENADE EN AUTOMOBILE.—EXPOSITION RÉGIONALE.

Edmonton, octobre 1913.

"Le sable clair du temps fuit des plus larges mains", a dit le poète. Et voici qu'octobre est arrivé, sans qu'on s'en doute. Fini, le bel été albertain aux journées interminables ; finis les couchers de soleil à dix heures du soir et les tours de bateau d'après souper sur les méandres de la Saskatchewan. Le soir albertain redevient normal, il rentre dans l'ombre comme un gamin fatigué ou un nationaliste converti. A six heures du soir les lampes s'allument dans l'avenue Jasper, et l'immense enseigne électrique de mes amis Dechêne et McNeil commence à épeler son gigantesque S M O K E quatre heures plus tôt qu'en juin dernier. Il faut maintenant rentrer de bonne heure "Au Vieux Québec", Quinzième Rue, si l'on veut voir le soleil se coucher effrontément juste au bout de la Jasper, qui va de l'Est à l'Ouest rigoureusement et sans la moindre compression.

En somme, nous avons eu un bel été, plein de soleil et généreux pour les moissons. Il n'a guère plu que durant la semaine de l'Exposition, qui eût

obtenu sans cela un grand succès financier. Tout de même, les foules ont afflué des campagnes environnantes, et la Compagnie a pu enregistrer un surplus d'environ cinq mille dollars. C'est satisfaisant, et il faut tenir compte du contentement intense qui a été éprouvé dans la section réservée aux canards ; car les canards comptent pour quelque chose dans l'Alberta ; ils sont innombrables comme le cœur de Madame de Noailles. Quand un ministre fédéral vient nous voir et promettre monts et merveilles, on lui sert à l'hôtel un repas de canards, et il a généralement le bon esprit de ne pas se formaliser de cette ironie méchante. C'est ce qui est arrivé à l'hon. Dr Roche, à la fin d'août, chaque convive avait devant lui un canard entier, et je vous laisse à penser la nuée de volailles que cela a fait lorsque l'honorable cousin des Rocheuses s'est mis à faire ces petites promesses traditionnelles qui font tant de plaisir à entendre, entre une bouffée de cigare et une bonne gorgée de champagne. On a été plus indulgent pour l'hon. L.-P. Pelletier, et il s'est à peu près trouvé la seule " grosse volaille " de la réunion. Depuis, encore venu le ministre de la Justice, dont j'oublie le nom mais qui s'appelle, je crois, comme une fabrique d'harmoniums. Celui-ci n'a pas voulu accepter de réunion publique, et il s'est envolé récemment vers la côte du Pacifique. Heureux mortel, et malheureux Pacifique.

Mais ne soyons pas méchant et ne badinons pas sur le profit énorme que le pays retirera de tous ces voyages. Un journal illustré parisien disait naguère aux lourds autobus : " Soyez bons pour les becs de gaz ! " Journalistes, mes frères, pensons à

nos dettes et soyons bons pour les ministres en voyage.

Soir d'automne albertain. Dans l'ombre qui s'épaissit, les villas gracieuses et variées semblent se tapir frileusement ; les minces peupliers frissonnent et se dégarnissent comme la tête d'un vieux garçon ; au fond de l'horizon une clarté savoureuse lutte contre la nuit. Des courants froids se promènent dans l'atmosphère, les étoiles clignent des yeux sur la prairie sans bornes et la lune s'élève lentement sur la ville assise au bord de la rivière. Ville plate dans une plate plaine ; on se demande pourquoi le caprice des rudes voyageurs l'a placée là plutôt qu'ailleurs, dans cette immensité. Et l'on éprouve une sorte de saisissement à se sentir entouré de toutes parts par ce désert impitoyable. Pourquoi sommes-nous ici, qu'y faisons-nous, quel dessein mystérieux nous y a tous amenés ? Mystère, en effet, tendance inexpliquée des villes et des pays à s'étendre vers l'ouest, appel magnifique et secret de quelque force inconnue, ou mieux, les Pas de Dieu sur le monde, créateurs, fécondants et entraînants.

Je reviens à mon paysage de soir d'automne. Par les rues larges et assombries, des hommes vont causant. Canadiens-français puisqu'ils ont l'esprit primesautier et le rire facile et cordial. Ils défilent par la Jasper, prennent par la Treizième, retournent à gauche par la Victoria. Ils passent devant le grand édifice Lemarchand, qui loge vingt ou trente familles riches, saluent de loin la belle villa du Dr Blais, passent devant les résidences somptueuses de MM. O. Tessier, Lucien Dubuc, de Lotbinière Harwood, dont les diverses toitures baignent en-

core dans la clarté mourante ; ils tournent dans la Dixième et pénètrent dans une large porte illuminée que domine nettement dans l'air bleu et noir, le joli clocher de S.-Joachim. Le " Vieux Québec " est allé ce soir au mois du Saint-Rosaire.

***

" Autres guitares " comme dirait Théodore de Banville, par manière de changement de propos. Les routes qui environnent Edmonton sont excellentes, surtout en cette sèche et belle saison. Vous savez que l'automne en Alberta est sec comme un règlement de prohibition ? Le mois d'août une fois passé, il n'est plus question de pluie pour plusieurs mois, et on peut faire en automobile des promenades innombrables et délicieuses. Il n'est pas nécessaire, pour cela de posséder une automobile, il suffit d'avoir des amis qui en ont une. " Seigneur, ne me donnez pas la fortune, mais placez-moi à côté de ceux qui la possèdent." C'est en vertu de cet axiome sémitique que j'ai fait dernièrement une promenade improvisée de quelque soixante milles dans la superbe " Overland " de M. Arthur Robitaille, aimable comme tous les Lévisiens. On roule dans ces routes-là comme sur l'asphalte, cette terre noire et riche se tape comme un tuf, et les pneus y glissent sans secousse. Nous sommes allés ainsi l'autre jour visiter l'exposition locale de Fort Saskatchewan, joli village séparé de celui de Lamoureux par la rivière. Paysages admirables, fermes couvertes de " quintaux " dorés, maisons confortables qui se défilent de chaque côté comme les billets de cinq piastres

dans les doigts d'un journaliste, chansons canadiennes échappées à quelque jouvenceau(1), qui se trouve à bord, et apostrophes dont l'effet est visiblement nul sur la physionomie insondable des veaux Ayrshires, Holstein et Hereford, qui " vachent " à leurs occupations de chaque côté de la route fuyante. La poésie ne manque pas dans la vie, quand on sait la voir.

Comme je l'avais déjà remarqué à l'Exposition Provinciale d'Edmonton, les animaux sont superbes et la race bovine figure ici avec une noblesse inaccoutumée. Les bœufs sont énormes, et l'on sent en eux une force irrésistible comme un règlement de clôture. Mais voilà que je retombe dans la politique, ce qui me force à parler tout de suite des " grosses légumes " admirées dans l'édifice de l'horticulture. Peu de fruits, cependant, l'Ouest est plus généreux des nécessités de la vie que de ses douceurs. Cela viendra probablement plus tard, car une terre aussi fertile doit pouvoir rendre aussi bien des fruits savoureux que des pommes de terre énormes et des choux démesurés ; à ce propos, on peut justement admirer en ce moment dans les vitrines d'un magasin de tabacs, dirigé par notre ami, M. Hervieux, des légumes géants récoltés à Grouard, la petite ville située tout au nord du Petit Lac des Esclaves, à une distance d'environ quatre jours de chemin de fer et de bateau d'Edmonton. Cette minuscule exposition est la meilleure corroboration possible des éloges que faisait récemment Mgr Grouard de la fertilité des régions du Nord-Alberta.

(1) *Mon jeune ami le lieutenant Pierre-Eugène Guay, Military Cross, mort au champ d'honneur, le 1er mai 1918.*

SEPTEMBRE ALBERTAIN

On dirait ce matin que le temps s'est conformé strictement à l'indication du calendrier. " Premier septembre ", prétend en effet celui-ci avec des mots anglais, sur les murs de nos chambres ; et dès que l'on sort à l'extérieur, il semble que tout répète : " Premier septembre " car, véritablement l'air et la verdure n'ont plus l'aspect qu'ils avaient hier, ils ne montrent pas la même figure à notre œil accoutumé. Qui peindra jamais le visage successif des mois ?

L'air est plus fluide et plus léger ; passées, les lourdes et dolentes journées de chaleur humide ; on respire avec une vigueur gaillarde, appelant confusément à soi, comme pour l'absorber tout entière, l'allègre limpidité qui rayonne et qui règne triomphalement jusqu'à l'infini des horizons. Les arbres frémissent, chargés de vert et droit alignés comme des bataillons. Les maisons sourient de toutes parts sous l'abondante lumière, et l'on ne sait quelle tiède allégresse anime la terre et la vie. Des bruits confus se mêlent et donnent à l'heure les derniers traits de sa multiple physionomie ; halètements de vapeur, grondement lointain de trains fuyants, roulement de tramways, vagues aboiements, sifflets brefs d'invisibles locomotives. Et sur toutes choses, le prodigieux éclatement de l'inépuisable et fécondante Lumière...

La rue frémit du charme retrouvé des liliales écolières ; qu'étaient devenues les gentilles passantes de quinze ans ? Elles manquaient confusément au paysage, toutes envolées pour la vacance aux champs silencieux et sous les vastes bois ; mais voici qu'elles sont revenues, riches d'inconsciente jeunesse, belles de pureté, graves dans la promesse émouvante des maternels lendemains, vêtues des étoffes familières qu'arrangea la tendre sollicitude maternelle. Elles portent gentiment les livres qu'il faut apprendre, et qui feront tantôt pencher sous l'effort de l'étude leurs fronts jeunes et candides. Et elles sont reines de la rue, que leur présence gracieuse et leurs jeunes propos enbaument et purifient.

Saluons chapeau bas et le cœur rempli d'une fraternelle émotions, toutes les chères petites sœurs de notre jeunesse envolée, qu'elles ressuscitent précieusement, rien qu'à passer ainsi s'en allant à l'école, dans la tiède splendeur de la première journée de l'automne albertain !

———

CAUSERIE DU DIMANCHE

LA FRANCE AU CHAMP D'HONNEUR

A M. l'abbé Thellier de Poncheville.

Il est des sujets qu'on n'aborde pas sans émotion, comme il y a des personnes qu'on ne peut approcher sans timidité. Comment oserait-on aujourd'hui parler légèrement de la France, descendue noblement en champ clos comme autrefois les preux chevaliers qui illustrèrent son histoire ? Comment l'évoquer sans respect, au moment où le ciel et la terre la voient avec admiration occupée au combat et versant généreusement son sang dans une querelle qu'elle n'a pas désirée et qu'elle n'a point provoquée ? Ce spectacle grandiose mérite toute notre attention, distraite par nos banales occupations quotidiennes et par la sécurité un peu égoïste dont nous jouissons en notre lointaine Amérique. Aussi bien n'avons-nous pas le droit de nous désintéresser d'une lutte qui se poursuit pour la défense d'un idéal et d'une vie morale dont la destruction nous entraînerait avec elle. Une fille peut-elle assister avec indifférence au martyre d'une mère qui n'a pas fini encore de lui donner la substance et les directions dont elle a besoin pour atteindre à son entier développement ? Mais abrégeons : tant de raisonnements ne sont pas nécessaires lorsqu'une mère-patrie est en danger, et qu'elle s'appelle la France.

Dernièrement un romancier américain faisait dire à un touriste appréciateur de l'âme prestigieuse de Paris : " Paris, ce n'est pas une ville, c'est un état d'esprit ! " De même pourrait-on dire que dans le grand et complexe concert universel, la France n'est pas seulement un pays, c'est un sourire, un sourire doux derrière lequel se cache un cœur héroïque qui s'est mis, ces temps-ci, au-devant de la horde barbare qui voudrait détruire tout ce qui, dans la vie, s'élève au-dessus de la matière. C'est pour cela que nous devons nous tenir, de cœur et d'âme, en ces temps d'épreuves, auprès de la nation noble entre toutes, qui est toujours, non seulement " la fille aînée de l'Eglise ", mais encore aussi la grande sœur, maternelle, éclairée et tendre, de tous les peuples civilisés.

Avez-vous songé à la rude émotion qui a dû secouer tous les cœurs de France, le jour où un petit papier officiel, partout répandu au son du tocsin, arracha des bras l'un de l'autre l'époux et l'épouse, le fiancé et la promise, le père et les enfants ? C'était au milieu de l'été, plus beau en France que partout ailleurs, la vie allait son train, dans la monotonie des champs, l'activité des villes, et l'exercice des plus belles qualités familiales. Quoi de plus beau, en effet, que la famille française, unie, affectueuse, imprégnée du respect de l'autorité paternelle ! Où la mère est-elle plus noble et mieux aimée de ses enfants ? Non, il n'est rien de plus beau, sous l'œil de Dieu, que le foyer français, vraie serre-chaude où croissent en beauté les plus hautes vertus. Et c'est pour cela que ce sera toujours la race française—dont nous sommes, Dieu merci !—qui sera chargé par la Providence d'ac-

complir les grands faits, les " gestes " héroïques dont Dieu a besoin parfois, pour maintenir sa clarté sur le monde.

Et les hommes partirent ; il n'en restait pas, vraiment, dans les villages. Et toute la France fut en croisade, comme au temps des Sarrasins et des héroïques expéditions au secours des Lieux-Saints. Toute la France, ai-je dit ; ce n'est pas exagérer : une Américaine écrivait, en septembre : " Certains pays envoient à la guerre leur armée, ou leur flotte. Mais la France va elle-même à la guerre."

Elle y est toute entière, en effet, dans la poitrine de ses fils et dans le cœur angoissé de ses femmes admirables. Et les soldats s'y trouvent par millions, pleins de bonne humeur autant que de courage, sans quoi ils ne seraient pas les vrais Français qu'ils sont. Et une même vertu les anime, qui est l'amour de la patrie dans ce qu'elle a de plus noble et de plus élevé.

Ils y sont tous mêlés, riches et pauvres, ouvriers et patrons. Une grande fraternité les unit, qui est celle du rude devoir en commun accompli. Et dans cette masse innombrable et animée, dans cette

" Armée humble et noire
" Qu'il faut pour composer une page d'histoire "

deux catégories de chefs se distinguent : les officiers de la victoire, qui donnent les directions nécessaires, et les officiers de Dieu, qui sont ses prêtres sans reproche et sans peur. Ils rassérènent l'âme du soldat, marqué peut-être pour entrer demain dans l'éternité, et ils la dirigent, paisible et confiante, vers les bras du Rédempteur. Car l'armée française est comme providentiellement saupoudrée de prêtres fran-

çais, affectueux et braves. Leur présence apporte dans les rangs un courage agrandi et indomptable. Ils sont aimants et charitables comme le Divin Maître lui-même. Et comme Lui ils vont régénérer l'âme de la patrie. Car la France est descendue comme en un creuset, en s'abritant dans ses tranchées. Dieu y tient des assises grandioses avec son peuple recueilli. Il tonne par la voix terrible des canons et des bombes, mais il rassure et il console, et il promet, par la voix douce de ses prêtres, qui prêchent du geste et de l'exemple, et qui confessent, et qui disent le chapelet, et qui célèbrent la messe, et qui meurent eux-mêmes en bénissant et en absolvant... Véritablement, la France est à genoux devant Dieu, et c'est la tranchée qui lui sert d'épique confessional. L'absolution ne lui fera pas défaut.

Les lettres des soldats sont remplies d'anecdotes touchantes. Je ne puis résister à l'envie de transcrire celle-ci, trouvée dans un journal de Paris :

“ C'était le soir de la Toussaint. Le train sanitaire parti de l'Est, à minuit, roulait le plus vite possible vers le Midi toujours accueillant et hospitalier. Dans un wagon où la nuit commençait à se faire plus dense, malgré la pâle clarté de la lanterne administrative, une dizaine de malades atteints par la bronchite et le rhumatisme, terminaient le repas offert par la Croix-Rouge. Déjà quelques cigarettes ajoutaient leur scintillement à celui de la lanterne, et, dans un rêve rempli d'espérance, les hommes jetaient un dernier coup d'œil sur le paysage haut-marnais, plus triste que naguère en cette saison de feuilles mortes.

“ Si on avait été chez soi, dit l'infirmier d'un ton décidé, aujourd'hui chacun serait allé prier sur la tom-

be de ses morts. Voulez-vous, dans un instant, que nous disions ensemble une dizaine de chapelet ? Comme ça, on n'aura pas l'air si bête.

—Je suis bien de cet avis, dit un sergent ; c'est une bonne pensée, car nous avons tous à nous souvenir de quelqu'un. Et puis, nous avons bon nombre de frères qui sont tombés au champ d'honneur. Mais il y a tout de même le temps d'achever les cigarettes.

Trois minutes après, les éclats de ces dernières avaient sensiblement diminué.

—Eh bien ! nous y sommes. Un... deux... trois...

L'infirmier retire son képi, chacun l'imite : " Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit." Onze grands signes de croix se dessinent sur ces visages marqués par la souffrance, mais fiers quand même, et, avec une piété de pèlerins, les malades évacués répondirent bien comme il faut aux *Pater* et *Ave*, puis au *De Profundis*. Après quoi, sur un conseil qui n'a nul besoin d'être impératif, nos malades se roulent dans leurs couvertures et s'allongent dans leurs brancards.

C'est le moment que choisit l'un d'eux pour faire ses confidences : " Chez nous, on dit la prière comme ça matin et soir."

Et le même dit à l'infirmier le lendemain soir, car on n'était pas encore arrivé au terme du voyage : " Dites, l'infirmier, c'est-y pas qu'on va redire ce soir une dizaine comme hier au soir ? "—Ainsi fut-il fait.

* * *

Et voilà comment ça se passe en France, dans les trains qui ramènent les blessés vers le climat doux et

le beau soleil du Midi. Ce bref récit illustre mieux que ne saurait le faire aucune photographie ce qu'on pourrait appeler les " à côté " de la guerre. Pour qui connaît la saveur naïve et pittoresque du langage populaire de France, rien ne saurait rappeler plus de souvenirs que la demande du soldat dans le train, vers les dix heures : " C'est-y pas qu'on va redire ce soir une dizaine comme hier au soir ? "

Un écrivain étrange disait, il y a peu d'années, que toute la France apparaît, là où se trouve l'une de ses femmes, gracieuse, souriante, courageuse et bonne... L'idée est juste et belle, mais ne peut-on l'appliquer avec autant de vérité aux circonstances actuelles ? Pour moi, il me semble que toute l'âme auguste de la France au champ d'honneur a tenu ce soir-là, dans l'âme du petit soldat blessé, qui avait offert et presque donné sa vie pour défendre sa patrie, et qui, dans le décor quasi-maternel du pays français qui défilait, dans le soir, de chaque côté du train sanitaire, sentait vibrer, profondément dans son cœur naïf l'amour de la France et l'amour de la Vierge, et qui demandait en son bon langage : " C'est-y pas que nous allons dire une dizaine de chapelet ? "

Le Seigneur demandait dix juste, jadis, pour épargner une ville coupable. Il y a trente millions de justes en France, aujourd'hui. Ayons plus que jamais confiance. Dieu, qui aime les Francs, ne permettra pas la destruction de la France éternelle.

Novembre, 1914.

NOS PETITS MALADES

UNE HEURE A SAINTE-JUSTINE

A mon petit Maurice

J'ai demandé : " Mais qu'est-ce que c'est au juste que l'hôpital Sainte-Justine ? Refuge d'orphelins, pension pour vieillards, hospice pour les pauvres ?

Déplorable ignorance, mais dont je sais qu'elle est partagée par un grand nombre.

—C'est un hôpital pour les enfants malades, m'a-t-on répondu simplement.

—Non ! Encore un ?

—Comment, encore un ? Mais c'est le seul qui existe à Montréal.

—Comment, le seul ? Et que faites-vous du Général, de Notre-Dame, de l'Hôtel-Dieu et des autres ? Vous ne me direz pas que ce ne sont pas là de bons hôpitaux ?

—Ils sont excellents tant que vous voudrez mais, ils ne soignent pas spécialement les petits enfants.

—Allons donc ! Ils n'ont pas, comme à l'Hôtel-Dieu de Québec, un département des enfants ?

—C'est comme vous le dites. A Québec, si un généreux philanthrope a voulu donner une trentaine de mille dollars pour une annexe de l'Hôtel-Dieu consacrée aux enfants, c'est tant mieux pour tout le monde, mais le fait inconstestable, c'est qu'à Montréal il n'y a qu'un seul hôpital catholique qui soit destiné ex-

clusivement aux petits, et c'est l'Hôpital Sainte-Justine.

Vous m'en direz tant ! Alors, là-dedans, c'est plein de marmots qui piaillent, et qui vous regardent comme seuls les petits enfants savent regarder ? Et je parie qu'ils sont par douzaines là-dedans ! Il n'en faut pas plus pour me faire dépenser un billet vert, et la rue Saint-Denis s'allonge interminablement devant mon tramway.

No 1879, un coquet édifice en briques rouges, d'allure confortable mais raisonnable et mesurée. On sent que chaque piastre a été utilisée ici avec mûre réflexion et que pas une de trop n'a été dépensée. Autour, un grand terrain qui doit servir sans doute aux jeux des plus grands ; mais j'oublie qu'il s'agit d'un hôpital et non pas d'une école ; les plus grands sont comme les autres, ils sont malades. Pauvres petits ! Allons les voir.

A mon coup de sonnette, une religieuse est apparue. Bon signe pour les petits. Etre malade et soignée par une religieuse, quelle chance ! Je fais part de ma mission à la Sœur Supérieure, qu'on a été chercher à ma demande. Il faut dire qu'en l'attendant, j'ai eu le temps de voir que Sa Sainteté Pie X a voulu envoyer une bénédiction autographe toute spéciale à l'Hôpital Sainte-Justine. Rien de surprenant à cela ; comment le Pape de l'Eucharistie aux petits enfants n'aurait-il pas eu des tendresses paternelles pour les maisons où on les soigne ?

Je ne sais pas comment se nomme la Sœur Supérieure, mais en la voyant, trois mots se sont fixés dans mon esprit : " ordre, bonté, fermeté ". Voici une maison qui ne peut manquer d'être bien tenue. Du reste,

il faut être ignorant comme moi pour n'avoir pas entendu parler des saintes Filles de la Sagesse, qui viennent de France, et qui le proclament à chaque inflexion de leurs voix douces et maternelles. Une autre Sœur, en costume gris et cornette blanche, veut bien me servir de guide, et... quelle bonne œuvre ai-je donc faite, Seigneur, pour avoir mérité un si intéressant et si touchant petit voyage ? Je n'ai pourtant éreinté aucun politicien, dernièrement...

—Nous allons commencer par les tout petits, me dit la bonne Sœur en ouvrant une porte du second étage.

Voilà ! Ça m'apprendra ! En veux-tu en voilà, des tout petits ! Une douzaine pour le moins, dispersés par " unités " en de petits lits de fer tout blancs dans une belle chambre blanche, avec des fenêtres à demande. Naturellement, il y en a toujours deux ou trois qui se fâchent ensemble, et ça " braille," passez-moi l'expression, au point que je me crois retourné au Parlement, en pleine discussion sur l'affaire des bottes... ou celle des " jumelles ! "

Il en est qui n'ont pas quatre semaines, en tout, et ça peut aller jusqu'à six mois, si j'ai bon œil. Pauvres petits poupons, pâlots, souffreteux et pleurnicheurs, qui ont mal ici, qui ont mal là, et que médecins et religieuses au dévouement attendri disputent à leur mal, arrachent à la mort, pas à pas, second à seconde. Car les résultats sont très bons et la proportion des guérisons fort consolante. Que voulez-vous, la science médicale est ici aidée par un dévouement infatigable et éclairé, par une méthodique régularité et par une surveillance de tous les instants. L'inconvénient, c'est

que les mamans attendent trop longtemps avant de se décider à mettre les petits à l'hôpital : elles ne les apportent que lorsqu'il est presque trop tard. Aussi faut-il faire souvent des miracles. Et tant pis, on en fait !

Pendant que je pensais à tout cela en repaissant mes yeux d'un tas de petites frimousses, dont quelques-unes fort prospères et grassouillettes, une maman entra. Une petite maman de vingt-deux ou vingt-trois ans, proprement vêtue et gentiment coiffée. Si vous pensez qu'elle fut longue à se rendre au petit lit du fond où "le sien" dormait comme un pacha ! Vous vous doutez si elle le mangeait des yeux, et si elle buvait les paroles de la petite Sœur, qui lui disait qu'il allait bien ct que le docteur le trouvait mieux. Pauvre petite ouvrière ou employée de magasin, qui n'est libre qu'à cinq heures, et qui, toute la journée, a trépigné sur place, en regardant l'horloge ! Mais laissons-la à son bonheur et passons à d'autres chambres.

—Maladies des yeux.—Une chambrette où une demi-douzaine de bambins de trois ou quatre ans s'amusent sagement sous la surveillance d'une sœur et d'une jeune infirmière. Encore la même propreté, le même souci de l'hygiène, et puis des pansements sur les petits yeux malades. Sur un mot de badinage les uns baissent le nez, les autres sourient timidement. Bonjours, petits, nous allons plus loin.

Chirurgie.—Voilà qui est plus sérieux. La salle est grande et remplie de petits lits presque tous habités. Des bambins de trois à sept ans, qui nous regardent venir avec intérêt. On saisit tout de suite les cas les plus pathétiques ou les visages qui retiennent le

plus l'attention, espiègles ou jolis. Je m'approche d'un bonhomme de 5 ans qui montre le ciel de sa petite cuisse cassée et retenue en l'air par une corde prise au plafond. Il sourit avec assurance :

—J'ai monté dans l'échelle, proclame-t-il, avec l'orgueil d'un homme qui se propose bien de recommencer à la prochaine occasion.

Un autre bambin montre aussi sa petite jambe nue entourée de pansements ; la sœur me regarde d'un air significatif. Je m'informe au petit.

—Comment as-tu fait pour te faire ce bobo ?

—C'est les gros chars, répond-il. Il paraît, en effet, qu'un train a frappé un enfant, il y a quelques jours. D'un air apitoyé, la sœur touche la petite jambe au-dessus du genou et me dit entre ses dents :“ . . . couper ici, demain.”

J'ai demandé à retourner au grand air.

J'ai vu la chapelle, cependant, en passant ; elle est jolie et touchante comme tout, petite et proprette avec un bel Enfant-Jésus qui surmonte l'autel. Ce doit être charmant lorsque la petite colonie s'y rassemble et prie de toutes ses petites voix pour les papas et les mamans et pour les petits amis qui n'ont pu venir et sont restés dans leur chambre, les yeux bandés ou la jambe en l'air. Et que n'ai-je pas vu encore, toujours guidé par le portrait de mon ange gardien qui marchait à mes côtés dans sa large robe grise et sa cornette aérienne ?

J'ai vu les cuisines, les chambrettes à deux lits, un petit et un grand, dans lesquelles les mamans fortunées sont admises à passer la nuit, auprès du cher petit pensionnaire, les deux pharmacies, les deux salles d'opérations, avec leurs coûteux appareils de chirur-

gie... C'est même là que s'est exprimée enfin l'inquiétude vague qui montait en moi depuis quelques instants.

—Mais dites-moi donc, ma Sœur, je vois très bien les dépenses, mais voulez-vous me dire où vous prenez les revenus ?

La bonne Sœur a souri, puis elle m'a montré sans rien dire la statue de Saint Joseph...

Car de revenus proprement dits l'hôpital Sainte-Justine n'en a pas.

Né d'une charité ardente et dévouée, il se maintient vaille que vaille, par la charité. Des dames, des mères plutôt, pour leur donner le titre le plus beau qui puisse être décerné à une créature humaine, des mères en ont conçu la pensée, dirigé l'exécution, et lui continuent leur féconde sollicitude. Des bienfaiteurs se sont inscrits, et les petits prient pour eux dans les lits qu'ils ont fournis. Mais ce n'est pas assez. Les charges deviennent d'une année à l'autre plus lourdes, et, comme il est très clairement expliqué dans le dernier rapport de la trésorière, il faudra trouver quinze mille dollars, cette année, pour boucler le budget.

Et pas d'autres revenus que ceux de saint Joseph, aidé sans doute par la touchante martyre que fut sainte Justine. Rien que la charité, pour amortir les emprunts, pour payer le charbon, l'éclairage et les instruments de chirurgie, sans parler du reste.

La charité... la mienne, la vôtre, à vous qui lisez ces lignes rapides, trop rapides, et dont l'insuffisance me fait vraiment peine. On ne décrit pas certaines émotions ; j'adjure seulement ceux qui le peuvent d'aller voir, comme je l'ai fait, la salle des petits, celle des maladies de la peau, celle de la chirurgie. Qu'ils se

fassent montrer la gentille fillette qui est couchée toute pâle dans son lit, et qui a exigé qu'on couchât sa poupée à côté d'elle, qu'ils fassent connaissance avec les trois mioches qui ont la jambe en l'air, et celui qui n'a plus qu'une jambe et demie, à cinq ans ! Qu'ils réfléchissent en même temps que l'on manque d'espace pour en recevoir d'autres, aussi touchants, aussi malades, qu'on manque d'argent pour améliorer encore le sort de ceux qui ont eu la chance d'être admis, et je leur prédis, à tous ceux qui auront vu cela, qu'ils en sortiront plus riches. Plus riches d'une saine et profonde émotion, plus riches de tout l'argent qu'ils auront laissé, ou qu'ils enverront le lendemain, pour assurer davantage le bien-être et le prompt rétablissement de tous leurs petits amis souffrants de l'indispensable et précieux hôpital Sainte-Justine de Montréal.

BILLETS DU SOIR

(Publiés dans le "Devoir".)

AMITIÉS FRANÇAISES

10 nov. 1914

Les dons de tout genre ont commencé d'affluer à l'adresse indiquée par le Comité France-Amérique, et tout promet déjà que, dans un grand nombre de foyers français attristés par la grande calamité, des cœurs battront bientôt de reconnaissance envers les généreuses familles du Canada. Et ce sera là, si on y songe un peu, l'une des choses les plus touchantes qui se soient vues dans notre siècle.

Mais il n'est pas défendu de se dire que toute bonne action porte en soi sa récompense, et l'on peut prévoir dès maintenant que dans bien des cas, de précieuses relations d'amitié se noueront ainsi, par voie postale, entre bienfaiteurs et obligés.

Combien de nos braves familles, en effet, recevront cet hiver une gentille lettre de remerciements, venue tout droit du beau pays de France ! Et quel plaisir ému on éprouvera au foyer, à lire l'aimable missive et à y répondre. Car on y répondra, n'est-ce pas, et l'on ne laissera pas se perdre, par fausse timidité, une si belle occasion d'ajouter cette bonne amitié française, qui s'offrira délicatement, aux amitiés plus prochaines qui font déjà le charme de notre vie. Ah ! si l'on savait mieux ce que ces cœurs de France peuvent contenir d'exquise et sincère amitié, il n'est pas une famille de notre Canada français qui ne mettrait tout en œuvre pour entrer en relation, par le moyen cha-

ritable qui s'offre aujourd'hui, avec une " famille-sœur " du vieux pays de nos ancêtres. Et songe-t-on à l'intéressante correspondance qui pourrait s'échanger ainsi ? Je voudrais que, tout naturellement et sans prétendre au beau style, la mère de famille, ou sa jeune fille, donnât à sa lointaine correspondante, une brève description du village ou de la ferme, une nomenclature complète des membres de la famille, un rapport détaillé des projets du grand frère ou du dernier bon mot de la petite sœur, et qu'en retour l'amie française fut priée de fournir, elle aussi, des détails de sa vie, et si possible des photographies de sa famille et du pays qu'elle habite. Et ce qu'il ne sera pas nécessaire de se demander de part et d'autre et qui débordera tout spontanément dans ces lettres, ce seront ces sentiments élevés, ces pensées aimables et délicates, qui fleurissent comme roses en jardins au cœur et sous la plume des femmes des deux Frances...

Et qui sait où s'arrêteraient des relations engagées sous de si favorables auspices ? Il contient tant de solides vertus, le vieux foyer français, il repose sur de si respectables traditions, il a été façonné par tant de siècles profondément religieux, tant de générations patientes et industrieuses se sont succédé sous son toit antique, que nos propres foyers, également vertueux mais moins chargés d'années et d'une moins longue expérience, ne pourraient que gagner à s'en rapprocher, telle une jeune épouse aimant à retrouver sa mère et à la consulter sur les menus problèmes qui se posent à son foyer. Et puis, femmes de France et Canadiennes-françaises ont tellement même sang et même cœur qu'elles ne pour-

raient faire autrement que de s'aimer, fraternellement et profondément, si elles se connaissaient mieux.

A l'œuvre donc, charitables Canadiennes-françaises de la ville et de la campagne. Que de chacun de vos foyers parte un précieux colis, accompagné de votre adresse et d'un mot compatissant pour ceux qui souffrent et celles qui pleurent en France. Vous en serez récompensées, d'abord par l'intime satisfaction du devoir accompli, et plus tard, je vous le souhaite, par le bonheur rare d'avoir rencontré dans votre vie cette chose infiniment, douce, attirante et fidèle : une amitié française.

PIERRE L'ERMITE

---

13 nov. 1914.

J'ai vu entrer dans mon bureau le plus dangereux, à mon sens, de tous ces bons garçons qui sévissent dans notre rédaction. Je m'attendais à un coup de massue, et ça n'a pas raté.

—Eh ! dites donc, vous, l'homme de partout, qu'est-ce que vous attendez pour nous défiler vos souvenirs de voyage ? Fichez-moi tout de suite quelque chose sur Paris !

J'ai répondu comme les garçons de café, au temps où il y avait encore à Paris des cafés et des garçons : " Voilà ! voilà ! "

Et voilà, j'achevais de lire le dernier article de Pierre l'Ermite, qui est bien tourné, comme toujours et émouvant, comme souvent.

Peu importent le titre et la trame de son dernier article ; mais ne vous êtes-vous jamais demandé comment est l'homme et quelle physionomie se cache derrière ces lignes persévérantes, substantielles et nerveuses, qui font chaque semaine le tour du monde catholique ?

***

Le sacristain me dit : " Monsieur l'abbé est dans sa chambre, je vais vous y conduire ". Et j'enfilai à sa suite corridors et escaliers, dans une odeur d'encens refroidi.

Toc ! toc ! Une voix militaire et bien timbrée crie : " Entrez ! "

Pierre l'Ermite, ou plutôt M. l'abbé Edmond Loutil, vicaire à Saint-Pierre de Chaillot, est à sa table de travail. Il est de taille moyenne, et me regarde entrer d'un œil extrêmement vif et brillant ; sa tête carrée s'éclaire d'un sourire électrique. Et il est déjà debout, me serrant la main, puis allant, venant, parlant ; je n'ai qu'à écouter.

—Ah ! oui, c'est vous le jeune Canadien, comment allez-vous ? C'est vrai, je devais vous rencontrer hier à la conférence Paul Henry. Figurez-vous, j'ai oublié.

J'avais à faire du catéchisme, et puis ci et puis ça. Vous voyez ! J'ai oublié. Voilà comme je suis, moi !

Et il répète avec un regret poli : " Voilà comme je suis, moi, voilà comme je suis ! " tout en marchant vivement dans sa petite chambre encombrée de livres et d'images pieuses. Au pupitre, un crucifix blanc et noir au-dessus duquel est suspendu un portrait de Léon XIII à côté d'un autre de Pie X. Des dédicaces autographes des augustes pontifes barrent de noir le bas des deux précieuses photographies ; on devine que ces mots latins signifient : " A notre très cher fils Pierre l'Ermite...etc., etc."

Mais le sacristain frappe de nouveau à la porte :

—Monsieur l'abbé, il y a une dame au confessionnal.

—Bien, j'y vais, j'y vais. Veuillez m'excuser, cher monsieur et surtout, vous savez, revenez dimanche à la Conférence, nous y aurons le temps de causer et j'ai tant de choses à vous demander sur le Canada.

Et j'entends au loin, dans les corridors silencieux, son pas rapide et bref qui s'éloigne ; l'auteur de la " Grande Amie " et du " Mufflô " s'en va confesser une Castellane, ou une midinette, car il y a des deux dans la paroisse.

ALBERT DE MUN

17 nov. 1914.

C'est à Paris, en 1911, à la fin du Congrès national de l'Association Catholique de la Jeunesse Française, que j'ai vu pour la dernière fois le comte Albert de Mun, dont la mort vient d'attrister la France et l'univers catholique. Une grande assemblée avait lieu, par un dimanche après-midi, au manège Saint-Paul, sorte de grand édifice ressemblant à nos patinoires et servant ordinairement à des exercices d'équitation. Arrivé quelque peu en retard, je rencontrai à la porte un bon ami à moi, qui avait déposé son chapeau carré et épongeait sans relâche son visage en sueurs : " Vous ne pourrez jamais entrer là-dedans, me dit-il, la chaleur y est suffocante et c'est plein comme un œuf ! "

Peut-être, mais je n'ai pas encore rencontré l'obstacle, humain ou naturel, qui puisse empêcher un Canadien de passer, quand il en a envie. Un quart d'heure après, j'étais parvenu, à travers la foule, tout auprès de l'estrade.

Son Eminence le cardinal Amette y présidait, entouré du comte de Mun, de Gerlier, du chanoine Couget, du Dr Geo.-H. Baril, de Montréal, et de plusieurs autres. C'était au lendemain du discours vibrant que Baril avait prononcé, salle Wagram, et qui lui avait gagné tous les cœurs.

Mais le comte de Mun venait de se lever, salué d'acclamations. On voyait sa tête vigoureuse et belle,

que supportait un torse large, cambré militairement ; inconsciemment, on cherchait des yeux le casque et le sabre du cuirassier de Reischoffen.

Il prononça des phrases rythmées, que scandait un geste sobre et magnétique. Deux mille jeunes gens l'écoutaient : la France de demain ! Sous la chaleur intense, la plupart s'étaient mis sans façon en bras de chemise. Cela ne nuisait en rien à la force des applaudissements. A un moment donné, l'orateur promena son regard de lion sur toute la vaste assemblée, et d'un geste large, qui en embrassait tout le décor : " Je voudrais, dit-il, que dans cette salle immense qui nous rappelle un autre Jeu de Paume, vous juriez... " Mais il ne put achever sa phrase : ce rapprochement historique inattendu avait littéralement enlevé l'auditoire : une tempête déferlait dans laquelle on saisissait par rafales le cri : " Nous le jurons ! "

Albert de Mun, âgé alors d'environ soixante-dix ans, regardait avec émotion cette belle jeunesse si vibrante, si généreuse, si crânement française ; et lorsqu'il recommença de parler sa voix était devenue méconnaissable...

JULES LEMAITRE

20 nov. 1914.

Je n'ai jamais eu l'honneur d'être présenté au disert et délicieux écrivain dont les lettres françaises ont pleuré la perte en septembre dernier ; mais j'ai eu mieux que cela : il m'a salué. C'était, comme on voit, un homme sagace, et sachant apprécier à leur valeur, un air aimable et une physionomie sympathique...

Oui, un salut de Jules Lemaître ; j'ai rapporté cela dans ma giberne, comme d'autres rapportent d'Angleterre un M. G. quelconque, ou tout simplement d'Ottawa une petite jugerie tonique et reconstituante. Mais nous parlions " de, d'un... salut ", comme dirait Roxane...

Donc, il y avait ce soir-là, salle Wagram, une vaste assemblée royaliste que présidait Jules Lemaître. De sa " voix d'or " souple et prenante, il avait prononcé une allocution dont chaque pensée avait été saluée d'acclamations, et dont chaque syllabe était musicale et pure comme la note que touche légère la main d'une jeune harpiste. Daudet, Montesquieu, Saluces, champions prestigieux du royalisme, parlèrent aussi ; et la salle n'était plus qu'une éclatante rumeur que scandaient méthodiquement les voix des jeunes " Camelots du Roy ", dispersés dans toute la salle et répétant en cadence leurs : " Vive le roi !

Vive le roi !" que toute l'assemblée reprenait avec eux. C'était prestigieux et entraînant.

Mais la réunion prit fin et la foule envahit les couloirs de sortie. Bientôt, quelques groupes seulement demeurèrent en la salle, et les occupants de l'estrade se dirigèrent en causant vers la sortie. Au passage de Jules Lemaître, chacun se découvrait respectueusement. Je me trouvais seul, juste sur son chemin ; je pensai qu'il était bon qu'un Canadien mêlât son hommage à ceux qui s'inclinaient vers le grand Français. Jules Lemaître me regarda, sourit avec bienveillance, et souleva son chapeau à mon adresse.

Ne me raillez pas d'avoir recueilli précieusement ce simple geste en ma mémoire. Ces petites choses, sans doute, n'ont guère d'importance, mais, comme disait l'autre, " ça fait toujours plaisir d'en parler ! "

ARTHUR BUIES

30 nov. 1914.

Qu'y a-t-il donc dans ce nom bref, qu'on ne puisse le lire ou l'entendre sans que le parfum du terroir vous monte au cerveau, et vous impose le sourire ému que l'on a pour les gens ou les choses aimés jadis et qui ne reviendront pas ? Ah ! c'est qu'en lui longtemps toute la race s'est regardé vivre et penser ; qu'elle a reconnu avec complaisance sa propre voix dans le rire franc qui s'échappait de cette poitrine vibrante ; c'est que nul n'a été plus que lui intensément canadien, amant du sol, et de la forêt, âme grande et cœur tendre, tout imprégné de la sève un peu âcre de notre terroir, et l'exprimant au dehors en phrases émues ou en rires larges qui retentissaient au cœur de la race entière. Plus que tout autre, peut-être, il a été pour nous.

> Le porte-voix en quelque sorte officiel,
> Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel.

Pour que son nom se gravât plus profondément dans notre mémoire, il l'a attaché par le souvenir à toutes les parties de notre pays : Québec, Montréal, Ottawa, font assaut d'anecdotes locales sur son compte, le Lac Saint-Jean garde son nom inscrit dans toutes ses baies, dans toute son ambiance vaste, large et un peu monotone, qu'il a si intimement com-

prise et si éloquemment décrite ; le Saguenay le rappelle par tous ses abîmes et par tout son évident cataclysme préhistorique ; l'Outaouais supérieur l'a vu passer, et la "Province de Québec" tout entière a défilé sous sa plume attentive et affectueuse...

Avez-vous vu Québec, par une mate après-midi d'hiver ? Je passais un jour dans la rue Saint-Jean, remplie des promeneurs nombreux qu'on y rencontre à cette heure. Un seul côté de la rue, cependant, était ainsi peuplé ; personne sur l'autre trottoir, bordant l'espace vide et morne du marché Montclam. Ai-je dit personne ? J'y remarquais un passant unique grand, sec, mince, marchant à grands pas, la tête droite, l'œil vif, le nez au vent. Il s'arrêta tout net, à un moment, bien qu'aucun motif extérieur ne semblât justifier cet arrêt brusque dans sa promenade ; et je regardais distraitement cette haute silhouette, et cet œil qui semblait voir au loin, très loin...

—Sais-tu quel est cet homme ? me dit mon compagnon de promenade ; c'est Arthur Buies.

Pourquoi ce simple nom me remplit-il d'émotion ? je fus tenté de traverser la rue, de me réclamer hardiment d'une connaissance commune, de lui parler, de l'écouter... Mais la timidité me retint : "Une autre fois, me dis-je, plus tard... "

Plus tard ! On apprit qu'il était mort, deux mois après. Ulric Barthe écrivit que son cerceuil lui avait paru bien étroit pour tant de pensée. C'était le premier hommage de la postérité, charitable aux erreurs regrettées ; ce ne devait pas être le dernier...

A PROPOS DE POMMES

3 déc. 1914.

Il se tient en ce moment, quelque part dans la province, un appétissant congrès, un congrès de "grosses légumes", si j'ose dire, car le *Devoir* y a délégué l'un de ses plus substantiels représentants. On y parle, parait-il, carrottes, navets et blé-d'inde lessivé, ô délices nationales ! On y cause fruits aussi, si j'en crois la rumeur, car une dépêche spéciale, qui a été interceptée par le Rainbow et a fini par m'atteindre via la Tour Eiffel et l'échevin Ward, m'annonce en toutes lettres qu'on a baptisé hier une variété nouvelle de pommes, laquelle sera désormais connue des gourmets sous le nom de ROBERVAL.

"Ah ! chouette !" s'écrierait Gavroche, voilà une pomme qui s'appelle comme une poire !" A quoi je répondrais avec sévérité que l'appellation parisienne de "poire" n'a pas cours en notre libre Canada dans le sens désagréable qu'on y attache à Paris, et qui de toute façon, pour ne pas dire "any way" je suis aujourd'hui d'humeur assez égale pour me soumettre sans colère aux plus violentes épithètes, du moment qu'on ne m'appellera pas : "échevin". Car, dirait M. D.-A. Larichesse, "il y a un boutte à l'étrivation !"

Mais revenons à nos pépins. Je salue l'avènement de la pomme Roberval ; elle est née, me dit-on, des

amours de la durable Greening et de l'incomparable Fameuse. Si jeune et déjà bilingue ! Hé ! là-bas, le Congrès ! Envoyez-en de ma part une boîte au juge Lennox, et qu'elle lui reste sur l'estomac, la brave pomme, jusqu'à la quatrième, que dis-je, jusqu'à la " fifth " génération !

JEUNE HOMME !

12 déc. 1914.

On criait cela un peu tout le temps, dans la grande salle de rédaction aux identiques pupitres alignés par trois de front ; le bruit lent des presses rotatives grondait sourdement au loin, sous les planchers, la neige tombait dehors sur l'édifice en briques qui contenait les machines motrices, et la lumière mate du matin d'hiver éclairait les reporters au dos courbé sur la copie. Un feuillet voltigeait, et une voix grondait : " Jeune homme ! "

" Jeune homme " se levait du rebord de fenêtre qui recevait pour l'instant son corps mince de gringalet ; il avait bien dix ans ou même onze, et il devait porter un nom chrétien ; mais je crois bien qu'il ignorait l'un et l'autre. Un bref pantalon pendait sur ses pattes grêles, et ce qu'il les tricotait, entre prote et rédacteur ! à peine arrivait-il au pupitre du grand Desgagné, tout au fond, que la voix jeune de Donat Fortin criait : " Jeune homme ! " Puis c'était Uldéric ou bien Marcel Lavoie ; que d'hommes d'avenir en ce temps-là, à l'*Action Sociale,* sans parler de ceux de la " haute rédaction ! "

" Jeune homme " errait de l'un à l'autre avec philosophie. Il avait une bonne figure d'enfant souffreteux mais bien né ; et son œil droit regardait du côté de la citadelle, tandis que l'autre surveillait négligemment les battures de Beauport. Et il mangeait

tout le temps ! Il arrivait le matin avec des provisions pour une famille ; à trois heures, les vivres manquaient...

Grandeur et décadence des messagers de rédaction ! Je le trouvai l'année suivante rue Saint-Joseph, des journaux sous le bras. Il criait comme un sifflet : "*S'leil ! C'tion S'ciale !*" Je l'interpellai à l'improviste : "Jeune homme !" et il pivota sur ses talons me reconnaissant avec allégresse. J'ai toujours su m'attacher les petites bêtes... "Mais qu'est-ce que tu fiches ici ? lui demandai-je du fond de mon capot de chat ; veux-tu bien monter te chauffer à la salle de rédaction !"

Il eut un sourire appréciateur de mon amicale brusquerie, et ses yeux inspectaient en même temps les hauteurs de Lévis et le Parc Victoria.

—Bien des rédacteurs sont partis pour le *Devoir* m'apprit-il avec mystère ; je m'attends qu'ils vont me faire demander d'un jour à l'autre ; alors j'ai résigné et je vends des journaux en attendant.

Je sautai dans mon tramway pendant que mon ami "Jeune homme" s'éloignait joyeusement, plus riches de dix sous, et criant toujours, de sa voix claire, dans le froid blafard du soir d'hiver québecois : "*S'leil ! C'tion S'ciale !*"

Je l'ai cherché en vain l'autre jour, à Québec. Il doit être devenu député.

“WESTERN SPIRIT”

---

16 déc. 1914.

Je demande pardon avec une égale humilité à la Ligue de Tempérance et à celle des Droits du Français pour ce titre suspect. Et je m’empresse d’expliquer à la première que ces deux mots ne désignent aucun breuvage illicite, aucune suspecte distillation du grand air enivrant des prairies ; quant à la seconde, je la supplie de me fournir au plus tôt une traduction adéquate de ce terme, les mots : “ Esprit de l’ouest ” en rendant mal la subtile signification.

C’est donc pour vous dire que j’étais échoué depuis deux jours à Edmonton, après une course interminable, dans un train qui n’en finissait plus de traverser des prairies toujours jaunes, toujours pareilles et toujours infinies. Et dans cette ville plate, aux rues larges comme des champs et pavées d’asphalte *ad infinitum*, je respirais avec joie le souffle vaste et vivifiant des prairies, me demandant incidemment avec une ironique inquiétude : “ Eh bien ! Est-ce que je commence à avoir le “ western spirit ? ” Mais j’étais obligé de m’avouer que je me sentais encore déplorablement “ eastern ” et arriéré : je ne possédais pas encore la moindre automobile, je n’avais pas acheté la plus petite “ subdivision, ” et je n’avais d’“ option ” sur aucun des grands hôtels de la ville. Pis que cela, je ne comprenais rien de rien aux “ caveat,” etc., dont s’ornait abondamment la conversation de mes nouveaux amis. Et je n’étais pas en-

core convaincu dans mon âme que j'habitais présentement la plus grande et la plus belle ville de l'univers. Preuve éclatante que je manquais totalement de " western spirit. "

C'est en réfléchissant à cette humiliante lacune dans mon organisation cérébrale que j'entrai machinalement dans une très moderne boutique de coiffeur, pour ne pas dire une " barber shop. "

—Hair cut, sir ?

—Si vous voulez, jeune figaro ; j'ai dans la chevelure du charbon du C. P. R., de la poussière de Toronto, du sable de Fort-William et de la boue de Winnipeg...

—Shampoo, sir ?

—Pourquoi pas ?

Et ainsi de suite, pendant plus d'une demi-heure ; certes, visage rasé et massé, coupe et lavage des cheveux, lotion d'eau de quinine, j'en avais bien pour soixante-quinze sous, tarif québecois, et j'aboulai un billet de deux dollars à la jeune Albertaine qui souriait à la caisse.

Elle me remit trente-cinq sous.

Trente-cinq sous.

Sur deux piastres.

—Mais pardon, protestai-je en un anglais poli autant qu'inquiet, c'est deux dollars que je vous ai donnés...

—Yes sir, me répondit-on, it's all right, voyez le compte, un dollar soixante-cinq ! !

Je sortis de là la jambe tremblante et le front humide ; et dans l'avenue Jasper la brise des prairies se jouait dans ma chevelure parfumée par Pinaud...

—Eh bien, mon vieux, me demandais-je en m'en allant, commences-tu à l'avoir, maintenant, le " western spirit ? "

APRÈS LE VOYAGE

---

5 janv. 1915.

Que voulez-vous que j'écrive, ô prote insatiable qui me demandez en arrivant ces lignes italiques ? Mais j'avais oublié jusqu'à l'existence même des journaux de la métropole, moi, dans le voyage de rêve que je viens de faire au foyer paternel, auréolé de distances et de précieux souvenirs. " J'ai revu mon village et trouvé la maison ; " la neige recouvrait, épaisse, les routes chères à ma mémoire, et la carriole fut conduite par un cocher habile qui n'était pas né lorsque son père me ramenait ainsi, jadis, à mes premiers retours du collège. Et j'ai retrouvé le geste avec lequel il faut ouvrir la porte sacrée derrière laquelle sont réunies et concentrées certaines des choses les plus chères qui soient dans ma vie.

J'ai connu la joie grave de la grand'messe au vieux temple, où les chantres n'ont pas changé d'un demiton. Mon ami Joseph, à qui je garde une amitié qu'il me rend bien, entonne toujours les antiennes en tourmentant sa moustache de la main droite, pour augmenter le volume de sa voix. Feu son père, il y a vingt ans, était maître-chantre aussi, au " chœur d'en bas ," à l'autel ; mais il boitait, le brave homme, et se haussait de toute sa jambe la plus longue, aux notes élevées pour retomber, tout raccourci, sur sa courte jambe, lorsque le Kyrie descendait dans les notes basses. Brave père " Tophile ! " Il " remon-

tait " chez lui en clopinant, après la messe, en compagnie de son estimable collègue, M. Parent, propre frère de notre grand écrivain Etienne Parent, et qui lui ressemblait comme seuls deux frères se peuvent ressembler. Que les deux vieux maîtres-chantres reposent en paix ; le fils du premier chante les mêmes mots avec la même voix, au même banc, ce matin et le fils du second a fait tantôt la quête pour la première fois depuis qu'il est marguillier en charge. On ne meurt pas, dans nos chrétiennes campagnes ; on se range un peu pour faire place aux enfants, en les attendant...

Mais voilà de bien graves propos, pour ce temps de réjouissances. C'est votre faute, ô prote entêté qui avez le cœur de demander de la copie à un homme qui reposait encore il y a une heure, dans les bras du C.P.R. en bénissant Pullmann d'avoir inventé les " lower berths " et les vieux nègres à petits balais : " Qui brossent, brossent, brossent, qui brossent jour et nuit," soit dit avec toutes mes excuses à Botrel et mes plus catégoriques explications à nos bonnes Ligues de tempérance qui n'ont pas de raisons d'être bien tendres pour les gens qui " brossent " tant que cela dans le temps des Fêtes. Mais il s'agit d'un vieux nègre à barbe blanche ; soyez indulgents, messieurs, pour " la brosse de l'oncle Tom."

PROPOS IMMOBILIERS

1er fév. 1915.

L'immeuble a bougé, on le sent à plusieurs signes qui sont dans l'air. L'enquête qui se poursuit actuellement, quant à une opération projetée de nos Pères conscrits, a réveillé l'essence un peu assoupie de la fièvre spéculatrice. Ce matin même, jour premier du bon mois de février, certain tramway venant d'Hochelaga résonnait particulièrement de la conversation très "chiffré" de deux ou trois experts à la forte corpulence.

Ils étaient trois gros messieurs, qui s'en allaient à l'enquête en causant "options", pieds de front, hypothèques et gros profits. Aigus et roublards, leurs yeux de financiers de village brillaient comme des diamants de cent piastres, et les millions dont ils parlaient négligemment faisaient frémir ma bourse de journaliste. Et je pensais à une autre scène à base... immobilière celle-là aussi, dont le souvenir ne manque jamais de m'amuser.

Figurez-vous un flanc de montagne abrupte et boisé dans un coin rocailleux des montagnes Rocheuses. De l'édifice ad hoc où se trouvent les cabines de bains; je viens de m'avancer, tout prêt, au bord de la célèbre source sulfureuse, et d'un brave mouvement je me suis lancé jusqu'au cou dans cette eau mystérieuse dont la chaleur, maintenant, m'enveloppe délicieusement. La main au câble, je me repose ensuite en exa-

minant mes compagnons de baignade. Des bruits et des rires flottent sur la ronde piscine, et les plongeons se succèdent dans une joie bruyante. Au fond, cependant, deux gentlemen à tête rousse—trente ans et quarante-cinq—sont occupés à un grave dialogue. Le menton à peine leur sort de l'eau, ils ont l'épaule appuyée à la paroi mousseuse et l'on devine sous cinq pieds d'eau des jambes négligemment croisées ; l'attitude classique du brillant causeur s'adossant, dans un salon, à une élégante cheminée. " No place like home ", ont-ils l'air de dire, malgré leur chevelure plaquée aux tempes par un récent plongeon, et leurs moustaches rousses d'Ecossais trempées d'eau sulfureuse. Mais quel vaste problème peut ainsi les absorber sous deux mètres d'eau ? Je m'essuie l'oreille et j'écoute : c'est le plus jeune qui parle. Son grand nez mouillé s'agite triomphalement à deux pouces au-dessus de sa fin dernière ; et avec un rire content, il raconte :

—I bought a corner for five hundred dollars, and sold it, two months after, for three thousand !

Ils faisaient de l'immeuble ! Dans six pieds d'eau ! Je roulai, découragé, au fond du soufre, pardon, au fond du gouffre de cinq pieds, où je flottais pendemment. Qu'est-ce qui aurait pu empêcher ces deux clients-là, s'ils m'avaient reconnu, de me demander une " option " sur le Mont-Royal ?

DOUZE MOIS

---

23 avril 1915.

Un homme a passé, ce matin, au Palais de Justice. Pauvre diable ! Suivi de près par un constable, il a monté furtivement dans la boîte aux témoins où il est apparu hâve, chétif, malingre, mal vêtu, mal rasé, mal fichu. Il avait une petite tête ronde, le nez rond et des yeux ronds toujours en mouvement : une manière de souris humaine.

Ecrasé d'avance par le témoignage du policier qui l'avait précédé, il a tout de même défendu sa peau machinalement. " Je passais sur la rue, à trois heures du matin, lorsque le policeman m'a pris à la gorge ; je me suis sauvé, il a couru après moi dans la rue X puis dans la rue Z... "

Malgré lui, le pauvre hère ne peut se défendre d'une certaine joie à l'idée de la bonne course qu'il a fait prendre au policier ; il n'en finit plus de citer des noms de rues...

Assez. Il retourne vivement dans le parc aux prisonniers, là-bas, tout en face du juge, qui lui parle par-dessus l'auditoire.

—Avez-vous quelque chose à dire avant que sentence soit passée ?

Il marmotte à mi-voix, avec une assurance qui se maintient à grand'peine :

—C'est tout ce que j'ai à dire.

Puis il attend la sentence avec une visible anxiété,

face au juge, à l'autre bout de la salle. Il se tient droit, l'œil fixe, paupière battante, et sa main bat nerveusement la barre d'appui.

On entend deux mots laconiques :

—Douze mois.

Et le bonhomme a disparu, comme un diable dans sa boîte, l'épaule tombante et le pas furtif. Il est puni, une année passera avant qu'il se retrouve sur le pavé. Que fera-t-il alors ? J'entends bien qu'on lui donnera à manger dans ce cachot ; mais l'âme ? Quelqu'un lui parlera-t-il de sa mère, d'un Sauveur et d'une éternité ? Existe-t-il une œuvre qui lui aidera à devenir honnête homme, au sortir de la prison ? Sera-t-il alors encouragé et soutenu selon sa faiblesse et la force des anciennes habitudes ? Nous sommes, c'est visible, parfaitement organisés pour le punir. Le sommes-nous aussi bien pour le corriger et le réhabiliter ?

Pauvre diable de Canadien-français comme vous et moi, à qui un compatriote a dit aujourd'hui, presque sans le regarder : " Douze mois !... "

———

LE VOYAGE DE L'EAU

———

27 avril 1915.

Le beau temps qu'il faisait, hier matin, au milieu du fleuve !

Car j'ai fait cette découverte : il y a un fleuve à Montréal, un grand fleuve qui passe devant la ville, mais comme c'est plus loin que la rue Craig, vous pensez bien que personne ne descend jusque-là. . . .

Pourtant, quand on y pense, s'il est vrai que nous sommes à Montréal, il faut bien admettre que le fleuve Saint-Laurent est là. On peut même dire qu'il est un peu là ! Mais qui est-ce que ça intéresse, à part les commissaires du Havre et M. le gouverneur de l'Ile Sainte-Hélène ?

Et, re-pourtant, que le soleil faisait joli dans les petites vagues, hier matin, au beau milieu du pont Victoria qui traverse d'une rive à l'autre, sans se décourager, un mille et un huitième de belle eau claire, marqueur en main !

Les hommes ont fait des rues d'asphalte et de pavé, dans lesquelles il s'agitent et courent à leurs petites affaires ; mais Dieu, dont les affaires sont fort étendues et peu pressées, s'est fait de grandes rues majestueuses et mouvantes, qui reflètent son soleil, que c'en est beau à crier, ou à chanter. Et parmi toutes les rues qu'il s'est ainsi tracées, il n'en est pas de plus vaste, il n'en est pas de plus noble, que celle que nous voyons lentement passer, devant notre grand mont,

où les pauvres sauvages, avant nous, le regardaient aussi, avec plus d'attention et de respect que nos cœurs agités n'en sauraient contenir.

J'ai reconnu les Eaux qui passaient au soleil. Elles viennent de la grande mer douce qu'on met trois jours à traverser, là-bas, plus loin que la grande cataracte éternelle qui gronde si furieusement de n'être pas plus large, pour tant d'eau qu'elle doit déverser.

Puis l'eau se calme, et s'en vient ici, où elle passe lentement, dédaigneuse de nos petites personnes, de nos mesquins soucis et de nos petites fortunes. Que lui font nos préoccupations infimes et troubles ? Elle arrive de l'infini et elle y retourne, réflétant le ciel chemin faisant. Ils la verront passer à Kébec, ils la verront de plus en plus majestueuse, se perdre vers la ligne bleue où l'on voit l'Anticosti, tout près du terme infini de son voyage.

Notre âme devrait être semblable à l'Eau...

LA PASSAGÈRE

30 avril 1915.

Pourquoi ne dit-on pas : " Bête comme un tramway ? " Qu'y a-t-il de plus bête, en effet, qu'un tramway ? Ça vient on ne sait d'où, ça va où ça peut et ça s'arrête bêtement à tous les coins de rue, sans jamais changer de visage, sans prendre seulement la peine de regarder si ça se trouve à Saint-Henri, à Hochelaga, ou à Saint-Enfant-Jésus du Mile-End. Toutes les rues leur sont bonnes, et toutes les saisons. Et toutes les populations aussi : du tramway de la rue Saint-Laurent, délivrez-nous Seigneur !

Pourtant...

Pourtant, il en est un dans lequel il s'est passé quelque chose, l'autre jour, un tramway de la ligne Amherst-Dufferin pour ne pas la nommer. Au fait, qu'est devenu le classique " To Fulford-Saint-Denis " d'il y a quinze ans ? Mais où vont les " petits chars " d'antan ?

Je disais qu'il s'était passé quelque chose, dans le tramway Amherst, l'autre jour. Il était plein, ce tramway, comme c'est son devoir ; pleins de braves gens, ouvriers ou employés ; on y voyait des paquets, des vêtements de travail, et de grosses mains sur des petites chaudières. Et l'on jasait, un peu partout.

Mais l'on jasait avec précaution, et d'un ton poli et retenu. Si quelqu'un avait lâché un gros mot, je crois qu'on l'aurait passé par la fenêtre, fermement, mais sans bruit.

Voyez-vous, il y avait à bord une Passagère...

On pourrait bien dire qu'elle était la seule passagère, car malgré que tous les bancs fussent occupés, elle aurait pu s'avancer au hasard et s'asseoir à son gré et selon son bon plaisir. Ce n'était pas une passagère ordinaire ; je pense bien que c'était une reine.

C'était une toute petite reine pas plus haute que ça, et qui avait bien six ans d'âge, et quelques mois. Elle était plantée tout droit sur ses petites jambes, non loin de la porte, et sa grande sœur vêtue de noir, la tenait par la main. La petite avait un gentil minois rond et frais et se tenait les yeux sagement baissés ; on voyait qu'elle était heureuse et grave, et qu'elle écoutait des choses que nous n'entendions pas. Elle avait une belle robe blanche et un grand voile qui l'enveloppait comme un nuage ; c'était une toute petite Montréalaise de six ans qui avait fait ce matin-là sa Première Communion.

La grande sœur fit un signe et le tramway s'arrêta, pour laisser descendre sa Passagère ; je crois qu'il s'arrêta moins rudement qu'à l'ordinaire. Et il était déjà rendu à deux rues plus loin que les autres voyageurs n'avaient pas encore recommencée à parler, et qu'ils tournaient toujours la tête tant qu'ils pouvaient pour apercevoir encore la petite tête heureuse et douce, et les petits bas noirs qui trottinaient bravement sous la belle robe blanche.

....

Seigneur, lorsqu'elle sera devenu grande, celui qui la conduira un jour à votre autel, émue et heureuse sous son second voile blanc, qu'il soit sobre, et bon chrétien !

LE “LUSITANIA”

8 mai 1915

Après qu’on a traversé la plus grande partie de l’Atlantique, on éprouve je ne sais quel soulagement rétrospectif qui s’adresse, avec une sorte de rancune puérile, à l’interminable route houleuse et venteuse qu’il a fallu parcourir, par misérables petites enjambées quotidiennes marquées sur la carte marine d’un trait de plume ou d’un petit drapeau. On respire plus à l’aise et avec plus de sécurité. Et l’œil inspecte avec moins d’ennui la ligne monotone et circulaire de l’horizon.

Il peut arriver que l’on s’approche de nuit des côtes anglaises, et dans ce cas, l’avant-midi apportera d’intéressantes surprises. On verra grandir un point vague surveillé avec une sorte de gourmandise par des centaines d’yeux privés depuis une semaine au moins de la moindre variété. Et l’heure de midi verra peut-être le navire échanger des signaux avec une sorte de phare situé tout au bout d’une presqu’île, dont la base disparaît dans une brume épaisse qui apparaît d’une bizarre et muette solennité à l’œil du voyageur novice. C’est Land’s End, pointe extrême de la terre d’Angleterre, d’où le télégraphe annoncera à l’Europe notre arrivée prochaine. Mais cette tache de rochers et de verdure disparaît bientôt et l’on se retrouve de nouveau entre le ciel et l’eau ; toutefois ce n’est plus la même chose ; on “sent” derrière soi l’Angleterre, et devant, la France ! On est dans la Manche, et quel-

le différence avec l'angoissant isolement des jours précédents ! La brume légère qui flotte sur l'eau se déchire çà et là avec lenteur et laisse apercevoir la chose intéressante par excellence : un autre navire. La mer en est toute parsemée ; pas de quart d'heure où l'on ne rencontre, à quelque tiers de mille, quelque noir et lent charbonnier, laissant traîner au vent un long panache noir et s'avançant avec une tenace lenteur. D'autres les rencontrent, ou nous dépassent nous-mêmes, mystérieux et affairés. On éprouve une impression bizarre. Visiblement, tous ces noirs vaisseaux, répandus à n'en plus finir sur les vastes eaux, vont au même point de la carte, ou en reviennent. On devine et l'on suppute une activité commerciale intense, presque inconcevable. Quel est donc l'aimant caché et infiniment puissant qui attire tous ces fantômes, et qui les envoie, par ces routes humides, aux quatre coins du monde ? Nécessairement, il s'agit d'une île. Mais quelle énorme puissance, quelle formidable activité semble indiquer ce va-et-vient incessant de passants qui vont au bout du monde ou qui en reviennent !

Une chose inouïe s'est cependant produite hier. Devant le plus grand et le plus beau, peut-être, des palais qui fréquentent les artères infinies de l'humide univers, une sorte de reptile a sournoisement levé la tête au-dessus des vagues. Puis le grand lévrier blessé s'est couché sur le flanc avant que de disparaître tragiquement. Et les solennels passants de la route mouvante se sont empressés à recueillir des humains éperdus, tandis qu'à l'horizon, la terre d'Angle se perdait comme depuis les siècles des siècles, dans ses étranges et solennels brouillards...

VILLE-MARIE

---

19 mai 1915.

La passé n'est pas mort, il est présent, il nous entoure, il nous imprègne de son parfum vieillot et persistant, dont les bouffées inattendues nous surprennent à chaque détour de la route.

Le passé n'est pas mort. Lorsqu'on entre dans la rotonde immense qui renferme la bibliothèque du Parlement, à Ottawa, on commence par éprouver un certain embarras devant l'encombrement évident du local, trop restreint encore pour ses hôtes silencieux et innombrables. Puis l'œil découvre dans ces amas divers un ordre et une méthode qui ne lui étaient pas apparus tout d'abord. Et l'on se dirige à pas lents dans l'intéressant labyrinthe, cueillant de-ci, de-là, un titre, un nom d'auteur, ou une page instructive ou bien rythmée.

Vers le centre de la vaste pièce se trouve, sur une pile de vieux livres, un grand dictionnaire à la couverture vétuste et jaunie par le temps. C'est le Dictionnaire de la France, de ses provinces et de ses colonies. L'ouvrage date de 1735. Extérieurement, il accuse une savoureuse antiquité ; sous la protection d'un carton séculaire et solide, le livre présente tout d'abord une première page enluminée d'un gros titre en lettres rouges gravées sur bois ; et le papier de l'ancien temps craque bruyamment à mesure que l'on tourne les pages.

Tout à la fin du troisième volume, dans la division des " colonies," on trouve le mot : " Montréal " avec une assez longue étude sur cette " ville importante de notre colonie du Canada. C'est une ville de deux cents feux, y est-il dit ; elle est fortifiée par une bonne palissade qui la défend des insultes des Iroquois. Elle est importante par le commerce des pelleteries, qu'on y fait avec les Sauvages, qui s'y rendent deux fois par année, en parcourant de grandes distances. Lorsqu'ils sont ainsi réunis par milliers aux portes de la ville, on éprouve beaucoup de difficultés à maintenir le bon ordre dans celle-ci, à cause qu'il se trouve toujours des personnes sans aveu pour leur vendre de l'eau-de-vie... La ville est située au bord de la rivière de Saint-Laurent, au pied du Mont-Royal..."

Cela fut écrit en 1735, près d'un siècle après la fondation de Ville-Marie, qui date du 18 mai 1642. Quels progrès incroyables depuis ce temps-là !

Et comme la vie devait être monotone, à une époque où l'on ne pouvait seulement pas aller se promener en automobile sur la Montagne !

PRZEMYSLKOFF OU PRZEMYSLBERG

21 mai 1915.

Il est bien certain que l'Italie va sauter tantôt dans la poêle à frire, et que Przemysl, par ailleurs, retrouve sur les bulletins un regain agaçant de publicité. Mais si nous parlions d'autre chose ? Justement, j'ai vu hier au Monument des douzaines de petits enfants dont les mères sont pensives et dont les papas se manœuvrent là-bas, comme ils peuvent, sous les balles sifflantes. J'en ai rapporté une obsession, une mauvaise humeur, une digestion détestable. Pour Dieu, parlons d'autre chose. Il sera toujours temps, demain, d'apprendre la chute nouvelle de Przemysl. En voilà, tout de même, une dévergondée ! Du jour au lendemain elle change, comme disent nos braves gens, " d'allégéance ".

On assure que dans cette ville dont le nom donne le catarrhe et évoque les agréments subtils du rhume des foins, les habitants sont devenus tellement ahuris à force d'être assiégés par les Huns... et par les autres, qu'ils en sont réduits à se demander chaque matin s'ils Slavent ou s'ils ne se nettoient pas ce jour-là. C'est ce qui leur donne avec le roi Cyrus cette parenté étroite dont parle le Koran. Parfaitement, les Przemyslkooff, *si russes* ils sont encore...

A moins qu'ils n'aient cédé aux obus de 420 et que leur " belle localité d'ordinaire si paisible," comme disent nos grands confrères, n'ait ouvert ses portes

au x Autres chiens, faisant par là des malheureux habitants des Przemyslberg, au lieu des honnêtes Przemyslkoff qu'ils étaient avant, ce qui est certainement... teutonnant autant que contrariant pour les journaux et pour les rares personnes qui lisent autre chose que nos spirituels billets.

Mais nous tenons à établir la véracité inattaquable de ce que nous avons élégamment énoncé tout-à-l'heure sur la parenté étroite qui unit les... la barbe ! nous ne savons plus si ça commence par un x ou par un courant d'air dans le nez. Mais finissons-en, sous peine de ramollissement final.

Tant pis, ça apprendra au prote à exiger des billets nocturnes d'un homme qui tombe de sommeil. Mais méditons, sous une forme améliorée, la vieille *scie... russe.*

Répétons pour mémoire que les habitants de Przemysl sont tous frères de Cyrus, pour le moment, Et comment pourrait-il en être autrement, ils sont si Russes ! Et six Russes, n'est-ce pas, c'est six Slaves, Et s'ils se lavent, c'est qu'ils se nettoient...

Et si ce n'est toi, a dit le fabuliste, c'est donc ton frère ; donc...

Et puis, ma foi, tant pis pour le prote !

PLAISIRS D'ÉTÉ

J'ai l'intention, m'a dit mon ami d'occasion, de faire mettre sur ma carte le titre " d'inspecteur international des parcs d'amusements idiots." J'en ai vu, en effet, de toutes les couleurs et dans bien des pays, et je commence à trouver qu'ils sont comme les gouvernements : plus ça change.... J'ai vu Luna-Park à Coney-Island et j'ai vu Luna-Park, à la Porte-Maillot, à Paris. J'ai conservé un mauvais souvenir de ce dernier endroit ; au moment précis où un courant d'air souterrain menaçait les rubans d'une jeune Parisienne, un autre souffle aussi inattendu que malveillant vient m'enlever à la fois mon chapeau-panama et l'attention profonde que j'accordais à la stratégie défensive de la jeune personne. Mais oublions ce contrariant incident, et passons à Londres. On dit que tous les chemins mènent à Rome : espérons, pourtant, que Guillaume II ne sera pas plus chanceux avec cette capitale qu'avec les autres. Mais pour revenir à Londres, je crois que tous les autobus y mènent au grand " White City " qui se trouve aux limites extrêmes de la plus formidable des agglomérations humaines. De toutes façons je m'y suis rendu un jour absolument sans le vouloir et sans le savoir. Errant depuis deux jours dans la capitale anglaise, je m'étais promis le rare plaisir d'une randonnée au hasard dans l'un quelconque des difformes et rapides autobus qui sillonnent la ville en tous sens. Southampton Row, tout près des bureaux de

la province de Québec, je montai au hasard sur la haute impériale du premier véhicule public qui se présenta. " Tuppence a' penny, sir ! " Ça va, voici les cinq sous, et menez-moi jusqu'au bout du truc, comme on dit à Paris. Et vogue la fortune de César ès direction inconnue. Je retrouverai toujours les morceaux, comme disait le cultivateur qui voyait dégringoler en bas d'un côté sa charge de bois et son petit bœuf.

Au bout d'une heure, la grosse bête mécanique avançait toujours et semblait en avoir pour jusqu'au lendemain matin ; il était bien sept heures du soir. On finit par atteindre, tout de même, les confins de la ville, et je reconnus au loin les dômes et les minarets de cette blanche cité du plaisir, que j'avais déjà remarquée la veille, en arrivant par le train de Bristol. " Y a du bon, me dis-je, on va aller aux petites vues et dans le " Scenic."

Qui fut dit fut fait, continua mon ami, et je donnerais bien trois secondes de mon existence pour retrouver l'argent que j'ai dépensé ce soir-là. A minuit, il fallut revenir par le " Tube " souterrain, qui sillonne Londres en tous sens ; mais j'étais à deux lieues de mon hôtel ; et j'avais tant marché que je me sentais éreinté et affamé.

—Bah ! ai-je interrompu, c'est là le revers de la médaille des beaux voyageurs ; d'ailleurs vous m'en avez assez dit pour mon billet du soir ; je vous remercie, et j'ai bien l'honneur de vous le souhaiter bon. . .

—Le bon quoi ? demanda mon anonyme ami.

—Le bon soir, quoi ! Et quand au reste de vos expériences inter " shoot the chutes " nous en reparlerons une autre fois.

MAGIC-CITY

20 mai 1915.

—Diable c'est plutôt long, ce parcours souterrain, me dit l'autre jour mon ami, l'Inspecteur international des parcs d'amusements, que j'avais rencontré au moment où il montait dans une embarcation sans gouvernail et sans rames qui nous entraîna bientôt tous deux dans un labyrinthe aussi sombre et presque aussi long que la phrase élégante que nous traçons présentement. C'est long, continua-t-il, mais tout est relatif en ce monde et j'ai idée que les deux tourtereaux qui occupent le siège en arrière de nous ne se plaindront pas de l'étendue du trajet. Mais voici le petit train des montagnes-russes, autrement dit " Scenic railway " qui nous passe sur la tête, dans un grondement de tonnerre mêlé des cris effrayés des fillettes qui s'y trouvent. Cela me rappelle, continua mon ami, un bon souvenir de Magic-City, prononcé Magique-Citi par les Parisiens. Lorsqu'on inaugura cette " ville -magique " le succès fut si grand que l'écho en retentit jusque dans " revue " de café-concert, ou music-hall, pour parler parisien.

C'était à la boîte assez luxueuse qui a nom (caviardé par la censure). Sur la scène, un acteur aux vêtements en désordre arrivait en riant bruyamment.

—Qu'avez-vous ? lui demandait-on.

—Ah ! ne m'en parlez pas, répondait l'homme en se tordant, j'arrive de Magique-Citi : je suis fourbu, j'ai failli me tuer. Ah ! quel plaisir !

—Mais que voulez-vous dire ?

—Vous n'êtes pas allé à Magic-Citi ? Ah ! que c'est amusant. On arrive à une grande porte à l'éclairage aveuglant. Il y a un tourniquet : on donne vingt sous. Ah ! c'est épatant !

—Mais encore ?

—Oh ! la ! la ! C'est plein de trucs, là-dedans. Une fois entré, j'ai voulu m'asseoir sur un banc, il a basculé, je me suis enfoncé deux côtes. Ah ! J'en ris encore. Puis je me suis avancé vers la salle de bal. Il y a un tourniquet, on donne vingt sous. C'est délicieux. Je suis monté pour administrer les valseuses, mais c'était " peau de zébie," ce soir-là, personne au bal. J'avais payé pour rien. Ah que c'était drôle ! Voyant cela, je suis allé vers la grande glissoire. Ah ! ça, c'est épatant. Il y a un tourniquet, on donne vingt sous. Je suis monté tout en haut, dans une embarcation tirée par une chaîne sans fin. Puis l'embarcation a dévalé dans l'abîme, et comme je souffre d'une affection cardiaque, je me suis évanoui ; non, mais si c'est amusant, ces trucs américains ! Pour comble de joie, le matelot s'est troublé et l'embarcation a chaviré au milieu du lac ; j'ai failli y rester. Ah ! quels plaisirs !

Pour me remonter, continuait le personnage, je suis allé au village africain. Ah ! que c'est amusant ! Il y a un tourniquet, on donne vingt sous... J'ai voulu causer avec une jeune indigène, mais son mari m'a poché les yeux et déchiré mon linge. J'en ris encore ! Je voulais ensuite aller aux montagnes-russes, mais j'ai pensé à vous et je suis accouru vous faire part de mon plaisir ; j'y retourne, au plus tôt, vous ne venez pas ?

Et l'amateur d'émotions élevées repartait en courant, se gondolant comme une petite baleine. Conçois-tu qu'on puisse être idiot à ce point ?

—Mais nous sommes rendus, conclut mon ami en quittant le siège de l'embarcation. Viens-tu faire un tour de glissoire ?

UN PROPHÈTE

3 juin 1915.

Paris est devenu méconnaissable, écrit la correspondante d'un journal anglais, où plutôt, Paris a sauté le printemps et pris tout de suite sa physionomie sérieuse de la mi-été, son aspect presque désert et semi-provincial des chaudes semaines d'août.

Pauvre Paris, vide et morne, des longues journées d'écrasante chaleur ! On y cherche en vain la vive agitation des jours d'hiver et de printemps et les boulevards sont veufs de leurs foules cosmopolites et variées. Et il leur manque bien des choses cette année, et bien du monde qu'on n'y reverra pas...

Que peut bien être devenu ce bizarre et persévérant habitué des boulevards, que je ne pouvais me rappeler sans l'appeler machinalement : l'Evangéliste ?" Il était bien l'un des mystères les plus curieux du tourbillon parisien. Qu'on se figure, dans la foule essentiellement joyeuse de cette longue promenade publique, un grand monsieur tout de noir habillé, portant redingote et chapeau haut de forme sur un visage rasé, austère et illuminé. A son haut chapeau noir, il arborait ostensiblement une large croix de papier blanc. D'autres croix de même nature ornaient ses épaules. Ainsi ornementé, long, droit, vêtu de noir, solitaire et silencieux, cet étrange apôtre arpentait avec persévérance le pavé profane des boulevards, tel le prophète malencontreux dont parle

l'Ancien Testament, qui parcourait les alentours d'une ville célèbre en criant à tue-tête : " Malheur à Jérusalem ! Malheur à moi-même ! " et qui finit par périr d'une pierre lancée des remparts ainsi menacés.

A quelle confession religieuse appartenait cet apôtre étrange, auquel les gamins s'amusaient fréquemment à faire des niches qui le rendaient furieux, sans réussir cependant à lui faire perdre sa silencieuse dignité ? Je le rencontrai, un dimanche, à une messe basse de la Madeleine ; une autre fois je le vis sortir d'une église orthodoxe russe ; évidemment, il était de ces chrétiens accommodants à qui la science religieuse ne pèse pas et qui déclarent avec la sonorité d'un tonneau vide que toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on ne vole pas son voisin et qu'on n'assomme pas les passants.

Le grand prédicant silencieux du Boulevard des Italiens est-il parti en guerre comme les autres ? Si oui, les " marmites " allemandes, je le crains bien, n'ont pas dû s'égarer longtemps autour de sa haute taille, toujours fièrement et sévèrement surmontée, sans aucun doute, d'une large croix de papier blanc.

Et le pavé parisien aura perdu un mystère et une curiosité de plus.

RETOUR

11 juin 1915.

...Mais secouons maintenant de nos semelles la poussière du pavé londonien et vogue la galère vers la France et Paris.

Grande foule à la gare : on dirait que tout le monde traverse aujourd'hui en France, par ce beau temps. C'est à tel point que le commissionnaire à casquette rouge qui s'est chargé de mon bagage revient découragé. " Plus de place en seconde, me dit-il en anglais ; mais si vous voulez me donner sixpence pour le chef de train, vous aurez une place en première.

Voilà qui s'appelle de la haute finance. Peut-être, si j'allais jusqu'au shilling, pourrais-je m'offrir un compartiment privé, avec fumoir, bibliothèque et salle de bain ? Mais, modérons nos goûts de luxe. Je vois mon représentant causer avec l'homme galonné et lui glisser les dix sous ; puis on me fait signe de suivre, et je me vois bientôt installé à merveille dans un riche compartiment de première.

Et pendant une heure, la campagne anglaise, toute verte et fleurie, fuit dans un vertige.

Folkestone, une vaste " étenderie " de petites maisons toutes pareilles avec rouges toitures de tuiles ; puis la mer, les quais et les hautes falaises de terre blanchâtre, crayeuse, coupées à pic, que nous verrons pendant toute la traversée se fondre lentement à l'horizon.

On s'embarque, dans un grand tohu-bohu, et le bateau démarre ; il est petit, mais trapu, rapide et d'une force propulsive étonnante. On le sent de taille à tenir tête aux pires colères de la Manche.

Mais celle-ci n'est pas méchante, aujourd'hui, roulant des vagues à peine plus haute que le bateau lui-même, et qu'il franchit résolument ; je me tiens debout à l'avant, aguerri déjà par la récente traversée de l'Atlantique, et je déguste en deux heures charmées la mer et le soleil, l'Angleterre en arrière et la France en avant !

La France ! Voici qu'elle accourt dans toute la beauté de son sol souriant, de son ciel doux, et des foules affables et caquetantes qui jouissent de la journée sur la belle plage de Boulogne.

Mais quel est ce navire énorme, dont nous approchons ? Masse grise, immobile et solennelle que la vague agite à peine, et que surmontent des mâts et de rudes tourelles ? Saluons ! C'est un cuirassé français au plus haut mât duquel flotte la chose sacrée dont la calme noblesse retient tous les yeux et fait battre les cœurs : le drapeau tricolore !

Et ces voix au timbre musical, et cette langue, qui est comme un miel... Comme en un bain caressant et doux, je me plonge fébrilement dans la foule française enfin retrouvée...

Et je t'ai senti de nouveau sous mon pied, ô sol de France !

LE BON PASTEUR

A LA MÉMOIRE DE S. G. MGR A. LANGEVIN, ARCH. DE S. BONIFACE.

Il a quitté la chambre où il avait cru ne devoir faire qu'un séjour reposant et de peu de durée, il l'a quittée après qu'il fût mort, n'y laissant que le souvenir de son courage et comme l'ombre fière et douce de son âme. On l'a emporté solennellement vers la chapelle, où il est entré par la grande porte publique où ne passent vivants que ceux de la ville, qui sont libres et pas malades, et ne songent même pas à remercier Dieu de ce miracle.

Mais dès qu'il est apparu devant la porte, on a vu qu'il n'était pas inconnu ni oublié, et que des gens pensaient à lui, depuis qu'il était mort. Il y en avait plein l'escalier, plein l'église, et jusqu'au milieu de la rue : des gens pauvres et d'autres, et des vieilles dames, et des jeunes femmes, et des hommes vieux, des hommes jeunes, et des enfants. Cela se pressait autour de sa tombe noire, et c'est un fait que personne ne parlait et que tous les visages avaient un air affreux et grave. Peut-être que toutes ces personnes l'avaient connu et aimé, mais je ne le pense pas. Je pense que c'est parce qu'il avait reçu du ciel une mission douloureuse et importante et qu'il n'y avait

pas failli, qu'il l'avait accomplie jusqu'à en pleurer, et jusqu'à en mourir. Je pense que c'est pour cela que tout ce bon peuple était là, qui ne l'avait jamais vu, mais qui savait. Il en est qui ont eu de plus grandes foules attachées à leurs pas, mais je ne sais pas s'ils auront pareil témoignage quand ils seront morts.

Cachées derrière leurs grillages lointains, les femmes aux voix consolantes ont chanté leur chant doux, dont la tristesse n'est point poignante mais plutôt berceuse et, je dirais, maternelle. Elles ne l'ont point pleuré avec désespoir, mais elles parlaient en latin de ses vertus et de l'Amour éternel, et des félicités profondes passaient dans leurs voix...

Puis on lui a fait traverser la ville qu'il aimait, et qui s'est étonnée de son passage solennel ; et son Ami, consacré de Dieu, lui aussi, l'a reçu pieusement dans sa cathédrale au dôme vaste, entouré d'un peuple aussi ému et plus nombreux encore que celui du départ. Puis les mots pleins de paix ont plané dans l'église et ont entouré comme des colombes fidèles le prélat endormi qui se repose enfin.

Et pendant toute la nuit descendue des fenêtres sous les grandes voûtes silencieuses, des ombres impalpables ont plané en groupes inclinés profondément vers l'autel et vers le Corps, et parmi ces ombres graves, nulle ombre n'était plus profondément inclinée que celle de sa mère, qui priait et disait : Seigneur, soyez béni, parce que je vous avais demandé qu'il donnât sa vie pour votre service et pour le salut de votre peuple, et que vous m'avez exaucée."

MAISON DU SEIGNEUR

Au rev. Fr. Elie, des E. C.

29 juin 1915.

—Nous allons à la découverte des églises, m'a dit le bon jeune Frère qui m'a fait hier l'honneur d'une visite. Et le nombre est étonnant des beaux sanctuaires que contient la métropole et qui ne sont connus que de ceux qui vivent à leur ombre. Ainsi dans tel quartier excentrique nous venons d'en découvrir un très beau, dont le nom même nous était précédemment inconnu...

Comment employer mieux, en effet, ses vacances citadines ? Les églises sont comme le résumé de la vie nationale ; grandes ou petites, modestes ou imposantes, elles parlent à qui veut les écouter, elles racontent la paroisse, les paroissiens, le curé. Car qui pourrait dire les longues réfléxions, les craintes du prêtre à qui son évêque a dit : " Construisez un temple au Seigneur." Qui fera le compte des paroles persuasives prononcées au prône, des visites laborieuses auprès des experts, des démarches sans nombre, des obstacles, des contrariétés, des désappointements profonds et secrets ?... Les églises sont moins faites de la pierre de nos carrières que du cœur et parfois de la vie même du prêtre...

Mais il n'est point de sacrifice qui ne trouve sa récompense ; et celle du curé est de mettre un peu de ses goûts et de son tour d'esprit, et beaucoup de son âme, dans le temple qu'il élève à Dieu. Il n'y a pas à s'y tromper : l'église sera gothique ou romane se-

lon que M. le curé a des goûts grandioses ou bonnement pratiques ; elle aura au dehors des inscriptions pieuses émaillées dans la pierre, pour peu que le patient constructeur ait des opinions artistiques personnelles. Elle sera massive et lourde, ou aérienne et vaste, selon que tout au fond de lui-même M. le curé cache une âme chaude et hardie ou simplement robuste et méthodique.

Qui n'a remarqué que dans nos campagnes à l'architecture simpliste, les maisons ressemblent toujours à leur propriétaire ? On reconnaît de loin la maison du menuisier, ornée de fioriture naïves et habilement tournées ; le notaire s'est construit une demeure carrée, solide comme une bonne donation entre vifs. La maison de l'avocat ne lui ressemble pas, parce qu'elle n'est pas à lui et que du reste elle n'est pas plus fière que cela de son locataire. La maison du cordonnier a toujours un appentis à côté, et elle souffre ordinairement d'une maladie de foie que son auteur a contractée à tirer depuis vingt ans la babiche autour des semelles de ses contemporains. Quant au journaliste local, vous pensez bien qu'il n'a pas de maison ; il fait le tour lentement des pensions du village, jusqu'au jour où il se couchera par erreur dans le convoi du chemin de fer qui le ramenèra à la ville qu'il n'aurait pas dû quitter, et où il retrouvera avec bonheur son coin de la salle de rédaction et de sa vieille chaise recouverte, en guise de coussin, d'une douzaine de journaux hebdomadaires de la saison dernière.

Mais nous voilà loin de nos églises et de leurs courageux constructeurs. Cela vaut peut-être mieux ; traitons nos hommes d'œuvres comme nos bonnes actions : Pensons-y toujours, n'en parlons jamais ".

EXPLOSION DE CORDITE

8 juillet.

La vie nous prouve à chaque instant que nous n'avons sur elle aucun droit ; que venue à nous sans notre appel, elle peut nous quitter sans permission, et sans y mettre la moindre forme. C'est une abeille posée sur une fleur, et qui n'y restera de toute façon que l'espace d'un moment. Elle est avant tout frivole ; voulez-vous la happer par le corps et la maintenir au poste, elle regarde par-dessus votre épaule et s'envole vers une autre âme, que vous ne connaissez pas, et qu'elle aime déjà, autant qu'elle vous aimait, et que vous l'aimiez. Elle est, par essence, la grande Infidèle. Vous ayant choyé brièvement, elle s'échappe soudain et vous laisse éperdu, aux bras horribles de la mort. Que lui avons-nous donc fait, pour qu'elle tienne si peu à nous ? Ou serait-ce qu'elle n'est que l'ombre de la vraie Vie, à laquelle elle nous pousse, malgré notre angoisse, avec une sage allégresse ? L'autre matin, une riante jeune fille, à l'âme droite et saine s'est dirigée bonnement, insoucieuse et diligente, vers son travail quotidien. On sait bien que certaines substances sont plus dangereuses à manier que la farine à galettes ou le manche à balai de la ménagère ; mais les précautions sont si bien prises, et l'on travaille avec des messieurs si instruits, que vraiment ce n'est pas la peine de penser que peut-être tout pourrait sauter. Et puis, tout-à-coup, pendant

que les mains allaient habilement et que la petite tête trottait de toute sa jeunesse, le malheur s'abat comme une foudre : un bruit horrible, une lueur aveugle, du feu, du sang, du mal, la nuit . . .

Je l'ai revue, dans un coin banal de la gare montréalaise, étendue sur un brancard, soigneusement recouverte, du linge blanc sur sa chevelure brûlée douloureusement. Elle avait un visage joli et robuste, et elle parlait français. Se voyant étendue dans ce hangar rempli de choses rudes et d'hommes de police qui la regardaient, elle pleurait, la pauvre enfant, de saisissement autant que de douleur. Elle pleurait tranquillement, tout haut, et il faut remercier Dieu de ce qu'à côté d'elle il y avait sa petite amie du même âge, qui n'était pas blessée et qui la suivait, poussée par ce délicat sentiment de solidarité qui mettra toujours une femme à côté d'une autre femme souffrante. Et la blessée disait : " Malgré tout, je suis bien contente, j'ai vu hier mon papa et ma maman, qui sont venus me voir." Reconnaissez-vous là l'âme même, naïve et tendre, de notre peuple ?

Elle ne mourra pas, grâce à Dieu, ni sa voisine, blessée aussi, et qui priait, l'œil résigné, qui priait peut-être pour ceux qui sont morts . . .

QUAND ON TRANSPIRE

Il est une visiteuse qui a passé l'été avec nous, qui s'est même imposée avec insistance à notre constante attention et qui semble nous avoir quittés sans façons pas plus tard qu'hier ou aujourd'hui, selon la date à laquelle paraîtront ces lignes pensives et immortelles. *Item*, c'est la chaleur, comme dirait le bon *Panurge*.

Non, mais a-t-il fait assez chaud ! Toute la semaine, tout le mois, et tout l'autre mois encore, nous avons geint, soufflé, transpiré, cherchant vainement des coins d'ombre et un introuvable soupçon de fraîcheur. Il en est qui se réfugiaient dans l'Île Sainte-Hélène, comme si on pouvait trouver de la vraie campagne à deux pas d'une grande ville sale, d'autres qui risquaient le funiculaire et se faisaient enlever sur la montagne, c'est-à-dire encore plus près du soleil. Et de suer par les rues, le front bas, la jambe molle et le cerveau vague comme tel homme ayant bu du thé pervers et imbu d'intentions malveillantes. Les chevaux, par exemple, étaient plus heureux que nous : avec leurs petits chapeaux de paille coquettement penchés sur une oreille, ils avaient l'air de s'en ficher radicalement. Qu'ils sont heureux, les chevaux...

Plus à plaindre sont les pauvres braves gens qui sont restés, pour ainsi parler, dans la tranchée ; ceux qui n'ont pas d'argent pour se payer des Sainte-Agathe ou des Gaspésie, et qu'on a pu voir, tous les jours que le bon Dieu a amenés et que le diable a

chauffé, au bureau, au magasin, à la boutique. Ceux qui sont arrivés chaque soir au petit logement surchauffé où la femme a tricoté des jambes toute la journée " quel temps fait-y, je fais à manger " et qui s'installent à chaque soir sur leur petit balcon banal, en disant bonjour au même voisin qu'il y a huit jours, qu'il y a deux mois. Ceux dont le visage des voisins d'en face aura été le seul paysage qui aura cette année égayé leurs bons yeux de travailleurs honnêtes. A ceux-là, innombrables et tous pareils, qu'ils se bercent sur le trottoir, sans cérémonie, ou qu'ils aient les pieds sur les barreaux du balcon, là-haut, à tous ceux-là caquetant, jasant, essoufflés, trempés et résignés sous le joug du lourd labeur qui n'a jamais de fin, à ceux-là adressez au moins une pensée charitable, ô vous de Old Orchard ou du Rocher-Percé, qui vivez dans des paradis de fraîcheur et d'horizons vastes, ou qui avez mangé le long des clôtures des vraies fraises du bon Dieu qui n'ont jamais voyagé en chemin de fer, qui buvez du lait tout frais sorti de la bonne mère Nature et qui n'a pas goût de craie ou de pain brûlé ; pensez à vos frères des milliers de petits balcons qui peuplent la ville étouffante, et n'oubliez pas, non plus, les autres, ceux qui sont terrés là-bas, dans des plaines ravagées de soleil, et sillonnées à tout instant, dans l'air brûlant, par des bombes chantantes qui apportent le mort...

———

SAINT-LIN

Quel est, déjà, l'écrivain malveillant qui a fait sur le Canada un livre, si on peut appeler livre ce ramassis de phrases banales, d'idées étroites, de vues bornées, et qui prétendait connaître le Canada pour avoir séjourné pendant une année dans l'une de ses villes, fût-ce la plus grande ? Le livre a trouvé depuis longtemps l'oubli profond qu'il méritait, mais il en restera toujours le souvenir d'un être humain, ou à peu près, qui croyait avoir vu le Canada parce qu'il avait séjourné dans une salle de rédaction de la métropole.

Que dirait-on de celui qui publierait un volume intitulé : " La vérité sur l'Europe, par quelqu'un qui a passé une année à Londres " ? Le cas de notre homme est à peu près identique ; il avait pu voir la rue Craig, voir le parc La Fontaine, avec ses gondoles apprivoisées ; mais qui a vu Montréal n'a pas nécessairement vu le Canada.

Car autour de nos villes, il y a nos campagnes, prospères et belles. Qui dira que les campagnes de Québec ne renferment pas le plus pur sang de la race, la base féconde et forte qui fournit les plus solides comme les plus belles qualités de l'âme nationale ?

Cent choses plaisent à l'œil, dans nos campagnes, à part les charmes de la nature. Avant même de savoir qu'il y a un couvent, vous le devinez à la tenue à la fois digne et gentiment distinguée de telle jeune fille rencontrée au hasard de la promenade ; si les pe-

tits bons hommes soulèvent volontiers leur casquette au passage de l'étranger, soyez sûr qu'il y a une bonne école dans le village, ou un collège. Et puis, le haut clocher que vous avez vu tout d'abord, indique que M. le curé est homme de goût et d'exécution. Généralement cette impression se confirme à la visite de l'église. Il y a de nos églises de campagne qu'on aime pour la vie dès l'instant qu'on y a pénétré ; par leurs proportions intérieures bien calculées, par la teinte discrète et la sobriété de leur décoration, par l'attitude naturelle et recueillie des beaux anges aux ailes déployées qui invitent à la prière, elles gagnent le cœur par la réalisation du besoin d'harmonie et de beauté qui y réside à l'état latent, et quoique vous fassiez, vous êtes désormais quelque peu paroissien de la jolie petite ville rapidement visitée.

Et c'est toujours autant de pris, puisque tout le monde ne peut pas, comme d'aucuns, se glorifier d'y être né. . .

———

INTEMPÉRANCE FINALE

Tu parles si je n'ai pas de veine, m'a raconté mon voisin et collègue, tout en abattant une demi-colonne de " copie " sur sa machine à écrire. Figure-toi, continua-t-il du coin de la bouche, que j'ai eu la malchance de me mouiller les pieds justes les deux fois que le chef m'a envoyé à l'exposition anti-alcoolique.

—Comment ça ? ai-je demandé en aiguisant mon crayon, prétexte classique des reporters flemmards qui veulent dérober cinq minutes à la loi du travail.

—Eh oui, mon vieux, reprit mon voisin, j'y suis allé deux fois, et les deux fois je me suis mouillé les pieds.

—Dans quel sens, animal ?

—Dans les deux sens, brute, et pas pour rire. Mais attends que je remplace Mackensen par le coursier de 32 ans de l'île du Prince-Edouard, et tu sauras me dire s'il est permis d'être malchanceux à ce point.

Mon voisin pencha la tête et l'épaule gauche sur sa vieille Underwood et ce fut dans la rédaction une pétarade à tout casser ; il faisait de la grande vitesse sur la traduction des dépêches relatives à la Commission d'enquête Davidson, lesquelles arrivent toujours sur le coup de midi. Et tout en claquetant des doigts, il me raconta par phrases coupées :

—L'autre matin, m'étant réveillé en retard, je me passai de déjeuner pour arriver ici à sept heures, selon la consigne et mes principes. J'avais l'estomac à la quatrième puissance, mais je comptais me procurer

des biscuits par le “ boy ”. Mais à neuf heures, la tuile !—“ Jules Huret (c’est mon nom, comme tu sais), allez donc à l’exposition antialcoolique qui s’ouvre tantôt dans le nord de la ville.”

Zut, j’ai de la peine à me tenir debout, je vais m’évanouir dans le tramway, moi. Que faire ? Mais le devoir avant tout, c’est le cas de le dire. Je partis d’un pas anémique, mais courageux.

Rue Saint-Jacques, une idée lumineuse traversa mon cerveau. Dans les “ bars ” on peut prendre, si l’on veut, un verre de lait. Justement, voici l’un de ces établissements qui a l’air très bien. Tant pis pour les dix sous que ça va me coûter.

—Donne-moi donc un verre de lait, ai-je demandé timidement au rubicond dispensateur de “ cocktails”.

Celui-ci m’a regardé avec une surprise méprisante, puis il a demandé d’un ton rogue :

—Avec un œuf ?

Tiens, pourquoi pas ?

—Avec un œuf.

—Pas de brandy ?

Là-dessus, ma mémoire m’a joué un tour pendable. Si jamais je rencontre ma mémoire, je te jure que je la ferai pendre. Jamais de ma vie je n’ai pris un verre de cognac proprement dit ; tu sais si j’ai l’alcool en horreur. Mais ma mémoire me rappelait une impression d’enfance très nette : je dois certainement avoir un petit frère qui fut sauvé un jour grâce à un œuf battu dans du lait, avec du cognac. Quel tonique ce doit être, hein, tout ensemble ! Et quel bien ça va me faire dans l’état véritablement semi-maladif où je me trouve ce matin.

—Mettez un peu de cognac si vous voulez...

Et j'ai bu lentement le breuvage sauveur. Après quoi, leste de quinze sous, je me suis mis en quête du tramway nécessaire. Mais que ce diable de coganc me faisait d'effet ! Je m'en aperçus dès que je fus assis dans le tramway ; la tête me tournait dans un incontrôlable vertige. Diable de drogue. Et dire que je m'en vais à l'exposition anti-alcoolique !

Comme j'y pénétrais, l'esprit lucide, mais la jambe en ouate, une pensée soudaine me mit au front une lueur d'angoisse :

—Mais si je parle à quelqu'un, mon haleine va sentir le cognac !... A l'exposition anti-alcoolique !

Je ne t'en dirai pas plus long, résuma mon voisin, sauf que j'avais par bonheur des pastilles de menthe sur moi, ce qui ne m'empêcha pas d'être profondément misérable tout le temps qu'il fallut être là. Ah ! je m'en souviendrai de m'être " mouillé les pieds ", la première fois que je suis allé...

—Oui, mais la seconde fois, interrompis-je, tu ne me diras pas que tu t'es encore...

—Mais parfaitement, gronda mon voisin en tapant rageusement sur le vétérinaire Chipman. Figure-toi que je suis arrivé à Lachine, dimanche après-midi, en chapeau de paille et souliers de toile, par une de ces pluies balayantes dont parle l'Apocalypse au chapitre du déluge. Alors, n'est-ce pas, comme j'étais mal chaussé...

—Alors, quoi ?

—Eh ben, alors, je " m'ai " encore mouillé les pieds, quoi !

MUSIQUE

A Armand Létourneau.

Un confrère décrivait l'autre jour en une page charmante les impressions que lui a causées l'audition de l'ouverture de " Poète et Paysan ", sur la terrasse, à Québec. Dans ce décor admirable, ces accords lui ont paru plus que jamais sublimes, mais je crois bien que la foule québecquoise lui a semblé un peu légère et frivole. C'est affaire à régler entre les Québecoises et lui, et Dieu me garde de m'immiscer en cette querelle. Mais je voudrais lui raconter que j'ai entendu, moi aussi, le même chef-d'œuvre, mais dans un décor, par exemple, qui n'a rien de québecois. Mais quel Montréalais voudra jamais admettre que la Terrasse Frontenac ait quelque chose de supérieur au Parc Lafontaine ?

C'était donc au Parc Lafontaine, par une soirée étoilée et chaude avec un vent discret qui chuchotait dans les arbres. Le dos tourné au kiosque joli mais aveuglant qui en marque à peu près le centre, on se dirigeait vers la musique, dont les accords flottaient par intermittences sur l'aile du vent nocturne. On ne pouvait guère approcher du lieu enchanté, car la foule l'entourait en rangs serrés. Mais la vie, comme la guerre, est affaire de tact et de persévérance... Autour des musiciens à l'allure très crâne, sous le bonnet de police emprunté à l'armée française, la foule se tassait, la bonne foule canadienne. Tous debout d

pénombre éclaircie un peu par l'électricité, les couples écoutaient, avec leur âme collective. Les mesures magiques de Suppé flottaient, chantaient, éclairaient en un triomphe harmonieux, pour revenir bientôt avec mélancolie à la phrase rêveuse et triste de tout-à-l'heure. Et c'était l'âme vibrante et haute de musicien de génie qui passait dans l'âme naïve et bonne du peuple canadien, qui écoutait, frémissant...

Qui écoutait, l'œil ardent, et le front penché, qui écoutait passer dans son âme toute la vie mystérieuse, éclatante ou tragique des pays dont il entend parler, mais qu'il n'a pas vus, qu'il ne verra pas, et qui lui semblent éloignés et confus comme une éternité. Et ce bon peuple à la vie saine, paisible, si limitée par le sévère isolement de notre lointaine Amérique, gêné dans ses penchants d'expansion par un climat déconcertant et le voisinage d'un peuple mercantile, frigide et désobligeant, ce peuple écoutait passer dans l'air les strophes charmantes des effluves de la vie européenne, et dans un secret frémissement atavique, en un délire triomphant et douloureux, il retrouvait confusément l'âme multiple de ses ancêtres des "vieux pays", qu'il saluait au fond de soi, écoutant avec un respect troublé :

" Le passé qui parlait avec la voix des Morts."

———

L'AUTOMNE

Il est arrivé, hier matin, introduit comme un nouveau locataire par le calendrier-concierge. Tout de suite il s'est mis à maugréer d'un air maussade, et il a abîmé le parquet de son grand arrosoir intempérant. Et nous avons ressenti la demi-angoisse que donnent toujours les choses qui sont plus fortes que nous, et qu'il faut bon gré mal gré, subir.

"Voici l'automne aux tristes jours,
Que sont devenues les amours ?"

Les amours de rencontre qui avaient déjà tant de mal à vivoter dans la chaude atmosphère de l'été et la caresse des brises champêtres, qu'en restera-t-il, en effet, sous le souffle froid et les horizons gris qui seront notre morne partage jusqu'au manteau glacial et blanc qui nous attend ensuite ? Du reste, a-t-elle été si belle, la saison chaude après laquelle nous soupirions, l'hiver dernier ? Je trouve que les caresses qu'elle nous a faites avaient trop souvent des arrière-goûts de bain turc, et pour quelques bonnes journées que nous avons pu arracher à la ville-étuve, que de sueurs, et que de pieds traînants sur l'asphalte dur et brûlant. Que de milliers de braves gens, aussi, qui ont fait leur villégiature sur le pas de la porte ou sur le laid petit balcon du haut duquel ils ont vu passer sans révolte les mois, les mois choisis qui donnaient à d'autres tant de belle verdure, tant de bon air, tant

de frais horizons. Pauvres gens, qu'attristent déjà l'obscurité précoce d'après-souper, et les frissons précurseurs de la brutalité glaciale de notre climat.

Ceux-là n'ont guère de raisons de regretter l'été, qui leur a si peu donné de la joie de vivre, nécessaire aux humains. Ils le regretteront tout de même, pour ce qu'ils en attendaient, puisque nous avons cette faculté parfois douloureuse d'aimer même ce que nous n'avons pas eu.

Et, eux comme les autres, nous tous avec nos âmes diverses et l'univers différent que chacun porte en soi, voici que nous entrons dans l'automne gris et pleurard, qui déja nous étreint, nous mouille et nous enfrissonne. L'automne est triste comme la vie, parce que tous deux commencent et finissent sans nous consulter et comme si déjà nous n'étions plus...

———

L'OMBRE PROTECTRICE

Rien ne repose l'âme comme d'aller voir vivre chez lui notre bon peuple des campagnes. J'ai eu cette chance, la semaine dernière. A l'invitation d'un curé aussi hospitalier qu'il est zélé, je suis allé passer une journée dans l'une des belles paroisses des environs de Montréal. Je dois dire que j'ai toujours éprouvé certains préjugés à l'endroit des paroisses situées trop près des grandes villes. Il me semblait qu'elles devaient souffrir de cet encombrant voisinage. On doit s'y affubler, pensais-je, de toilettes prétentieuses, et je suis bien sûr que les jeunes gens du village ne manquent pas chaque semaine de faire un petit voyage en ville, tant ce leur est facile et peu coûteux.

En un mot, la ville doit tellement déteindre sur ce peuple environnant que la bonne vie rurale doit s'en trouver toute modifiée, pour ne pas dire gâtée.

Comme je me trompais, et comme j'étais injuste envers nos bonnes populations, si attachées à leur vie calme et saine ! J'en ai vu, ce jour-là, des preuves nombreuses. D'abord, après la messe, car c'était dimanche, j'ai pu constater que la langue a su conserver ici toute sa saveur, et qu'on ne cherche nullement à imiter les tours de phrase de la ville, et qu'on y sait, surtout, respecter le prêtre et l'aimer comme il mérite. Deux heures plus tard, l'automobile d'un jeune cultivateur nous amenait, mon hôte et moi, à une assez grande distance de l'église, pour la bénédiction d'une école. Tout le *rang* y était rassemblé et j'ai pu jouir

du spectacle consolant de la vie collective cordiale, joyeuse, chrétienne en un mot, de notre peuple campagnard. A l'improviste, l'un des cultivateurs du lieu nous invita à prendre sous son toit le repas du soir. Nous nous y sommes trouvés réunis, non sans avoir fait, au préalable, une rapide randonnée jusqu'au village voisin. Que de belles traditions flottent, pour ainsi dire, au foyer de nos vultivateurs ! Je reverrai toujours en esprit l'arrivée de notre voiture dans la nuit précoce d'octobre, les fenêtres éclairées de la demeure simple et grande, la porte et les cœurs ouverts tout grands pour nous recevoir. Le maître de céans était là, assisté de sa femme, une de ces dignes et vives Canadiennes qui sont à la fois l'honneur et la joie des foyers auxquels Dieu les accorde. Deux ou trois robustes garçons mettaient dans la salle la force de leurs épaules et de leurs voix, et deux jeunes filles, jolies et réservées, nous débarrassèrent de nos chapeaux. Au cours de la causerie intéressante qui s'ensuivit, pendant le repas succulent et arrosé de gaieté, que j'e n'oublierai pas de sitôt, je pus pénétrer plus avant dans la vie intime de ce foyer-type de nos campagnes. Sans faiblesse, mais la voix attendrie, la mère parlait de sa fille aînée, entrée l'an dernier dans un couvent de missions, et qui partira peut-être bientôt pour les pays lointains.

Et pendant que se révélait l'âme haute et droite de ces chrétiens, que j'admirais la force des hommes, la grâce et le courage des femmes, et la paix bénie qui planait visiblement sur cette demeure et sur les autres du voisinage, je regardais à côté de moi le curé qui souriait à la place d'honneur, et devant moi, là-bas, au fond du salon, se détacher en noir sur le mur, pro-

jetée par la lumière de la lampe voisine, l'ombre austère et grave du crucifix d'argent qui reposait sur le piano . . .

SAINT-JÉROME

Finie, l'assemblée politique, le " parlement ", comme dit notre peuple, non sans justesse. Je suis sorti de la grande salle du marché avec un flot de rudes ouvriers de la terre, taillés comme des chênes : sur vingt hommes, en effet, il s'en trouve toujours un, ou deux, qui sont des sortes de bons géants. Je regarde avec respect leurs têtes léonines bien plantées sur de hautes et larges épaules. Belle race, et qui donne déjà un commencement de justification au renom physique des " lions du nord " de ce pays. Tous ne sont pas ainsi, cependant, et il se trouve, ici comme ailleurs, des hommes malingres et chétifs ; et tous les tempéraments, tous les caractères se dévoilent à la physionomie, à la forme du crâne, à la démarche variée de cette foule campagnarde. Un coin de Bretagne où des excursions auraient amené des Normands, des Berrichons... La province de Québec est certainement un prolongement du nord de la France ; il doit y avoir un tunnel sous-marin, qui débouche dans quelque forêt, d'où les hommes émergent, se répandent et font souche.

Dans le bruit cordial et goguenard des réflexions que viennent d'inspirer les harangues entendues, je glisse entre les groupes rustiques où sonne familièrement la bonne langue, la même qui bruirait à mes oreilles si, prenant ce soir passage dans un navire, je m'en allais tout droit débarquer au Hâvre. Miracle canadien, en vérité, qui fait fleurir ici l'âme française

comme si l'océan n'existait pas. Mais que fait cette distance au Créateur des mondes ?

“ *Il voit comme un néant tout l'univers ensemble* ”. . .

Bientôt cinq heures, et la nuit s'en vient, la nuit de novembre canadienne, grave et sombre comme le mystère humain. M'éloignant des causeurs qui se dispercent bruyamment, je vais goûter l'heure automnale le long de la rivière que traversent des ponts grisâtres. Les feuilles sèches font sous mes pieds leur bruit plaintif de petites choses finies, et je passe auprès des arbres dénudés qui maintiennent dans l'air froid leurs gestes inutiles. L'air est calme et les eaux claires de mon amie la rivière reflètent par moitié l'ombre de la rive et la clarté lointaine de l'horizon. Une paix éternelle descend tout autour des choses avec l'ombre envahissante et muette. Je marche doucement dans l'ouate qui m'entoure, me cache et me repose de la dure bataille humaine. Ici, là-bas, sur l'autre rive, des lampes intimes deviennent des points brillants, qui sont utiles, doux et éphémères comme des âmes. “ Elles passent, nous passerons ”. . . Et les champs bons à l'homme s'étendent tout au loin, sous leur robe hérissée de chaume, dépouillés de l'orgueil des moissons qui les faisaient frémir à l'été, les champs sont nus et tristes, et s'étendent, s'étendent. . . Il me semble qu'ils s'étendent jusqu'aux deux mers, qu'ils s'étendent jusqu'à tout, jusqu'à la fin de tout jusqu'au commencement frissonnant des eaux éternelles, des eaux dont le bord commence à se franger de glacettes. . . La nuit s'étend sur les grands champs, Seigneur, et les corbeaux sont muets dans les bran-

ches dénudées, et les petits oiseaux dorment par deux, frissonnant et chuchotant craintivement dans la tristesse immense des choses.

Je suis revenu comme une ombre future dans la grave obscurité, devant les maisons indifférentes qui regardent couler la rivière et la vie des humains, et qui restent, qui restent toujours dans les automnes tristes, dans les journées pleurantes et les nuits qui se souviennent dans la grande Nuit qu'il faisait Avant... Caché dans l'ombre maternelle, j'ai rempli mon âme des choses, de toutes les choses pures, tristes et éternelles qui sont les compagnes méconnues de notre vie fragile et brève. Et levant les yeux vers des lampes qui s'allumaient sur une porte, j'ai regardé en passant le nom d'un homme qui vivait ici, et dont l'âme s'est envolée, sous le souffle de Dieu, avec l'âme immense des choses ; je voyais les lettres usées du nom de Jean B. B. Prévost qui revivaient soudain sous la pâle et douce lueur des lampes rallumées de son calme foyer, d'où l'on voit le cours paisible de la rivière et les premiers contreforts des grandes montagnes de la région du Nord...

UN CRI DANS LA NUIT

Est-il dix heures ou minuit ? On ne sait. Derrière les toiles baissées qui le protègent des indiscrétions de la rue, le foyer révèle ses détails familiers, piano, fauteuils, bibliothèque, qui reposent dans la lumière douce et la tiède chaleur. Il fait bon se délasser des tracas du jour, des rudesses de l'automne, des premières morsures du froid déjà brutal qui s'en vient sans pitié. Il fait bon lire, rêver, écrire, dans la quiétude sereine des fins de journées entourées de confort et de paix. Dehors, la nuit glaciale est silencieuse...

Par-dessus le grondement fréquent d'un lointain tramway, un son rauque a cependant flotté sur la grande ville, assoupie un son puissant et étrange, auquel on ne prête pas tout d'abord attention, mais dont la répétition finit par éveiller l'intérêt. Oui, c'est bien cela : un navire arrive à l'instant d'Europe et de sa sirène avertit le maître du port de son arrivée, demande qu'on lui indique où accoster.

Très banal, ce fait de l'arrivée d'un transatlantique à un port de mer prend une signification plus profonde, en cette époque tourmentée où la destruction et le carnage se promènent en hurlant sur tout ce que nous avions coutume de considérer de loin comme le séjour pacifique des plus grands souvenirs de l'histoire et des plus belles manifestations du génie humain. D'où vient-il, ce navire qui se range à l'instant, sa course finie, dans notre port ? Quels dangers, quelles craintes l'ont assailli durant sa longue traversée de

cette plaine aux invraisemblables proportions qu'est l'océan Atlantique ? Et si nulle tempête n'est venue le secouer comme un fétu, menacer cent fois de le précipiter dans les abîmes où tant d'autres plus puissants que lui l'attendaient en grimaçant de tous leurs pauvres cadavres, si le vent lui a été favorable, combien de fois, au cours des premières heures du voyage, le capitaine et les vigies n'ont-ils pas inspecté la surface des flots avec l'appréhension angoissante d'y voir surgir quelque monstre marin inventé par l'homme pour donner la mort à l'homme ? Et de quelle ville lointaine, de quel port pittoresque et vieillot est parti ce navire qui s'en est venu de si loin jusqu'au cœur de notre lointain pays du Canada ?

On songe à des mots exotiques et vagues, à des Amsterdam, à des Stockholm, et des noms de mers lointaines vous flottent en l'imagination : vous voyez des vapeurs empanachés de fumée noire se rencontrer en des océans inconnus dont les noms sortent, gutturaux, de la bouche des matelots : vous éprouvez la nostalgie profonde de voyages en des pays imprécis et rudes, au charme plein de mystère. Des souvenirs d'enfance vous rappellent les mots alors incompris ; Kattegat, Skager-Rack, vous vous dites avec envie qu'ils est dans notre pays, dans notre ville même des heureux de la terre qui ont des souvenirs de Christiania, des amis à Madrid, des photographies faites au Caire, ou qui eurent la migraine à Stamboul !

Un nouveau cri de la rauque sirène vous ramène au moment présent, à la modeste mais confortable atmosphère du " home " cher avant tout. Et avec un soupir à l'adresse des longs voyages rêvés, vous déposez votre livre et vous en allez coucher, non sans

avoir bourgeoisement posé sur la plus haute marche de l'escalier de la rue, la bouteille à lait obligée pour le petit déjeuner du lendemain.

CANADIENNE

---

4 déc. 1915.

Il faudra lire, demain, dans le *Nationaliste,* le fort gentil petit article intitulé : " La souris grise." Je ne veux pas en nommer l'auteur, afin qu'on ne croie pas qu'il s'agit ici d'une réclame déguisée ou d'un banal compliment destiné uniquement à faire plaisir à une jeune écrivain.. Et d'abord, je ne sais même pas à qui s'adresserait le dit compliment. Quelle personnalité se cache sous le pseudonyme que nos lecteurs devineront tantôt, pour l'avoir vu, il n'y a pas déjà si longtemps, à cette place même ? Je n'en sais rien, quant à moi, et j'ai raison de croire que personne n'est ici mieux renseignée sauf, peut-être, une personne autorisée, qui sait un nom, mais rien de plus ; je suis donc à mon aise pour dire ce que je pense de notre jeune chroniqueuse et du billet qu'elle publiera demain. Elle y décrit à ravir une pièce nouvelle de cet intérieur bien canadien dans lequel elle nous a déjà fait l'honneur de nous introduire. Lasse de courir avec ses petits frères jusqu'au moulin du " coin rond ", elle est rentrée dans la cuisine, où la partie de jeu s'improvise, dirigée par la maman, qu'on devine si bonne maman canadienne, un peu maman, un peu grande sœur. Je n'en veux pas dire plus long, pour ne pas gâter avec mes paroles gauches de vieux routier le charme limpide de cette scène. J'ai prononcé le mot limpide : il n'en est pas d'autre qui rend aussi bien

l'impression que laissent les jolies descriptions de... mais j'ai promis de ne pas la nommer. Ce que j'admire sans restriction, c'est que'elle ne soit pas prétentieuse, pas littéraire pour deux sous : j'imagine que sa journée finie, ou pour le moins, avancée, cette jeune personne, sur qui la vingtaine, j'en suis bien sûr, n'a pas encore fini de sourire, arrive en chantonnant à sa chambrette et se met sans façon à écrire, parce qu'un souvenir lui est venu, un souvenir d'enfance frais et candide, et qu'elle veut tout bonnement nous le raconter, sincèrement puisqu'elle a l'âme droite, et quelque fois un peu, un tout petit peu longuement, parce que ça l'amuse et qu'elle n'a nul souci de terminer au bon moment, sur le mot à effet. Chemin faisant, pour raconter des choses si canadienne, des mots canadiens lui viendront tout naturellement, et elle les écrira de même, et puis tant pis pour les Académies que ça pourrait contrarier : au Canada, vous dirait-elle, nous sommes chez nous et nos vieux mots savoureux valent bien l'argot mal élevé des boulevards. Notre amie est un miroir, allais-je dire, lorsqu'une meilleure image m'est venue à l'esprit : vous avez vu ces boules de verre transparent dans lesquels se reflétent toutes les couleurs et tous les reliefs de la vie environnante. C'est un verre comme ceux-là, que ce cœur de jouvencelle, penché sur la vie canadienne. On lui devine une très grande sérénité d'âme. Si elle jouait naguère avec ses petits frères, elle dit simplement qu'elle jouait avec ses petits frères. L'idée d'un détour ne lui vient pas. Qu'il y ait des gens qui cachent leurs actions ou leurs pensées, elle sait bien que cela se trouve, mais ce ne peuvent être des personnes de bonne compagnie, et qui est-ce qui

songerait à les imiter ? Et Michelle — diable de petit nom, voilà qu'il m'a échappé — se met tout bonnement à sa table, je le répète sans savoir mais j'y tiens, et nous raconte ce qui se passe dans sa fraîche mémoire, dans son cœur frais, dans toute sa fraîche, et pure, et haute, conception de la vie. Et cela forme comme une voix de ruisselet chantant. Et c'est là-dessus que je veux " paternellement " la féliciter. Sans compliment, sans dithyrambe sur son style ou les qualités de sa prose, je voudrais lui dire ceci que nous, les vieux ou à peu près, ce que nous apprécions surtout en elle c'est son amour tranquille et sûr de la vérité, de la sincérité, de la beauté d'âme, en un mot. Elle n'est pas la seule, Dieu merci ! Mais c'est en elle, en même temps, que nous voulons saluer aussi toutes les autres qui sont comme elle, et leur dire et lui dire ce qui nous semble le compliment suprême : " Bravo ! Vous êtes une vraie bonne petite Canadienne. Grandissez, s'il le faut, souffrez puisque la souffrance élève encore, mais " pour l'amour " comme on dit, ne changez pas !

"Ô NOTRE HISTOIRE"

Nous sommes encore en été, c'est bien certain ; mais ne commence-t-on pas à sentir déjà l'approche discrète de l'automne ? Il semble que la fin du jour s'en vienne plus tôt, que le soleil descende un peu plus vite au bout de la rue Saint-Denis, si c'est celle-là que vous fréquentez vers l'heure du souper. Et puis, nous avons eu des soirées presque fraîches, succédant à celles si lourdes de la semaine dernière, où l'on cherchait en vain quelque souffle rafraîchissant sous les beaux arbres des parcs.

Justement, l'autre soir, il régnait sous la feuillée du square Saint-Louis, manière de Jardin du Luxembourg en miniature, une brise qui n'était pas loin d'être plutôt une bise, et qui avait chassé sans ménagements la petite foule des habitués de chaque soir. Naturellement, il s'était trouvé des âmes héroïques pour résister quand même, et l'on pouvait apercevoir çà et là quelque banc occupé. Mais, chose étrange, c'était toujours par deux personnes, et l'on voyait flotter un bout de l'écharpe, ou un grand chapeau de tulle, à côté d'une coiffure masculine. On entrevoyait cela dans la pénombre et l'on ne pouvait s'empêcher de sourire à la pensée que le froid un peu vif s'était trouvé sans force contre les amoureux, qui ne continuaient pas moins leurs causeries tranquilles des soirées de chaleur. Le petit dieu d'amour n'est pas de ceux que l'on dérange avec un courant d'air ; il endosse simplement

une pelisse, et il continue. Autrement, nous ne serions pas là, vous et moi, pour parler du temps qu'il fait.

A part l'homme de police, qui faisait sa ronde avec philosophie, on ne voyait guère que ces couples, et le monument Crémazie, dont la partie supérieure se découpait sur l'horizon crépusculaire. Et l'on voyait aussi un petit garçon de peu d'années, six, ou peut-être sept, qui se tenait très intéressé, devant le socle où meurt le Vieux Soldat de l'épopée canadienne. Tant d'attention à un âge si tendre m'intrigua, et je posai en passant une main amicale sur la tête du petit bonhomme.

—Eh bien ! Qu'est-ce que tu regardes donc là ?

L'enfant leva les yeux avec un mouvement de surprise, parut un peu embarrassé, et ne répondit pas. Décidément, il n'avait pas plus de six ans. Il avait une bonne petite tête ronde, et deux yeux qui me regardaient bien en face.

—Tu regardes le vieux soldat ? insistai-je, mais sans réussir encore à obtenir une réponse. En notre bienheureux Canada, cela veut toujours dire que vous avez affaire à un Anglais, jeune ou vieux. Je me transformai donc en vache espagnole :

Well, my boy, what are you looking at ?

Là-dessus, l'entente cordiale se précisa comme par magie. J'entendis un " Well ", préliminaire, puis tout à coup mis à confiance, le petit garçon se mit à m'expliquer le monument :

—" You see, it's an old gentleman who was wounded at the war."...

D'accord là-dessus : mais là où les connaissances historiques de mon petit ami me parurent en dé-

faut, ce fut lorsqu'il continua, me montrant du doigt le buste de Crémazie qui surmonte le soldat enveloppé dans son drapeau de pierre :

" And this gentleman up there picked him up and saved him, and that's why "...

O mânes de l'abbé Casgrain, l'auteur du " Drapeau de Carillon " à la bataille de Verdun ! Et voilà comment on enseigne l'histoire du Canada aux petits Canadiens de langue anglaise !

Comment s'étonner, après cela, qu'on fasse croire à ceux d'Ontario que les curés nous apprennent l'exercice militaire et le maniement du fusil dans le soubassement des sacristies ?

NOS AMIS LES FRUITS

On se prend ces jours-ci à se dire que s'il est vrai qu'il y ait un homme dans la lune, il doit certainement se trouver un diable dans le soleil, un diable chauffeur, car il chauffe au point de faire naître des inquiétudes pour la provision de charbon amassée si patiemment depuis les siècles par le "vieux Sol" comme l'appellent les Américains. Prenons courage cependant, car de l'excès même du mal, va sortir le remède. Ne voit-on pas en effet que tous nous transpirons à nous "déshydrater" pour jusqu'à la fin de nos jours ? Or, l'eau qui sort ainsi de la machine humaine se répand au dehors, est absorbée par le soleil et remonte en vapeur dans les airs, d'où elle ne peut manquer de retomber en pluie rafraîchissante. Et c'est le bonheur que je vous souhaite...

Pourtant, ne soyons pas injustes envers le vieux soleil, même s'il exagère. Il nous rôtit, c'est vrai, mais il n'y a pas que nous dans l'univers, il ne faut pas oublier qu'il fait mûrir les fruits de la terre, et ceux des arbres. Justement, les boutiques sont pleines de beaux fruits appétissants et juteux, qu'on peut s'offrir pour quelques sous. Qui de nous par exemple, n'a pas oublié totalement la lourde chaleur, en dégustant avec délices une poire juteuse et délicate, ou une pêche veloutée, ou une orange dont le jus abondant vous éclabousse et vous embaume, ou une grappe opulente d'un raisin doux et sucré ? Jouissons de l'été, et sachons apprécier

les douceurs qu'il nous offre ! Elles sont inappréciables et consolantes, et ne font que du bien à notre économie interne. Peut-on en dire autant de tous les visiteurs que la fortune—ou l'infortune—nous amène parfois ?

Pourtant, en matière de fruits comme en toute autre chose, il convient d'exercer du discernement. Il est des gens, par exemple, qui assurent qu'une fête aux concombres (puisque nous parlons fruits) peut comporter des inconvénients, pour ne pas dire des " drawbacks " et qu'au surplus le cantaloup, ce fruit-légume incomparable, ne veut pas démordre de sa mauvaise habitude de faire le grand ménage de tous les estomacs qui l'accueillent...ou qui essaient de l'accueillir et de faire durer sa visite. Il se montre récalcitrant, mais c'est son caractère, et les amateurs vous diront qu'il n'en est pas moins estimable pour cela.

Les fruits, du reste, ont leur petit caractère tout comme ces dames, ces dames qui réjouissent la cité, par le temps qui court, de la fraîcheur de leurs toilettes blanches et parfois un peu sommaires. Oui, les fruits ont leurs humeurs et leurs caprices. Prenez le cas, par exemple, des superbes spécimens que vous apercevez aux vitrines ou aux devantures, et par lesquels vous vous laissez tenter. Vous entrez, pièce de monnaie en mains, dans la boutique, et vous dites à l'employé : " Je désire avoir une demi-douzaine de ces superbes poires à cinquante sous la douzaine." Puis vous vous tournez à demi vers les deux jeunes dames qui dégustent là-bas une crème à la glace. Spectacle rafraîchissant, n'est-ce pas ? Seulement, pendant ce temps le jeune dis-

tributeur vous a fiché au fond d'un sac les plus vilaines unités de son panier de fruits. Trop mûrs ou pas assez, petits ou racornis, vous ouvrez cela rendu chez vous et vous constatez en rageant qu'il eût mieux valu pour vous surveiller de plus près votre placement.

Il vous reste une consolation ; c'est d'acheter vos fruits ailleurs une autre fois, car tous les marchands ne sont pas à ce point malhonnêtes. Mais ce vilain tour nous a été joué tout récemment encore, et nous n'avons pas digéré notre colère.

Et il fait chaud, bon sang ! pour être en colère...

NOUS IRONS SUR L'EAU

Dans la chaleur brûlante qui rend la tête lourde et fait traîner la jambe, on se dirige à pas lents vers le parc aux frais ombrages, où la jeunesse circule en babillant en canot sur les eaux ou en automobile dans les grandes allées. Le bruit du tramway, il est vrai, gâte un peu le plaisir forestier et le bon repos qu'on cherche sous les branches ; mais il s'éloigne vite et l'on peut oublier par instants la ville, les rues et les chaudes maisons de brique. Et non loin de la frontière d'asphalte, on s'avance, soufflant encore, vers la rangée de sièges d'où l'on regarde passer les canotiers nombreux et bruyants.

Le canotage réalise ce miracle curieux d'effectuer une sorte de séparation des races. Bien que les sous-bois soient peuplés à déborder de familles sémites installées sur l'herbe, et que la faible proportion de ceux qui parlent anglais se reconnaissent facilement à ce qu'ils n'arrêtent pas de circuler et qu'on les rencontre partout, par contre ce cosmopolitisme cesse au bord des flots pour rire où la jeunesse s'ébroue, rame en mains. On ne parle que français, dans les canots de toute description qui évoluent et se rencontrent au milieu d'une bruyante gaieté. On dirait que plus que tous autres, les descendants des robustes colons normands de Robert Giffard ont gardé intact en eux le goût atavique de l'eau, qui faisait partir sans hésiter leurs ancêtres à la découverte d'un Mississipi. Nous som-

mes un peu une race de canards, il faut croire, et ce n'est pas avec de l'eau qu'on nous effraiera jamais.

" Nous irons sur l'eau,
Nous irons nous promener,
Nous irons jouer dans l'île. . . "

Mais voici une preuve nouvelle que le Canadien n'a pas peur de l'eau,—j'entends le vrai Canadien, le seul Canadien, celui qui n'a pas d'autre grande patrie que le Canada et pas d'autre petite que son village,—qu'il n'a pas peur de l'eau que Dieu a mise en son grand pays, et que nous sommes tous ainsi, hommes, femmes et bambins. Juste pendant que je regardais distraitement, de l'autre côté de la pièce le défilé monotone des automobiles, il se fit un mouvement parmi la douzaine d'enfants qui passaient par là. Une fillette venait d'échapper sa sacoche à l'eau ; l'objet flottait encore et s'éloignait lentement. Sa belle sacoche neuve, en cuir verdâtre ! On la voyait voguer, tache sombre sur le vert liquide. Or, que pensez-vous que fait une petite Canadienne lorsqu'elle a échappé quelque chose. Celle-ci ne prit même pas la peine de s'exciter ; elle s'assit tranquillement sur le rebord de pierre, et ses pieds chaussés trempèrent résolûment dans l'eau, pendant que tout un groupe d'enfants la regardaient en se pressant autour d'elle. On voyait cela à travers la largeur de l'étang. Et la sacoche flottait toujours, hors de portée. Il n'y avait qu'une chose à faire, c'était d'aller la chercher. Preste, la fillette glissa tout debout jusqu'au fond, en se tenant prudemment d'une main après la rive

pierreuse et solide. Sa robe blanche s'enfonça de toute la hauteur du petit jupon, et l'on ne voyait plus qu'une moitié de petite fille, qui allongeait un bras tranquille et reprenait possession de la fuyarde. Puis elle remonta sur la berge et reprit son chemin, après avoir tordu son jupon blanc, qui lui collait sur les mollets.

De ce côté-ci de l'eau, deux ou trois grosses madames qui l'avaient vue riaient vulgairement à tue-tête et poussaient des gloussements de dindes en liesse. Et la fillette s'en allait toujours, séchée à chaque pas par le soleil ardent.

. . . .

C'est pourtant comme cela qu'il faut agir, par exemple, lorsqu'on va perdre un droit qui vous tient à cœur. On descend dans la lice et on le prend. Il est toujours temps ensuite de causer avec les critiques qui se reposent à l'ombre.

POLITESSE YANKEE

Un incident diplomatique survenu la semaine dernière a ramené l'attention sur un défaut américain, peu connu de ceux qui n'ont pas dépassé la ligne quarante-cinquième mais dont les autres ont rarement manqué d'éprouver de quelque façon les effets déplaisants. Un prince du Siam est arrivé à Honolulu, île américaine, à bord d'un paquebot. Comme les autres passagers, il est descendu à terre pour se reposer et jouir du climat et du pays. Mais il avait compté sans les façons, cavalières jusqu'à la grossièreté, des fonctionnaires américains, et sans la loi qui interdit l'entré des...Japonais en territoire yankee. Il arriva donc que le princier Siamois, bien que sa ressemblance avec un fils de l'empire du Soleil-levant fut très vague, fut pris pour un Japonais, et, ce qui est pis, maltraité comme un Japonais. En dépit de ses protestations et avant qu'il eût eu temps d'exhiber ses papiers le malheureux prince fut insulté, bousculé, frappé comme en pays civilisé on ne frapperait pas un chien. Il a dû ressentir une belle admiration pour le pays de la liberté, le prince asiatique ! Ce n'est que quelques heures après qu'il put se présenter devant une personnalité plus haute et faire reconnaître ses droits. Et maintenant, il est heureux pour les Etat-Unis que le Siam ne soit pas une des grandes puissances du monde, car il y aurait de la casse à payer ! Quoi qu'il en soit, la diplomatie s'est mise en

mouvement, et il faudra faire des excuses aux autorités royales du Siam comme au malchanceux voyageur lui-même.

Le prince se montrera sans doute " bon prince " et l'incident sera clos quant à lui. Mais sa mésaventure aura du moins servi à souligner l'une des faiblesses les plus patentes de l'éducation américaine. Il est à remarquer, en effet, que l'on n'a pas plus tôt pénétré en territoire yankee, que les employés de chemin de fer, par exemple, deviennent à la moindre occasion discourtois, pour ne pas dire plus. Il nous revient que l'an dernier nous nous trouvions dans un petit village du Maine, d'où un train de l'après-midi devait nous emmener vers la ville voisine. Ce convoi arriva en effet à la modeste gare du village, mais il s'y arrêta si peu longtemps que nous n'eûmes que le temps de sauter à bord, sur le marche-pied voisin du vestibule du wagon Pullman. Or, nous avions justement pris rendez-vous dans le dit Pullman avec une personnalité éminente, quittée la veille dans une autre ville. Il n'y avait donc qu'un pas à faire pour pénétrer dans le wagon voulu. Mais ce pas, il fallut presque combattre pour l'exécuter. D'un geste grossier le chef de train, qui se trouvait là, nous avait barré le passage de son bras. " You don't go there ! " disait-il rudement.

Savoir, mon bel ami. L'employé peu poli fut regardé tranquillement dans les yeux et une voix marquée de l'accent canadien lui répondit qu'il se trompait, et que le présent voyageur pénétrerait certainement " in there " et sans plus de retard, sans quoi il y aurait du grabuge quelque part. Et sans

répondre un mot, le cerbère s'effaça. Il avait eu le temps de réfléchir. Mais de prime abord, il s'était montré yankee, c'est-à-dire fruste et sans éducation. Cependant, il ne mâchait pas de tabac, preuve que la civilisation a beaucoup avancé dans ce pays depuis vingt-cinq ou trente années. Mais il reste encore des taches dans le soleil de l'Oncle Sam...

AU VIEUX QUÉBEC

J'ai revu l'autre jour l'endroit où s'élevait autrefois l'immeuble assez prétentieux qu'occupait le bon vieil Institut Canadien de Québec. C'était, il y a une vingtaine d'années, le lieu de réunion par excellence où l'on venait entendre des conférenciers parfois célèbres, étrangers ou locaux. J'y vis réunis un soir Fréchette et Marchand ; ce dernier n'étant pas encore devenu le premier ministre que la province a aimé. Nazaire Ollivier, avocat sympathique et lettré, présidait l'assemblée. " Par une rencontre qui n'a rien de banal, annonça-t-il, nous entendrons ce soir un politicien, M. Marchand, nous dire des vers, puis un poète, M. Fréchette, nous parler politique." C'était cependant tirer un peu le paradoxe par les cheveux, pour ainsi dire ; car ceux qui ont entendu le bon Fréchette raconter des anecdotes électorales savent qu'il y mettait plus de verve énorme, un peu rabelaisienne, que d'énoncés de principes ayant trait de près ou de loin à l'économie politique. Mais je m'éloigne de mon sujet. Je parlais de l'Institut et de l'immeuble vieil qui l'abritait alors. C'était auprès du site où se trouve aujourd'hui l'hôtel de ville dont la construction commença la gloire administrative du " maire Parent ", célèbre alors et haut de cent coudée dans l'estime québecoise.

La bibliothèque de l'Institut se logeait au second étage. On y parvenait par un long escalier, qui ne

manquait pas d'une certaine allure châtelaine. Je n'y venais guère qu'à la fin de la journée, une fois la semaine environ, pour échanger les livres qu'on m'y prêtait. L'hiver, il y avait là pour moi une promenade remplie de charme profond et un peu triste. Revenu de l'école où s'instruisait ma jeunesse rêveuse et un peu déracinée, je prenais vivement, à la maison, le volume terminé, et me remettais en route vers la rue St-Jean et l'Institut. Il fait nuit à cinq heures, en hiver, et il tombait souvent une neige, fine ou lourde, qui dansait autour des hauts globes électriques dont les carbones embrasés sifflaient par intermittences et laissaient échapper des tisons vite éteints par la neige durcie. Les rues étaient mélancoliques, sauf celle plus haut nommée, où s'agitait toujours la foule bruyante en quête de flirt. Les carrioles se rencontraient dans la rue toute blanche, et de temps en temps " les petits chars " passaient au galop maladif de leurs deux chevaux maigres e efflanqués. Car ce n'est que deux années après cela qu'il fut question du tramway électrique. Passé le marché Montcalm, on traversait le tunnel de la vieille Porte Saint-Jean, relique impressionnante des temps passés et théâtre de l'anecdote des " trois petites Dorionne " si délicieusement racontée par Aubert de Gaspé. La pâtisserie Jones m'envoyait en passant des relents de brioche, qui faisaient promptement place aux invites de la confiserie voisine, encore là aujourd'hui après ces vingt ans. Et la neige et la nuit s'épandaient sur Québec, entouré d'une blancheur sépulcrale que coupaient les eaux noires du grand fleuve, striées cependant de glaçons descendant en groupes vers la mer.

Je poussais la porte qui s'ouvrait à côté d'une boutique de joaillerie, et me trouvais à l'abri du froid et de la neige. Un grand silence régnait. La main gauche à la rampe je montais les marches à peine éclairées d'un bec de gaz tremblotant. Puis une autre porte franchie m'introduisait dans le royaume des livres. Une grande salle carrée, dont une lampe ou deux éclairaient mal le mystère somnolent. Personne, ordinairement ; et j'avançais vers le pupitre du conservateur en dévorant de l'œil, au passages, des titres de livres et des noms d'auteurs, dans les armoires vitrées qui étaient à ma droite. Renan se trouvait là, et puis l'Allemand Burger, dont je savais par cœur la ballade célèbre "les Morts vont vite", et puis Léon Cahun, romancier curieux qui a fait renaître les temps antiques et suivi dans leurs aventures étranges les vaisseaux de Salomon allant dans les pays lointains chercher des bois précieux pour le Temple. Et puis Homère, dont l'Iliade me désappointa tellement, à cet âge...

Rendu au pupitre, il fallait frapper, faire du bruit, pour appeler le vieux bibliothécaire, M. Tourangeau. Avant d'entendre son pas glissant, l'oreille reconnaissait sa pauvre vieille toux asthmatique et couverte, qui menaçait de l'emporter et qui a tenu parole. Il était vieux comme un vieux livre, avec une grande barbe d'argent, et il marchait sans faire de bruit. Il semblait l'âme même des vieux bouquins désabusés, qui recèlent en eux des trésors ignorés. Il recevait le volume rendu, et attendait en toussant que l'on eût fait un choix nouveau. Il ne causait pas beaucoup, mais se montrait patient et bienveil-

lant à la jeunesse. Puis il s'en retournait vers sa porte du fond, perdue dans la pénombre. J'ai toujours pensé qu'il n'était pas vivant, et que c'était en personne le bon Dieu des beaux livres qui me venait ainsi servir. Il mourut un beau soir, et une grande tristesse descendit sur les livres discrets qui se parlent tout bas entre eux, dans le mystère des rayons.

On a démoli l'édifice, et il n'en est pas resté pierre sur pierre, comme il arrive à toutes nos entreprises et à tous les lieux où notre âme s'est attachée à cette tristesse d'être et de passer, qui nous étreint tous par moments. Et je me suis dit l'autre jour, en passant là, dans la lumière et la chaleur d'été, que je sais bien la belle place que le bon Dieu a donnée au ciel à son vieux serviteur essoufflé, qui aima les livres et les garda jusqu'à son dernier jour ; car Il a certainement dû en faire le conservateur en chef de la Bibliothèque du ciel.

A MOTOCYCLETTE

—Je n'oublierai jamais, me dit mon ami l'Emballé, les émotions variées que me procura l'achat de ma première—et dernière—motocyclette.

Pendant tout le premier été que je passai dans cette ville de l'Ouest, aux rues spacieuses et invariablement recouvertes d'un asphalte dernier cri, je ne cessai d'être tout yeux et tout oreilles pour ces vives machines au corps svelte et à la pétaradante allure. Je les suivais des yeux du plus loin qu'il m'était possible, et je devins bientôt, comme il s'ensuit, un expert en la matière. L'*Indian* à deux cylindres n'avait aucun secret pour moi, et j'identifiais une *Davidson* à trois coins de distance, par la seule mélodie de son moteur. J'éprouvais pour la grosse *Excelsior* une indifférence qui touchait à l'antipathie, et la *Flying Merkel* à transmission par courroie ne me disait rien qui vaille. Par contre, je ressentais un respect mêlé d'envie pour les élégants amateurs qui passaient, fièrement accroupis sur le châssis bas mais puissant d'une *Thor* à quatre cylindres. J'en rêvais, littéralement, et ma conversation s'en ressentait au point que je perdis cet été-là plusieurs amis jusque-là fidèles. Le seul qui me resta alla jusqu'à m'assurer un jour que j'étais " piqué ", pour ne pas dire toqué, et il m'adjura de penser à autre chose. Mais on n'arrête pas plus le cours d'une vocation que celui d'un fleuve.

L'automne arriva cependant avec sa température semblable au caractère d'une belle-mère dont le gendre est en voyage et qui n'a personne à tourmenter. Je ne parlais plus moteurs ni explosions, mais je n'en pensais pas moins, selon le mot célèbre. Un soir de neige et de verglas de la fin de novembre, j'emmenai mon ami en dehors de sa route jusqu'à une ruelle sombre.

—Mais où me conduis-tu ? demanda-t-il avec une inquiétude naissante.

—A cette boutique que tu vois là-bas, fis-je avec nonchalance ; il parait qu'il y en a une à vendre à très bon marché ; c'est une...

—Mais une quoi ? demanda-t-il en me regardant avec angoisse.

—Une moto, quoi ! Voici la petite annonce que j'ai découpée tantôt dans le journal...

—Mais tu es piqué, mon pauvre ami, fit-il avec désespoir. Ma parole, j'envie de te faire arrêter et interner !

La boutique, en tous cas, était fermée , et ce soir-là nous n'allâmes pas plus avant.

L'hiver et le printemps s'écoulèrent. Je " n'en " parlais plus, mais j'étais sombre et taciturne. Et les rouges *Indian* me dépassaient dans la rue avec d'ironiques détonations. Puis le miracle se produisit.

Je trouvai dans une boutique une *Davidson* irrésistible, à un prix d'une incroyable modicité. Je ne dormis pas pendant trois nuits. Chaque jour, j'allais palper la machine, bien installée dans sa vitrine. On me donnait des renseignements importants. Deux jours après j'avais conclu l'affaire

avec le propriétaire qui me la devait livrer chez lui, vers le soir.

Je fus exact au rendez-vous. Je versai l'acompte convenu, et signai tous les papiers nécessaires. J'étais propriétaire ! In petto, je donnais des noms d'oiseaux à mon acquisition. Je l'appelais tendrement rossignol, colibri, volaille... Hélas, je devais vite apprendre que le mot " éléphant " eût été plus approprié.

Mon vendeur m'apprit la technique de l'affaire, et fit devant moi plusieurs courses prestigieuses. Puis il vint s'arrêter à mes pieds, et me tendit les guidons. Je les empoignai fermement, et la machine tomba par terre.

Elle tomba par terre parce qu'elle était lourde comme une locomotive, et que ce côté de sa nature m'avait échappé. Je commençai à éprouver des inquiétudes et l'envie irrésistible de m'en aller, " de sans " comme on dit dans mon pays. Mais il était trop tard, mon honneur était en jeu.

L'ex-propriétaire releva l'infernale mécanique, la mit d'aplomb sur son support, fit partir le moteur qui se mit à cracher avec un bruit d'enfer, et me fit signe de monter à bord. J'obéis plus mort que vif. Puis je sentis une poussée, la lourde machine pencha comme un navire dans la tempête, mais l'instinct du bicycliste me la fit redresser, en même temps que je donnais inconsciemment à la poignée-contrôle de l'essence un demi-tour de trop qui nous enleva, machine et moi, à quelque chose comme une allure de soixante milles à l'heure. J'avais les cheveux tout droits sur la tête, chose qui leur fit beaucoup de bien. J'eus le bon esprit de remettre le contrôle à

une vitesse plus normale, et voilà, mon rêve se réalisait, je faisais une promenade à motocyclette, entouré d'un glorieux nuage de fumée.

Que te dirai-je de plus ? continua mon ami. Au bout de la rue, je voulus revenir sur ma route, et j'esquissai du guidon un mouvement tournant. Mais j'y allai trop lentement, et faillis faire s'abattre de nouveau la lourde machine. Heureusement, un boule-dogue féroce sortit juste à ce moment d'un jardin voisin et se mit à mes trousses incontinent. Du coup je lâchai tout l'essence, et je ne sus plus ce qui se passait jusqu'au moment où je me retrouvai entre les bras de mon vendeur, qui m'aida à descendre au niveau du commun des mortels.

—Ouf ! m'écriai-je, je me suis cru mort vingt fois.

—C'est possible, me répondit ce jeune anglais, avec un flegme mêlé d'admiration, mais je n'ai encore jamais vu prendre un tournant comme vous l'avez fait là-bas !

Je me rengorgeai, et mes sueurs disparurent. " Veuillez tourner la machine, dis-je avec un grand calme, afin que je la monte pour m'en aller chez moi ! "

———

LES PLAISIRS DE L'AUTO

—Je ne vois vraiment pas, me dit mon ami d'un ton protecteur, pourquoi tu fis la sottise d'acheter une motocyclette, ainsi que tu nous l'as raconté l'autre jour. Ces machines sont essentiellement inélégante, avec leurs laides entrailles de fer qui répandent autant de bruit que de mauvaise odeur. Et puis, ça ne tient pas debout et l'on ne peut jamais se sentir là-dessus en sécurité. Il eût été si simple et tellement plus satisfaisant pour toi de faire comme moi, c'est-à-dire de te procurer une automobile de taille et de prix réduits, pour t'accoutumer graduellement au maniement de ces merveilleuses et commodes machines.

—Oh ! commodes, commodes, objectai-je, commodes pour se casser la figure !

—Comment cela ? protesta mon ami avec indignation. Mais rien n'est plus facile que d'apprendre à conduire une auto !

—D'abord, interjetai-je, est-ce une automobile ou bien une Ford ?

—Que t'importe ? me répondit-on avec une mauvaise humeur qui m'éclaira pleinement. Et puis, crois-tu que je me serais accoutumé avec une limousine de cinq mille dollars ?

—Et alors, demandai-je, tu l'es, maintenant, accoutumé ?

—Absolument, tout à fait, et du reste je n'y ai pas grand mérite ; rien n'est plus simple que de

conduire une...auto ; il y a le volant pour la direction, une pédale pour avancer, une pédale pour reculer, une pédale pour rester " au neutre ", tu vois qu'il n'y a rien de plus facile. Mais je vais te le prouver, accompagne-moi à mon garage et je vais te faire faire une promenade.

La perspective ne me souriait qu'à moitié, et je demandai timidement s'il y avait aussi une pédale pour se tenir en dehors de la voiture. Mais devant le regard indigné de mon ami je baissai la tête, et le suivis avec courage... et tremblement.

Au garage public où reposait sa nouvelle acquisition, mon ami s'avança d'un air entendu vers une machine modeste mais à peu près neuve, monta sans hésiter après avoir mis le moteur en marche, et me fit signe de le rejoindre. J'obéis plus mort que vif, mais faisant bonne contenance. Le moteur grondait comme un enfer. La main au volant, mon ami s'apprêtait à faire une sortie sensationnelle à travers les colonnes qui soutiennent l'édifice et je pensais machinalement au chiffre total de mes assurances-vie. Puis il se produisit un incident.

Le vieux mécanicien du garage nous avait regardés sans rien dire, et comme il nous voyait prêts à partir, il s'approcha de mon ami et chauffeur :

—Avez-vous regardé à votre essence ? demanda-t-il à pleine voix.

Mon ami parut surpris, et se gratta la tête. Ma foi, non, il n'y avait pas pensé. Est-ce que c'était bien important ?

Dans le nuage de fumée malodorante et le bruit infernal de la machine au " neutre ", le visage ridé du mécanicien signifiait tout net que oui, c'était

important. “ Eh bien ! dit mon ami, mettez-nous-en deux gallons ”. Et d’un geste impatient, il coupa l’allumage et l’infernal grondement s’arrêta. Le bonhomme était allé mesurer ses deux gallons.

—Ce mécano-là, me dit mon ami entre ses dents, ce n’est bon qu’à faire des embarras. Tu vois, il voulait à tout prix me vendre encore deux gallons de sa sale drogue.

—Il est vrai, fis-je humblement, que sans elle nous n’aurions peut-être pas dépassé le prochain coin.

Mon chauffeur-amateur n’eut pas le temps de répondre, ou du moins il parut très occupé à lever les coussins pour mettre à jour la prise d’essence, sur laquelle nous étions assis.

Je vous conseillerais bien d’éteindre votre cigare, lui dit le vieux mécano.

Je n’entendis pas clairement le mot que prononça mon ami, mais le cigare fut jeté.

Le plein d’essence accompli, mon ami redescendit et se remit à manœuvrer la manivelle d’avant, qui récalcitrait. Il la poussait bien à fond, selon l’indication du Manuel, et donnait un coup sec en remontant ; mais l’obstinée ferrure retombait comme un bras cassé. A la huitième tentative, et comme les sueurs commençaient à lui ruisseler sur la figure, le mécanicien s’approcha encore.

—Avez-vous regardé à votre huile ? demanda-t-il, avec politesse.

Mon ami s’effondra littéralement. Moi, j’avais gagné le siège arrière, moins exposé aux explosions, et je grignotais une pomme avec indifférence. Je fis toutefois remarquer qu’il arrivait six heures,

et que mes devoirs de père de famille m'appelleraient bientôt à la maison.

—C'est vrai qu'il commence à être tard, fit entendre mon " chauffeur " affalé sous le châssis, où il semblait très occupé à chercher son cigare éteint.

Et ce jour-là, nous n'allâmes pas plus avant.

LE VIEUX SALON

Je n'ai qu'à me fermer les yeux, pour revoir dans tous ses détails le salon, pièce d'honneur aujourd'hui disparue de la vieille maison de ma vieille grand'mère. Sans doute, le reste de la maison m'intéressait aussi, depuis la cuisine aux marches branlantes et au grand foyer de pierre, jusqu'au grenier sentant le cuir où l'on voyait encore par terre des retailles des souliers fabriqués au commencement de la saison. Mais c'était surtout dans le salon que j'aimais à pénétrer. Avec sa porte toujours fermée et ses épais rideaux baissés qui y maintenaient tout le temps une profonde obscurité, il s'en dégageait un charme mystérieux qu'augmentaient encore les vieux meubles rustiques et leur odeur un peu âcre. Ne pénétrait pas qui voulait dans le salon de la bonne vieille, maigre et ridée, qui se berçait dans la fenêtre en disant son chapelet. Mais j'étais pour elle un visiteur privilégié, et nulle défense ne tenait devant l'un de mes désirs. Aussi, pouvais-je à volonté pénétrer tout seul dans la sombre pièce. Au sortir du jardin baigné de soleil où j'avais mangé des gadelles en écoutant les bruits du village échelonné le long de la Chaudière, je rentrais à pas discrets et m'en allais faire une sieste sur le long canapé du salon. J'entrouvrais légèrement l'un des rideaux des fenêtres et dans le demi-jour qui entrait, je passais une revue curieuse des menus objets qui se trouvaient là. Ce dont je me souviens surtout,

après ce quart de siècle déjà écoulé, c'est du grand miroir carré accroché au mur, entre les deux fenêtres du côté du chemin. C'était une grande glace quadrangulaire, qui avait dû coûter bon prix au temps du défunt grand-père, qui l'avait peut-être achetée, je n'en sais rien, quand il s'était courageusement exilé aux Etats-Unis pour gagner l'argent nécessaire au rachat de l'hypothèque qui couvrait sa terre et menaçait de la lui enlever. Le grand miroir était penché un peu, et l'on s'y voyait tout de son long, avec le reste des objets qui remplissaient la pièce. Il semblait refléter autant le silence que l'immobilité, et se rappeler les jours d'autrefois, où la bande joyeuse des huit à dix vigoureux enfants s'ébattait par la maison—le temps où mon père lui-même, petit garçon aux cheveux roux, au regard droit et à la jeune voix volontiers impérieuse, vivait ici les jours heureux de sa courte jeunesse, avant que la pauvreté n'obligeât ses parents à le laisser partir à quatorze ans, en service dans les magasins de Québec. Je n'avais pas dix ans moi-même, mais je pensais à tout cela, en feuilletant le vieil album rempli de portraits de gens rustiques et inconnus, qui étaient les parents et les amis défunts de mes grand-parents, et dont je ne savais que quelques noms qui sonnaient drôlement à mes oreilles de petit garçon du Lac Saint-Jean. Des Crête, des Veilleux, des Bisson, noms particuliers à cette riche et pittoresque région de la Beauce canadienne. Et je regardais aussi les portraits de petits garçons qui étaient mes oncles, photos sur zinc encadrées d'un bois ouvragé selon une mode ancienne et naïve. Et dans la pénombre, le silence et la bonne chaleur de

la journée de juillet, je m'imprégnais de l'odeur forte qui se dégageait des meubles vermoulus, et des bruits paisibles et rustiques du grand village, jeté comme un ondain entre les hautes collines et le cours paisible de la rivière. Une voiture passait avec un roulement sourd, un coq chantait dans la grange de mon oncle, et un voisin disait : " Ecoute-les chanter, les s... coqs ! On va encore avoir de la *plie* ! " et je m'étonnais de cette façon de parler, différente de celle de nos gens du Lac, originaires plutôt des régions montagneuses de Charlevoix, et parlant un langage aussi imagé, mais d'une différente accentuation.

Et il arrivait souvent que la bonne vieille femme, à l'heure du souper, venait éveiller sur le canapé du salon un petit garçon qui s'était endormi, le cœur plein de la poésie des choses, et qu'elle regardait avec attendrissement avant de l'appeler, parce qu'il ressemblait à un autre petit garçon du même âge, qu'elle avait vu naguère dormir aussi à ce même endroit, devenu au loin un homme important et respecté, et qui était le père de celui qui dormait là, dans la paix innocente de sa calme jeunesse. Puis elle faisait du bruit et l'on se mettait à table, où fumaient de bonnes crêpes au sucre d'érable— la bonne grand'mère, l'oncle robuste qui revenait des champs, le petit garçon en vacances et le gros chien *Tibé*, encore essoufflé d'avoir ramené tantôt les vaches pour la traite du soir.

AU CINÉMA

Comme je passais dans ce quartier populaire aux maisons pauvrement habitées, la lumière aveuglante qui attire au cinéma les moustiques et les humains m'a appelé aussi et je me suis approché pour lire les affiches aux tons criards. Mais, plus encore que par les exploits de la jeune héroïne mexicaine, j'étais attiré par la curiosité de voir quel public se réunissait dans cette salle de quartier, quel public, car je savais qu'il est ici très peu mêlé et que notre bonne race y prédomine sur toutes les autres. Et je suis entré me mêler à la foule compatriote rassemblée pour son divertissement du dimanche soir. Seulement, en prenant mon billet, j'ai éprouvé quelque étonnement d'entendre les deux personnes proposées au guichet, qui causaient en yiddish. En yiddish, langue juive, le propriétaire et le commis de cet établissement qui reçoit certainement quatre-vingt-quinze pour cent de ses recettes du peuple canadien-français des rues étroites environnantes !

Je me suis assis vers le milieu d'une salle trop petite, et basse, une salle qui comporte peut-être le minimum de ce qu'exigent les règlements municipaux, mais sûrement rien de plus. Et le plafond renvoyait sur les têtes l'air lourd et chargé d'odeurs épaisses. Et il faisait chaud, bonnes gens, d'une chaleur moite et accablante que je ne pus pas supporter très longtemps, moi qui me ris ordinairement de la chaleur du jour. Or, ce taudis était rempli de

Canadien-français, des deux sexes et de tout âge. On le voyait aux remarques brèves qu'ils échangeaient parfois, tout en s'épongeant de leurs mouchoirs. Des remarques qu'ils faisaient lorsqu'ils croyait en avoir saisi le sens de ce qui se passait sur l'écran et qui n'était expliqué qu'en anglais. Des explications, par conséquent, faites par-dessus leur tête pour ainsi parler, et dont ils comprenaient humblement des bribes ; des bribes dont ils se contentaient, ô Frontenac et Lafontaine ! tout heureux lorsque l'action s'éclaircissait et qu'ils pouvaient comprendre que le héros allait s'en mêler et arriver juste à temps pour occire le traître d'un coup de poing au visage, administré avec toute la distinction que les acteurs yankees apportent à ce genre de conversation. Alors, elle riait, le bonne foule, ils applaudissaient, les braves gens qui avaient trimé toute la semaine dans leurs chambres mal aérées que le soleil plombait de rayons meurtriers. Ils s'amusaient dans ce réduit humide et gras, où la " peste blanche " se promenait sans doute avec un rictus cruel et choisissait comme siens les plus frêles poitrines et les plus jolis petits poumons. Et la manivelle invisible continuait de faire passer sur la toile les visages vulgaires des cabots américains, avec toutes leurs expressions toujours pareilles de garçons d'écurie ayant endossé les costumes de leurs maîtres. Et la foule riait ou s'inquiétait passionnément, devant ce " conte " des temps modernes, infect et bête, mais qui contentait provisoirement le besoin de merveilleux que nous avons tous au fond de l'âme.

Pendant ce temps, à l'autre bout de la ville, des gens qui ne valent pas le petit doigt de cette bonne

et laborieuse population, regardaient des " vues " plus soignées, dans des palais de marbre soigneusement aérés et rafraichis.

Je suis sorti, irrité, attristé, affaissé par l'insupportable chaleur. J'ai laissé ces pauvres gens à leur triste récréation, songeant aux belles soirées qu'on passe en ce moment dans les fermes, sur la grande galerie où le vent embaumé se joue dans les arbres plantés par le grand-père. Je suis sorti au plus tôt vers la rue bruyante. Dans le portique d'entrée grossièrement éclairé, les deux Israélites causaient toujours, en comptant leur argent.

EN BOUQUINANT

Bouquiner est un plaisir qu'on peut rarement s'offrir en notre métropole. Certes, il existe des livres, et des palais pour les loger, et de grandes maisons qui les vendent. Mais ils sont moins accessibles, tout de même, que dans la capitale française, où le volume s'offre à portée du regard et de la main, vous arrête au passage et vous tente de toute la magie de son couvert prometteur et de la vie mystérieuse qui court en ses pages toutes proches. A Paris, le livre déborde dans la rue et s'offre à l'examen ne fut-ce que pour quelques délicieux instants. Ici, c'est un monsieur bien logé, qu'il faut poursuivre jusque chez lui, dans ses demeures variées et cérémonieuse un peu.

—Venez-vous bouquiner ? m'a demandé pourtant en passant un ami qui sortait. Où cela ? Comment cela ? J'avais déjà le chapeau de paille sur la tête et je suivais de confiance, sans savoir.

C'est telle grande librairie qui offre des soldes, me dit-on. Il y a des volumes de trois francs cinquante et plus que l'on donne pour dix sous.

Y a du bon. Les Grands-Augustins ont dû traverser les océans. Allons voir.

Sans doute, il a fallu pénétrer dans un immeuble, mais rendu là, le fait s'est révélé authentique : au choix pour dix sous, pour cinq sous. Déjà, mon ami et moi ne nous parlons plus, empoignés par la passion que nous a inoculée la vue des centaines de

précieux petits êtres partout épandus sur des tables. La première ivresse du bouquiniste est toujours silencieuse. Et l'on fouille, et l'on palpe, le nez bas, l'œil aigu. Puis peu à peu la tension nerveuse diminue, des trouvailles diverses remettent l'amateur sur ses gonds, il feuillette d'un air plus dégagé, dans un instant on sent qu'il va parler, qu'il va énumérer tout haut des titres. Ça ne tarde pas " Tiens, un Brunetière ! Et puis un Bazin à trois francs cinquante qui ne vaut plus que dix sous. Chic occasion, j'empoche. Et puis Ronsard en petite édition de luxe, Malherbe !

—Malherbe ? Qui ça, Malherbe ?

—Mais vous savez bien, voyons : " Enfin, Malherbe vint, et le premier en France...

—Fit sentir dans les vers une juste cadence, c'est vrai, j'y suis. Diable de vieux Boileau, il avait une manière de dire cela...

—Chouette ! Un Arthur Buies ! Et authentique : " Chroniques, humeurs et caprices ". Pas d'erreur édition introuvable.

Empoché, le Buies, tandis que le camarade rugit de ne pas l'avoir aperçu le premier. Les hasards de la guerre. Et l'on continue à palper des Corneille, des Lusignan, des Calderon. Joies intimes et profondes !

Quand nous fûmes rassasiés et notre butin dûment payé et empaqueté, je fis tout de même du coin de l'œil, une trouvaille, en inspectant de loin ceux qui ne sont pas mis en solde, vous savez, les vrais livres chers, à une piastre au moins, ceux qui ne sont que pour les gens qui ont décroché par exemple, des contrats de munitions et qui peuvent s'of-

frir des éditions " De Loox " comme disent les Américains ignares.

" Histoire de Tourouvre ", ai-je lu sur un gros livre illustré. Le nom m'a tiré l'œil. Connu, Tourouvre, déjà vu, dégusté dans l'automne, le petit village picard aux vieilles maisons de pierre et aux habitants qui s'appellent comme vous et moi. Je cherche du doigt les pages qui doivent parler de Mercier, en 1891. Voilà : " La réception eût lieu à la suite des vêpres ; M. le curé prononça une allocution de bienvenu spirituelle et bien sentie, à laquelle le ministre canadien répondit avec une vibrante éloquence qui lui valut des acclamations ".

Pauvre bon vieux curé doyen, qui doit être encore vivant, j'espère, avec sa bonhomie spirituelle et son dévouement sans fin à sa vieille paroisse. Il raconte toujours, j'en suis sûr, des anecdotes mi-émues, mi-malicieuses, sur la visite célèbre de l'éloquent homme d'Etat canadien. Et qui ne se figure la scène inoubliable qui se dut dérouler lorsque cet orateur puissant se fit entendre à ces " cousins " qu'il n'avait pas revus depuis deux siècles et demi comme il leur disait paisiblement.

Je n'irai plus bouquiner ; on s'y enivre et l'on y perd la notion du temps et des choses...

DANS LA SOMME

Quand arrive à Paris l'époque des chaleurs, tous ceux qui le peuvent s'envolent vers la plage ou la montagne, ou du moins il en était ainsi avant la grande calamité qui dure encore. Quant à ceux qui ne pouvaient fuir ainsi les chaleurs torrides de la mi-été, force leur était bien de se contenter, le soir, d'une tournée rapide dans le tramway qui court du Bois de Boulogne à Suresne, à moins toutefois qu'une famille amie ne leur écrivit : " Venez donc passer le dimanche avec nous," et que cette invite inattendue ne fut datée de " quelque part dans la Somme."

On commençait par feuilleter le *Paris-Partout* qui indique jusqu'au plus infime départ de train-omnibus, et l'on apprenait que vers deux heures de l'après-midi, on pouvait quitter la Gare du Nord dans la bonne direction. Au jour dit, on sautait pour trois sous dans l'autobus " Trocadéro-Gare-de-l'Est " qui passe à la porte, et de grimper par la rue Châteaudun pour aller se mêler bientôt à la foule des autres villégiateurs à bon marché.

On trouvait comme on pouvait un compartiment pas trop revêche et puis, " En voiture ! ", les légers petits wagons avaient vite fait de sauter les " fortifs " ou murs de l'enceinte fortifiée de Paris ; et l'on revoyait la campagne, oubliée depuis des mois, pendant que vos compagnons de voyage, en bons Français qu'ils étaient, dépliaient leurs journaux du midi,

ou bien engageaient sans façon la conversation. Et les gares commençaient à défiler : Saint-Denis, Creil, Chantilly, etc., le train montant tout droit vers le nord. Après deux heures, on s'arrêtait quelques minutes en gare d'Amiens, où des vendeuses vous offraient, avec un accent déjà différent de celui de Paris : " Qui veut des *brieuches ?* " Et l'on repartait pour ne plus s'arrêter qu'à Abbeville, après avoir traversé la rivière qui donne son nom au département de la Somme. Puis d'Abbeville, on courait d'un trait sur Noyelles, où il fallait descendre et attendre le départ du petit convoi des " chemins de fer économiques de la Somme ", qui devait nous rendre à bon port, c'est le cas de le dire.

Comme on attendait ainsi en gare, écoutant curieusement parler entre eux les gens du pays, il se pouvait que l'on fût témoin du passage du rapide de Bruxelles, qui brûlait littéralement la gare et filait comme un long serpent vite disparu à l'horizon, à une vitesse inconnue à nos trains canadiens, énormes et lourds. Le guide Joanne à la main, on apprenait en même temps qu'en 1870 une grande bataille fut livrée autour de Noyelles même, mais cela paraissait tellement extraordinaire, tellement invraisemblable, qu'on n'y portait guère attention, se disant avec incrédulité que " ça avait dû se passer plus loin qu'ici ". Et sur un nouvel appel : " En voiture ", on s'installait vaille que vaille dans des petits wagons sans conforts qui se mettaient bravement à défiler à travers champs en essaimant des hameaux derrière eux. On avait déjà moins chaud...surtout si un orage subit venait obscurcir les croisées et laver à fond tout le pays. Orage à la parisienne, heureuse-

ment et qui ne durait pas plus d'un quart d'heure, pendant qu'on avançait " tout doux, tout doucement", comme dans la chanson.

Les champs s'allongeaient, devenaient de plus en plus étendus sous l'horizon lointain. Ils étaient marqués de bouquets d'arbres sous lesquels broutaient paisiblement de beaux troupeaux de vaches normandes. Et le sol s'étendait toujours en descendant graduellement... vers la mer, qui apparaissait soudain, majestueuse et vaste et nous jetant déjà la fraîcheur saline de son haleine. Les champs et la mer ! L'asphalte était oubliée, on descendait allègrement sur le quai de la petite gare, heureux de se retrouver avec de vrais villageois et de marcher sur l'herbe vraie. On regardait avec intérêt la mer battre la côte escarpée et crayeuse et l'on s'en allait manger à une table amie des coquillages et des mollusques : on était à Cayeux-sur-mer, département de la Somme.

———

AUPRÈS DE MA BLONDE

Ce n'est peut-être pas très joli d'aller encore " voir les filles " à mon âge, mais ce m'est pourtant arrivé aujourd'hui, et j'éprouve un grand désir d'en parler ainsi qu'il arrive inévitablement lorsqu'on a pu causer à loisir avec la personne et qu'on n'a pas " mangé d'avoine ".

Je me suis donc rendu au lieu du rendez-vous, qui se trouve sous les beaux arbres, à une petite distance de la statue du grand poète qui regarde passer les tramways. Comme l'autre soir, ma blonde était là, très occupée avec son petit garçon, qui est malade et qui occupe aujourd'hui dans le petit carosse la place du bébé. Car elle a un petit garçon et un bébé, bien qu'elle ne soit elle-même âgée que de sept ans environ. Ce sont peut-être ses deux petits frères, mais je n'ai pas eu le temps de m'en informer, pensez donc, ce n'est que notre deuxième rencontre et c'est à peine si j'ai pu répondre encore à quelques questions préliminaires ; car le petit Georges est un peu gâté, et il a fallu courir deux fois à la fontaine pour lui chercher de l'eau dans son verre.

—Autrement, vous savez, il va boire lui-même et il faut qu'il se colle la bouche sur cette affaire-là, et c'est plein de sales petits gamins qui y boivent toute la journée.

Voilà une petite maman prudente. Mais je vois bien que je commence à l'intéresser. Elle rabat son petit malade sur le dos, d'une main tendre et ferme,

et lui enjoint de dormir. Il crie “ Non ! ” et suce intensément son sucre d’orge rouge, qui commence à être pointu comme un clou. Elle rit tranquillement, et se tourne vers moi sur le banc vert :

—Elle n’est pas venue, ce soir, madame ?

—Non, pas ce soir, il fait trop chaud. Je lui dirai que je t’ai vue.

—En avez-vous, chez vous des petits enfants ?

—Non, pas cette année ; c’est pour cela que madame aimait tant à causer avec ton petit frère, l’autre soir.

—Nous autres aussi, on a eu un petit bébé, une autre fois. Maman l’a eu le matin et il est mort le soir. Oh ! c’était une belle petite fille ! C’est fin, des petits bébés, pas des grands garçons comme ça, des vrais petits bébés.

Cette enfant de sept ans est déjà maternelle jusqu’aux moelles. Son petit visage a pris en disant cela un air tendre et entendu de petite femme d’expérience, déjà prête au dévouement. Elle se lève à propos de rien, pour remuer, et recouvre soigneusement les jambes de Georges, qui proteste et trépigne, genoux au vent. Elle m’explique :

—Il a été malade, aujourd’hui, et ce soir il ne pouvait pas dormir. Maman m’a dit : Promène-le donc un peu dans le parc, et après tu le coucheras.” Mais il ne s’endort pas encore. Le bébé, lui, il dort ici toute la journée. Le matin, je le promène jusqu’à neuf heures et il s’endort. Alors, je m’approche de l’eau, et quand il vente un peu, il lui tombe des gouttes dans la figure et ça lui fait du bien. Puis dans l’après-midi il dort encore de deux heures jusqu’à cinq. A neuf heures, il se couche et il se ré-

veille à six heures du matin. A six heures, ce n'est pas assez tard pour nous lever, alors papa va le mettre tout seul dans le salon, et là il joue, il sonne la sonnette, il fait tous les temps. Mais il commence à être trop grand, j'en voudrais encore un petit, un tout petit. . .

—Marie, crie de l'autre côté de la rue une maman qui commence à s'inquiéter de nos fréquentations, ramène ton petit frère, ma fille.

—Oui, maman.

Puis elle manœuvre son petit carosse, qui est assez lourd, et s'en va, en me disant gentiment : "Bonsoir, monsieur."

J'ai, ma foi, soulevé mon chapeau comme pour une vraie madame !

———

A MON AMI ÉMILE B...

QUI VEUT RETOURNER VIVRE EN FRANCE

Est-ce bien vrai, ce qu'on me dit
Que vous voulez, mon cher ami,
        Pliant bagage,
Tourner le dos incontinent
A notre jeune continent
        Un peu sauvage ?

On dit que peu découragé
Pour les risques et le danger,
        (En abondance !)
Vous voudriez, ô nostalgie !
Retourner vivre en la jolie
        Et douce France ?

Or, quel caprice vous prend là ?
Penseriez-vous trouver là-bas
        Votre patrie ?
N'aurez-vous point le cœur serré
Lorsqu'un matin vous quitterez
        Ville-Marie ?

Songez qu'Avril vient d'accourir !
Qu'au loin, tantôt, j'ai vu surgir
Une hirondelle,
Et que demain, sur les coteaux,
Sauteront les petits agneaux
En ribambelles.

Sur la Montagne au vaste front
Déjà les amoureux s'en vont
A l'aventure,
Tandis qu'au loin le Saint-Laurent
Promène ses grands flots d'argent
Dans la verdure.

Et nous verrons, au mois prochain,
Musardant par tous les chemins,
Sous les ramilles,
Au " mois de Marie " en rêvant
Allez prier pieusement
Nos jeunes filles.

Puis ce sera le lourd été...
Ah ! la calme et chaude beauté
De nos campagnes !
Les oiseaux fous dans les buissons
Et les enfants, dont la chanson
Les accompagne.

La joie ardente des moissons !
La silhouette des garçons
Avec les filles,
D'un geste qui s'étend au loin,
Abattant les beaux rangs de foin
A la faucille.

. . . .

Et vous croyez qu'au long des champs,
Si loin de nous, tout en marchant
En Seine-et-Oise,
Vous trouverez à vu de nez
Des bluets, comme au Saguenay,
Et des framboises ?

Plutôt—que je plains votre sort !—
Vous descendrez, (Gare du Nord)
Dans la poussière. . .
Famillle au cou, le pas pesant,
Que vous devrez marcher longtemps,
O pauvre hère !

Oui, sur les pavés arrondis
Qui font gagner le paradis
Aux haridelles,
Vous traînerez, fort mécontent,
Votre bagage et vos enfants
Par les ruelles.

Car on ne voit plus de cochers
Très arrogants, se décocher,
D'un ton sévère,
Mettant leur rosse au petit pas,
Des arguments qui ne sont pas
Parlementaires.

Et vous descendrez au Métro
Où vous trouverez qu'on met trop
De jeunes dames,
Braves, mais sans discernement
Qui conduisent imprudemment
Les lourdes rames.

Notre vieux Paris n'est plus là ;
Il a subi l'appel de la
Terrible guerre.
Mes deux concierges sont au front,
J'espère qu'ils y resteront,
Les deux cerbères !

La Bute est déserte, à peu près ;
Où sont allés les cabarets
A voix bruyantes,
Qui avaient nom : " Néant ", " Chat-Noir"
" Rat-Mort ", " Thélème " et ce fumoir :
" La Pie-qui-Chante " ?

. . . .

Mais, je sais bien, c'est à Chatou
Que vous irez manger vos choux
Et des fritures,
Prenant, chaque matin et soir,
Le petit train rapide et noir
De la Ceinture.

Sinon les rapides bateaux
Qui volent vraiment sur les eaux
Comme des mouches,
Et, butinant entre les quais,
Passent sous les grands ponts arqués
Aux noms farouches.

J'ai fait ce trajet bien souvent,
Debout, rêveur, le nez au vent,
Humant la brise,
Voyant la Tour, et puis Meudon
Montrer au loin ses arbres dont
L'arôme grise.

J'aimais arrêter à Saint-Cloud ;
J'y sais un restaurant simple où
Les pommes frites,
Alentour d'un châteaubriant,
Préparent sous un ciel riant
Bien des gastrites.

Après quoi, sur un avant-pont,
On s'en revenait vers le Pont
De la Concorde.
La Seine miroitait gaiement,
Et c'étaient là de beaux monuments,
Je vous l'accorde.

Mais on était un peu fourbus
Et l'on montait dans l'autobus
A bout d'haleine ;
Puis l'Obélisque défilait,
Et du regard on saluait
La Madeleine...

. . . .

C'était un rêve, il a pris fin,
Sait-on jamais si le destin
Sourit ou gronde ?
Tantôt riant, tantôt pleurant,
Le Seigneur mène ses enfants,
De par le monde,

Où son œil tendre et protecteur
Ici, là-bas, ou bien ailleurs,
Nous accompagne,
Puis un bon jour, apitoyé,
Il nous octroie, en sa bonté,
Une compagne,

Laquelle, rien qu'en étant là,
Fait disparaître du coup la
Géographie,
Supprime l'espace et le temps,
Et met du ciel à chaque instant
De notre vie.

Car c'est bien là tout le secret :
Que ce soit loin, ou bien tout près
Qu'il nous appelle,
Dieu ne donne plus grand bonheur
Que celui qu'on trouve en un cœur
Tendre et fidèle.

Mai 1916.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

DÉDICACE VII
AVANT-PROPOS IX
PRÉFACE XI

CHRONIQUETTES :

Au Lac Saint-Jean 1
Pourquoi ? 5
Un drame 10
Reminiscor 13
Sur le Lac 17
Hiver 20
La grippe 25
Le violon enchanté (conte fantastique) 31
Le ballon du bonhomme Noël 50
Poudrerie 37
Le piano de Jeanne (conte de Noël) 62

VOYAGES :

Impressions de voyage (Québec) 75
Impressions pan-américaines (Souvenirs de l'exposition de Buffalo, octobre 1901) 83
Métropoliana (Souvenirs de New-York) 90
Métropoliana (*suite*) 97

VARIÉTÉS :

En vacances (De Montréal à Winnipeg) 107
En vacances (*suite*) 114
En vacances au Lac S.-Jean 119

Croquis Albertains 126
Vignette, Mont Rundel, entre 130-131
Vignette, Hôtel, entre 137-138
L'Ouest français 142
Septembre albertain 147
Causerie du dimanche 149
Nos petits malades 155

BILLETS DU SOIR :

Amitiés françaises 165
Pierre l'Ermite 168
Albert de Mum 171
Jules Lemaître 173
Arthur Buies 175
A propos de pommes 177
Jeune homme 179
" Wester spirit " 181
Après le voyage 183
Propos immobiliers 185
Douze mois 187
Le voyage de l'eau 189
La passagère 191
Le *Lusitania* 193
Ville-Marie 195
Przemyslkoff ou Przemyslberg 197
Plaisirs d'été 199
Magic-City 201
Un prophète 204
Retour 206
Le Bon Pasteur 208
Maison du Seigneur 210
Explosion de cordite 212
Quand on transpire 214
Saint-Lin 216
Intempérance finale 218
Musique 221
L'Automne 223
L'ombre protectrice 225

Saint-Jérôme 228
Un cri dans la nuit 321
Canadienne 234
" O notre histoire " 237
Nos amis les fruits 240
Nous irons sur l'eau 243
Politesse Yankee 246
Au vieux Québec 249
A motocyclette 253
Les plaisirs de l'auto 257
Le vieux salon 261
Au cinéma 264
En bouquinant 267
Dans la Somme 270
Auprès de ma blonde 273
A mon ami Emile B . . . (Poésie) 276
